N° 770 41e Année Tome CCXXI 15 Juillet 1930

MERCVRE

DE

FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, *5 fr.* — *Étranger* : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75*** ; plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Un revirement sérieux s'est manifesté durant ces derniers jours sur toutes les places financières du monde. Le mouvement de reprise a pris naissance à New-York où, à la suite des attaques répétées de certains baissiers, la cote était tombée à des cours jugés exagérément bas par les dirigeants des grandes Banques. La liquidation de Londres s'est trouvée influencée par ce fait, et Paris, à son tour, a connu la hausse sur les achats graduellement augmentés de spéculateurs professionnels.

La question se pose maintenant de savoir si la reprise constatée sera durable.

Sans doute, les disponibilités en quête d'emploi ne manquent pas. Toutefois, une grande partie est absorbée par les emprunts obligataires. Ces derniers ont pris une importance considérable durant la dernière semaine, pour laquelle il a été annoncé un demi-milliard de placements en titres à revenu fixe.

D'autre part, les effets du ralentissement général des affaires n'ont pas disparu en si peu de temps, bien qu'il soit hors de doute que la baisse des divers métaux et des principales matières premières, d'un marché mondial — coton, café, sucre, etc. — ne puisse s'aggraver désormais. Il est certain qu'un grand nombre de nos industries continuent à rencontrer de sérieuses difficultés pour écouler leurs produits ou pour trouver une clientèle en rapport avec leurs moyens d'action. Les nouveaux tarifs douaniers américains lèsent nos industries textiles et de confections de luxe. De grands hôtels annoncent pour le premier semestre de 1930 des résultats assez décevants, et, comme l'a fait entendre la Compagnie Fermière de Vichy, il ne faut pas s'attendre, cette année, à des bénéfices importants pour ce qui concerne toutes industries de caractère somptuaire.

Dans ces conditions, la hausse esquissée au cours de la dernière huitaine ne peut s'étendre à toutes les valeurs. Une discrimination va s'imposer entre les titres exagérément dépréciés et les affaires dont l'avenir reste incertain. L'irrégularité va donc être la note dominante durant un certain temps. Elle le sera d'autant mieux que le volume des négociations ne peut être bien important pendant toute la période des vacances, aussi bien en raison de l'abstention des animateurs de la Bourse que de la multiplication des emprunts obligataires.

Pour le moment, l'attention se porte principalement sur les affaires assurées d'un dividende au moins égal à celui de l'an dernier. Nos Banques, à l'exclusion des Banques Etrangères, ont ainsi manifesté des dispositions sensiblement meilleures. Nos Chemins de Fer, qui participent dans les valeurs à revenu fixe, ont également montré plus de fermeté, alors qu'au contraire les affaires de navigation restaient maussades, le marché des frets étant toujours peu brillant. Les Charbonnages peuvent aisément maintenir leurs répartitions, bien qu'ils souffrent actuellement d'une sérieuse mévente. Les valeurs d'Eaux, de Gaz et d'Electricité ont devant elles un avenir trop assuré pour ne pas être appelées à maintenir une orientation meilleure. En revanche, les affaires métallurgiques ne sont recherchées qu'autant qu'elles assurent aux capitalistes un dividende largement gagné ; la réduction volontaire de la production de fonte et d'acier est appelée nécessairement à affecter les résultats de diverses entreprises sidérurgiques de second plan. Le groupe des Pétrolifères a peu varié, car la diminution de la consommation aux Etats-Unis a pallié les effets des mesures de restriction appliquées par les grandes Compagnies. L'indécision prévaut encore aux caoutchoucs, la suspension de la saignée des arbres en mai n'ayant pas donné les résultats attendus.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numeros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

MISTRAL ET L'ITALIE

—

Il n'est peut-être point inutile de rechercher l'influence qu'a eue l'Italie sur Mistral et les traces qu'on peut en trouver dans son œuvre. Ces quelques notes n'ont point la prétention d'épuiser le sujet; du moins pourront-elles apporter, en ce moment où l'on prépare, à Rome, des fêtes en l'honneur du grand poète — idée féconde lancée par M. Philippe de Zara, — quelques éléments d'appréciation.

Si Mistral est latin de naissance, de culture et de goût, il est à peine besoin de le rappeler. Né dans une famille où les traditions se conservaient précieusement et où le père exerçait son autorité à la manière des vieux Romains; nourri, dès l'enfance, aux dures mamelles de la nature la plus harmonieuse, la plus classique qui soit; puis, ayant été touché par « la sublime beauté des écrivains antiques qui pénétrait son cœur (1) » et ayant « reconnu vivants dans Virgile et dans Homère les travaux, les idées, les coutumes et les mœurs du paysage maillanais (1) », Mistral, par sa vie harmonieuse, toute vouée à la poésie pure, par sa foi dans les destinées des races latines, qu'il chante et exalte en un siècle pâmé d'admiration devant les littératures et les modes anglo-saxonnes ou slaves, est le grand latin par excellence. O

(1) Préface des *Iles d'Or* (première édition).

sujet sans cesse renouvelé d'admiration ! Isolé dans Maillane qui le garde et le préserve à l'abri de ses fiers cyprès, il est sans doute le seul des grands lyriques du XIX[e] siècle à n'avoir pas été influencé par les théories ou les écoles à la mode. Si, dans la forme, il a parfois quelque chose de lamartinien ; du moins, dans le domaine des idées et de l'âme, il échappe au grand courant romantique qui, on le sait, n'a rien de spécifiquement latin.

On s'étonne que, dans ces conditions, il ait attendu 1891 pour connaître l'Italie, pour y faire le pèlerinage classique d'un poète nourri de la moelle latine. C'est que, sans doute, d'une part, Mistral, dont Charles Maurras disait très justement, il y a quelque temps, qu'il a parfois deviné, plutôt qu'il n'a connu tels aspects de la nature provençale, tels sites célèbres, tels paysages cependant décrits avec cette fidélité, cette parfaite convenance qui témoignent de la hauteur de sa prescience, c'est que Mistral, dis-je, s'était composé une image exacte et précise de la patrie de Virgile. Peut-être, aussi, avait-il peur, comme nous tous méridionaux qui habitons un pays pétri de romanité et de vestiges grandioses, de connaître une désillusion. Il est possible, d'autre part, que le poète de Maillane qui n'avait pas besoin, lui, d'initiation, soit allé chercher à Rome, comme le remarque fort justement M. de Zara dans un article de la *Dépêche Tunisienne*, « la confirmation de toute une vie d'action poétique. Il ne venait pas s'instruire, mais recevoir en quelque sorte une récompense, le sourire de sa mère spirituelle ». Quoi qu'il en soit, il convient de rechercher quelles ont été, au fil des années, ses relations avec l'Italie et comment il l'a vue et appréciée au cours du voyage qu'il fit en compagnie de Mme Frédéric Mistral, au printemps de 1891.

On trouve, dans les *Iles d'Or*, le sixain, daté de Paris 1859, — lors du triomphe de *Mireille* sans doute, — qu'il adressa au poète italien Dall'Ongaro :

Ami, nosti parla soun touti dous rouman;
Pouden nous dire fraire e nous touca la man :
Toun Po, la miéu Durenço,
Na touti dous d'un soulet mount,
Van abéura, l'un lou Piemount
E l'autro la Prouvenço (2).

A la place de la traduction française, Mistral a fait figurer la réponse et la traduction italienne de Dall'-Ongaro :

Ambo i nostri parlar' sono romani;
Fratelli siam : tocchiamoci le mani :
Scende il mio Po, scende la tua Durenza
D'un sole monte :
Il primo ad irigar il mio Piemonte,
L'altra la tua Provenza.

On doit bien penser que, de 1859 à 1874, qui vit la commémoration du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, des relations se nouèrent entre Mistral et les poètes italiens. De part et d'autre, on n'ignorait pas l'influence qu'eut la poésie des troubadours sur la lyrique italienne et que, selon le mot de Mistral écrivant à Adolphe Dumas, « nos illustres devanciers ont allaité Dante et Pétrarque ». Aussi bien les fêtes internationales d'Avignon (18, 19 et 20 juillet 1874) eurent-elles un grand retentissement et une portée politique que le regretté Marius André a bien su voir et caractériser dans les pages qu'il consacre à cet événement (3). Le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie à Paris; M. Conti, président de l'Académie de la *Crusca* et le député Rafaele Minich, professeur à l'Université de Padoue, y représentèrent l'Italie, alors que l'Espagne déléguait Albert de Quintana, l'Académie française M. Alfred Mézières et le ministre de l'Instruction publique M. Wallon de l'Institut. Les félibres, aidés par un maire et un préfet dignes

(2) Ami, nos parlers sont tous deux romains; nous pouvons nous dire frères et nous serrer la main : ton Pô, ma Durance, nés tous deux du même mont, vont arroser, l'un, le Piémont et l'autre la Provence.

(3) *La Vie Harmonieuse de Mistral* (Plon).

d'Avignon, surent, trois ans après l'unité de l'Italie, faire acte de haute politique et de grands lettrés à l'ébahissement de tous et malgré la fureur des radicaux et des anticléricaux contre des poètes « obscurantistes » auxquels ils déniaient le droit de commémorer Pétrarque... Ah! pourquoi le gouvernement français, exploitant ce beau succès, ne songea-t-il pas que, selon la remarque de Marius André, parmi ces poètes il en était qui, nommés ambassadeurs et chargés de missions, auraient rendu à la cause française, à la cause latine les services les plus éminents? L'ambassadeur d'Italie n'avait-il point déclaré, prenant la parole à Vaucluse :

Grâce au souvenir de Pétrarque, nous assistons au plus beau des spectacles : celui de voir réunies dans une même poésie deux grandes nations issues d'un même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires, et faites pour s'entendre, se respecter et s'aimer, ne devant désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit.

Et, après avoir rappelé que les troubadours trouvèrent toujours de l'autre côté des Alpes « une seconde patrie », des protecteurs et d'illustres dames comme arbitres des questions d'amour, des élèves et des émules dont des rois de Sicile, il terminait ainsi :

Vous renouez aujourd'hui la tradition commune de deux peuples. Je vous remercie au nom de nos confrères italiens, au nom du comité que j'ai l'honneur de représenter, et j'exprime, au nom de l'Italie et de son vaillant roi, leurs sentiments de reconnaissance inaltérable pour la part prise par la France à l'affranchissement de ma nation.

C'était, comme le remarque Marius André, parole de diplomate et non de délégué d'une association littéraire. Hélas! quelques années plus tard, le traité de la Triple-Alliance était signé. Si on avait su exploiter le succès des fêtes de 1874, sans doute ne l'aurait-il jamais été.

Mistral avait profité de l'occasion pour traduire en

provençal quelques-unes des plus belles poésies de Pétrarque (la *canzone XI*, les *sonetti* 12, 13 et 33). On les trouvera dans la première édition des *Iles d'Or*.

On relèvera aussi dans le recueil des poèmes mistraliens une pièce, datée du 3 janvier 1868 et consacrée à la reine Jeanne. Le morceau est célèbre et c'est un de ceux que Maurras se récite le plus volontiers et dont il scande les strophes avec le plus de plaisir de sa voix assourdie et qui prolonge l'écho des vers :

Fiéu de Maiano,
S'ère vengu dou tems
De dono Jano
Quand èro à soun printèms
E soubeirano...
. . . .

C'est en sept strophes de quatorze vers toute l'histoire brillante et ruisselante de poésie de cette reine, malheureuse cependant, qu'une sorte d'auréole légendaire pare encore à nos yeux.

Il est hors de doute que Mistral songea dès cette époque à célébrer la belle reine, cette reine dont il a dit dans *Calendal* qu'elle « est si belle qu'un long tressaillement court dès qu'elle paraît », mais il ne réalisera son projet qu'en 1890 après avoir pris la peine de se documenter sérieusement et d'avoir puisé ou fait puiser aux meilleures sources. Il n'est pour s'en convaincre qu'à relire l'introduction à la *Reine Jeanne*, tragédie provençale en cinq actes et en vers, datée du 21 mai 1890 et où Mistral cite des documents italiens fournis par Enrice Cardona, nommé associé du Félibrige en 1892.

Nous savons par la correspondance de Mariéton (4), publiée par Critobule, qui reproduit de nombreux extraits des lettres de Mistral à son disciple et ami lyonnais, que ce dernier faisait, en 1883, des recherches à Naples sur la reine Jeanne pour le compte de Mistral et y entrait

(5) *Paul Mari[illegible], d'après sa correspondance*, Crès, 1920, 3 volumes.

en relations avec Cardona, qualifié par lui de « forcené du Félibrige ». *La Reine Jeanne,* l'œuvre la moins connue de Mistral et qui, si elle manque parfois de mouvement scénique, n'en est pas moins une grande et belle création, il ne convient pas de l'analyser ici. Exprimons du moins le souhait que ce drame pour lequel Mistral refusa, à cause de l'insuffisance des artistes, l'autorisation de le laisser créer à Orange, puisse être joué, en totalité ou en partie, à Avignon, en septembre 1930, lors des fêtes du Centenaire du poète (5).

Il faut pour être complet, autant que faire se peut, indiquer ici que Mariéton, qui était en janvier 1888 à Rome et s'y était lié avec le comte Joseph Primoli, demanda à Mistral des vers de la part de la reine d'Italie... A cette demande le poète répondit par la très belle lettre que voici, dans laquelle on sent percer un regret non déguisé :

Tu sais bien que, dans ma vie, tout s'arrange harmonieusement et que, dans mes manifestations poétiques, c'est la déesse Harmonie qui préside et gouverne. Donc, si je n'ai pas répondu à l'initiative royale, c'est que l'heure n'a pas sonné au timbre d'or des choses astrales. Je suis trop touché du désir de la reine pour me libérer par un madrigal de cour. Laissons l'étoile décider et allumer l'inspiration. Les impressions qui nous viennent du pays transalpin ne sont pas faites pour tendre les cordes de la lyre provençale. Ce n'est pas au moment où le colonel Da Bormida étudie sur la carte, avec le maréchal de Moltke, les détails d'une campagne contre la France, qu'il convient au Capoulier de se commettre avec des éventualités terribles. « Amica Italia, magis amica Gallia », et ce n'est pas quand ma patrie est menacée que je pourrais obtempérer à ceux qui me demandent un psaume d'allégresse...

On admirera la dignité de ton du Maillanais qui, de

(5) Des fragments de la *Reine Jeanne* et tout le 5e acte de la pièce furent joués à Aix en 1899 par des étudiants et des gens du peuple.

son chef, avait chanté la princesse carliste Blanche de Bourbon et allait chanter la reine de Roumanie, Carmen Sylva. Quelques mois après, le grand Provençal, si grand Français, devait avoir à subir une nouvelle levée de boucliers de la presse parisienne, parce qu'il avait hautement proclamé à Avignon les droits de la langue d'Oc à être admise officiellement à l'école.

Il est assez curieux de noter qu'au début de 1889, Mistral entra en relations avec un officier de l'Etat-Major italien, le capitaine Alberto Rovere, qui venait de publier une brochure dans laquelle il soutenait la thèse hardie d'une neutralisation de Monaco, devenu centre de hautes études provençales et siège de congrès diplomatiques, et exprimait le désir de voir le provençal devenir langue internationale. A la même époque, ayant terminé *la Reine Jeanne*, Mistral lisait son manuscrit à Roumanille, à de Baroncelli, à Paul Arène et écrivait à Mariéton :

> ...Mais je ne veux pas me hâter de la publier, car la publication d'une pièce de théâtre est toujours une défloration.

Au mois de mai 1890, Mistral est vivement pressé par Léon de Berluc-Pérussis, majoral du Félibrige et descendant d'une ancienne famille italienne venue en Provence avec les papes, d'aller représenter le Félibrige aux solennités qui doivent avoir lieu à Florence pour le sixième centenaire de Dante et de Béatrix. Il refuse de faire ce voyage pour les mêmes raisons sans doute qu'il exposa dans sa lettre à Mariéton. Le Félibrige envoya une importante délégation : de Berluc, le marquis d'Ille, le baron Guillibert, Paul Mariéton, Louis Astruc, Maurice Raimbault, etc... qui, accueillie par le comte Angelo de Gubernatis et un comité local, fit, à Florence, une belle propagande félibréenne et française.

C'est au début de 1891, — le 14 avril exactement — que Mistral partit avec sa femme pour un voyage en

Italie. Il nous est facile, grâce aux lettres écrites par le poète au directeur de l'*Aioli,* Folco de Baroncelli, et publiées par ce journal de suivre exactement les étapes de ce voyage.

Dans une première lettre datée du 17 avril, de Gênes, le poète conte l'arrêt à Monaco, le passage à la frontière facilité par l'exhibition du brevet d'officier de la couronne d'Italie, l'arrivée à Gênes « la Superbe » et la visite de la ville. La deuxième missive, datée du 18 avril et de Rome, nous donne des détails sur l'arrêt à Pise : — « Pise, avec ses vieux remparts de brique rougeâtre, noircis par le temps, perdue dans le fond d'un vaste pays plat, nous fait l'effet de notre Aigues-Mortes, mais beaucoup plus grande » — et que les voyageurs visitent en détail. Quittant cette ville, ils traversent les Marennes dont Mistral dit :

La contrée que nous traversons est toujours plus basse et déserte et immense. C'est ce que l'on appelle les Marennes, qui ressemblent beaucoup à notre littéral de Crau, avec leurs vastes garrigues, leurs marais, leurs étangs, et ce mauvais air qu'on appelle la *malaria* et qui engendre les fièvres. De loin en loin, vous voyez là, comme en Camargue, des manades de chevaux et aussi de taureaux noirs, avec leurs *gardians* à cheval, qui, au lieu de trident, portent un aiguillon, avec un fusil en bandoulière.

C'est ensuite le Latium :

De-ci de-là, quelque troupeau avec ses pâtres, ses ânes, comme les troupeaux transhumants d'Arles. La vie pastorale est la même partout.

On approche...; voici le Tibre, « un grand canal guère plus large que la Sorgue, mais certainement moins limpide; puis Magliana — pauvrette ! — qui nous rappelle Maillane »; puis, c'est Rome.

On aura remarqué qu'à Gênes, à Pise et, en cours de route, tout ce que voit Mistral évoque en lui, sous un pré-

texte ou un autre, son Midi, le Midi dont on a dit qu'il était l'empereur. Il ne peut s'empêcher de comparer, de rapprocher les paysages qu'il découvre de ceux qui lui sont familiers. Et la majesté même de Rome ne la gardera pas, nous l'allons voir, des réflexions, des points de comparaison du poète.

C'est par une lettre datée de la Ville Eternelle et du 24 avril que nous savons que Mistral et sa femme logèrent à *l'Albergo di Parigi.* Par une lettre à notre confrère Gabriel Boissy, la veuve du Maître a bien voulu préciser que cet hôtel, aujourd'hui disparu, était situé rue Saint-Nicolas-Tolentino. Mistral admire tout de la ville, les maisons, les palais, les basiliques, les places, les rues, les colonnades, les fontaines « comparables à des fleurs qui abondent, qui débordent comme celles de Vaucluse », et ressent vivement « la force, la majesté romaines ». Le 19 avril, les voyageurs visitent Saint-Pierre, mais Mistral remarque :

> La façade, toute grande et gigantesque qu'elle apparaisse dans son encadrement de colonnades énormes, ne satisfait point entièrement les yeux du visiteur. La masse toute brute du palais d'Avignon est plus imposante.

L'intérieur ravit le poète et, devant « cette proportion, cette unité, cette harmonie de l'édifice entier, il se sent à l'aise et emparadisé dans le Beau absolu ». Cependant, tout de suite, songeant sans doute à l'exquise chapelle de Saint-Gabriel, près Tarascon, il écrit :

> Il faut avouer cependant qu'il y a telle chapelle roussie par le soleil et tout embaumée de thym des Alpilles, qui inspirerait peut-être un sentiment plus religieux.

Le 20 avril, on voit la Rome antique : Forum; arcs de triomphe qui, « pour beaux qu'ils soient, font moins d'effet, nous semble-t-il, que ceux d'Orange et de Saint-Rémy, parce qu'aujourd'hui ils se trouvent en contre-bas et que les nôtres sont beaucoup mieux placés »; Colisée

dont Mistral dit, jugeant une fois de plus par comparaison :

Nos arènes d'Arles et même de Nîmes, quoique beaucoup moins grandes, ne pâlissent pas — il s'en faut! — devant celles de Rome; surtout quand les taureaux et nos Arlésiennes leur redonnent la vie qui s'est éteinte ici pour toujours.

Dans Sainte-Marie-Neuve, les voyageurs voient l'épitaphe de Grégoire XI, qui ramena la papauté d'Avignon à Rome et, le lendemain, découvrent, à l'église de la Minerve, une chapelle où est peinte à la fresque la vie de Catherine de Sienne et tout spécialement l'épisode de sa venue à Avignon, en compagnie de son confesseur Ramon, et dont Félix Gras, dans un conte publié par l'*Aïoli*, et que Mistral rappelle, a tracé d'inoubliable façon le récit. Le 21 avril, c'est la visite du Vatican, puis une promenade au Pincio, « comparable à la Roche des Doms avignonnaise, mais d'une tout autre ampleur ». La rentrée par le Corso suggère à Mistral cette réflexion :

Cette longue rue qui sert de promenade, où les Romains vont voir passer les dames, ne vaut point la rue de Noailles à Marseille, ni même, à mon avis, la grand'rue d'Avignon, ni les lisses d'Arles non plus.

Le lendemain, c'est au tour du musée lapidaire du Vatican :

C'est ce qu'il y a dans Rome de plus idéal... Il faisait, ce matin-là, un temps céruléen et calme; et tous ces marbres, dans l'azur olympien, semblaient respirer leur immortelle gloire.

Le jour suivant, explosion d'une poudrière; visite de Sainte-Marie de la Paix, de Saint-Jean de Latran, de la Scala Santa et rencontre du cortège royal. Mistral, décidé à se reposer le 24 avril, un vendredi, va errer dans les rues « et d'abord dans celle qui me rappelle le pays : *la via degli Avignonesi* ». Il remarque l'exiguïté des cafés, « des cafetons comme nous en avons à Arles ».

La troisième lettre, datée de Rome, le 1er mai, fait mention de la visite, le 25 avril, de Saint-Pierre-ès-liens et du tombeau de Jules II, arrière-grand-oncle de Folco de Baroncelli, qui y figure. Mistral conte la journée dominicale du 26 avril, passée à voir les jardins de la Villa Borghèse. « Nous avions besoin, dit-il, de prendre l'air. » Le lundi 27 avril, sortie de Rome par la *Via appia* : « Ce sont nos Alyscamps prolongés à perte de vue », et visite des Catacombes.

Le séjour à Rome s'achève par des visites à la villa Albani, à la Farnésina, à la Villa Médicis, où le graveur Hébert, directeur de l'Académie de France et auteur du beau portrait de Mistral à trente ans, convie les voyageurs. C'est, enfin, Frascati et une réception, le 1er mai, chez « magnifique dame Henriette Castellani, qui a organisé en notre honneur une félibrée » à laquelle assistent Hébert, le poète Carducci qui lit son dernier poème consacré au troubadour Jaufred Rudel et « promet de venir en Provence boire à la coupe félibréenne ». Le 2 mai, départ de Rome.

La dernière des lettres de Mistral est datée de Naples et du 5 mai et conte la traversée du Latium, un accident arrivé au wagon dans lequel les voyageurs avaient pris place, le passage à Capoue, à Caserte et l'arrivée à Naples, à la vie exubérante et facile. Evoquant la procession de Saint-Janvier que les Napolitains faisaient pendant qu'à Rome les patrouilles sillonnaient les rues, Mistral de dire : « Et tout cela gai et simple, comme à Maillane, pour Saint-Eloi. » Logés sur la *Chiaja*, « en face d'un petit temple dédié à Virgile au milieu d'un bouquet d'yeuses », les époux vont à la messe à Sainte-Claire, « spacieuse et belle église bâtie par la reine Jeanne, inondée de lumière, claire comme son nom, toute blanche de marbre et toute blonde d'or ». C'est là que les rois de Provence de la famille angevine ont leurs tombeaux et leurs statues. En contemplant celui du roi Robert, Mis-

tral dut se souvenir des vers que, dans la *Reine Jeanne*, il met dans la bouche de Pétrarque parlant à la petite-fille du monarque :

Votre aïeul débonnaire, en vertu comme en science, était réputé sur tous. Ce roi majestueux et vénérable — j'en suis encore stupéfié lorsque j'y songe, — trois jours, m'enhardissant avec son visage, sur toutes les questions m'examina : si bien qu'après m'avoir embrassé, à la fin, dans un diplôme, il voulut avec son sceau témoigner pour ma gloire; et, de plus, pour me mettre en état de paraître à la face du peuple et du Sénat romains, il me donna sa robe et l'anneau de sa main.

Visite, ensuite, de l'église de *San Genaro* et description de la fameuse cérémonie de la liquéfaction du sang :

Les gens, en foule, baisaient le reliquaire l'un après l'autre, comme on baise le Saint Bras, aux Saintes Maries de Provence; et, pendant ce temps, comme aux Saintes, un peu partout, dans la grande église, il y avait des groupes de femmes qui, avec cette voix nasillarde particulière aux Italiens, chantaient à tue-tête la gloire du grand saint Janvier..

C'est la visite du fameux littoral de Pouzolles et de Baïes, « littoral qui, malgré tout, est bien inférieur à nos belles côtes colorées de Marseille et de Cannes », et une descente dans une grotte dite de la Sibylle. En sortant de cet Enfer, Mistral indique :

Pour nous ragaillardir, nous allons prendre un bain de soleil et voir, un peu plus loin, les fillettes de Baïes, pieds nus et enragées, danser la tarentelle avec les castagnettes et le tambour de basque.

Et c'est ainsi que se termine la série de lettres parues dans l'*Aïoli* des 27 avril, 7 mai et 17 mai, sous le titre « Escourregudo en Itali », et dont M. Pierre Dévoluy, auquel nous avons emprunté nos traductions, a donné la version française dans la *Revue Universelle* du 1er avril 1927.

Mistral et sa femme visitèrent ensuite Florence, Bo-

logne et séjournèrent à Venise. S'il est regrettable que le poète de Maillane n'ait pas, au cours de lettres familières, mais qu'il savait cependant destinées à la publicité, continué de faire part de ses impressions, notre regret est moins vif du fait que Mme Frédéric Mistral a écrit une relation du voyage à Venise que publia *l'Aïoli* des 27 novembre, 7, 17 et 21 décembre 1891, et dont une version française, due à Charles Maurras, parut dans la *Nouvelle Revue Internationale* (numéros d'octobre, novembre, décembre 1894 et de janvier 1895). M. Pierre Dévoluy en a fait une traduction publiée par la *Revue Universelle* du 15 avril 1927 (6). On y trouvera une description exacte et précise de la ville féerique et aussi de curieux détails sur la connaissance que firent les époux de la poétesse Maria Licer, déjà en correspondance avec Mistral au sujet d'une traduction italienne qu'elle préparait de *Nerte*. Un rappel, à côté du pont du Rialto, de la fameuse poésie d'Aubanel, *Une Vénitienne*; le récit d'une visite à Mario-Antonio Canini, mort peu de temps après et l'un des auteurs du *Risorgimento* italien, retiendront plus spécialement l'attention. C'est à Venise que les voyageurs apprirent la mort de Roumanille, le patriarche et le père de la Renaissance provençale. Il faut lire, dans *l'Aïoli* du 7 juin 1899, la lettre que Mistral écrivit à ce sujet de Venise, en date du 25 mai 1891, et par laquelle le poète de *Mireille* rendait au patriarche, au père du Félibrige, l'hommage filial qu'il lui devait.

...Je ne t'oublierai jamais, noire gondole de Venise, terminait-il, qui, avec ta petite lumière à la proue, en te dodelinant, un soir, dans la brume, au moment où montaient les sérénades du Grand Canal, m'as apporté la dépêche annonçant la mort de Roumanille.

Il ne semble pas que Mistral ait été grandement in-

(6) La traduction française que nous devons à Charles Maurras des lettres de Mistral et de sa femme vient de paraître dans un beau volume des *Editions du Cadran*, impasse de Conti, Paris.

fluencé par son voyage en Italie et on ne retrouve en tout cas aucune trace de cette influence dans l'œuvre qu'il écrivit après 1891, si ce n'est que *Tremount de Luno*, publié pour la première fois dans l'*Aïoli* du 2 juillet 1891, se chante sur l'air napolitain *Oje Caruli* et que le poète introduira au chant IV du *Poème du Rhône* des Vénitiennes dans la bouche desquelles il place une chanson qui n'a d'ailleurs rien de vénitien, mais dont, à l'entendre, le prince d'Orange dira :

Oh! la fière chanson! belle Venise!... ô barcarolles qui montent des *Piazzette* à la vesprée, du Grand Canal silencieux et du Lido, oh! bercez-moi dans ma béatitude.

L'arrivée à Avignon — on connaît la célèbre description — arrache aux trois voyageurs ce cri :

Venise! c'est Venise, lorsque entre ses dentelles elle va se coucher, aux baisers du Ponant, dans sa lagune!

On sait assez, je parle des lecteurs du poème, le rôle qu'elles y jouent, mi-aventurières, mi-grandes dames, et de quel ton léger elles parlent des maris de Venise, comme aussi, ayant passé près du trésor qu'elles recherchent, elles se perdent dans la foule bariolée de la foire de Beaucaire... Oui, il semble bien que ce soit là tout. Cependant, on méconnaîtrait toute une partie de la vie de Mistral si l'on ne rappelait l'attention avec laquelle il suivait le mouvement des idées, de l'autre côté des Alpes. La quantité d'Italiens qui furent *associés* du Félibrige le prouve. On y relève les noms de : Ascoli, Canini, Conti, Carotti, Capelle di San Franco, Nigra, de Gubernatis, Franchetti, Padula, Peruzzi, Portal, Spera, Vecchi, Zucharro, tous romanistes ou littérateurs. De nos jours, Portal est le doyen de ce corps d'associés italiens qui comprend : Biaggi, Chini, A. de Giovanni, Rajna et Zachetti.

Enfin, le grand Latin voulut donner en 1919 au pape Pie X un témoignage de ses sentiments respectueux et

filiaux. Le curé de Maillane, M. l'abbé Celse, se rendit à Rome porteur d'un bel exemplaire superbement relié de *Nerte,* ainsi que d'une version autographe de l'*Ode à l'Immaculée-Conception.* Le grand pontife écouta avec attention la lecture que lui fit le curé de Maillane de la belle poésie à la Vierge Immaculée et adressa au poète, en même temps qu'une médaille en or, sa bénédiction apostolique écrite de sa main au-dessous de son portrait. A cet envoi, et au reçu de la lettre du cardinal Merry Del Val qui l'accompagnait, le félibre de Maillane répondit en ces termes :

Maillane (Provence), le 4 juin 1910.

A Sa Sainteté Pie X.

Très Saint-Père,

Je suis infiniment touché par les précieux témoignages de paternelle sympathie que Votre Sainteté a bien voulu m'accorder.

Votre bénédiction apostolique me portera bonheur et m'aidera, fils et croyant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à mourir dans la foi de mon baptême et de mes pères.

La lettre solennelle qu'Elle m'a fait adresser par S. Em. le cardinal Merry Del Val, la splendide médaille qui porte l'effigie de Votre Sainteté, ainsi que le portrait accompagné d'un texte autographe, qui me viennent du Vatican, sont la plus haute récompense de mon œuvre littéraire et des efforts de toute ma vie pour la conservation des traditions de la Provence et de sa langue populaire.

Profondément ému, je m'incline humblement devant le Souverain Pontife, qui a daigné bénir

Son très reconnaissant et tout dévoué

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Ainsi, c'est vers Rome, la Ville Eternelle, que Mistral, aux dernières années de sa vie, portait les yeux et en recevait les paroles qui récompensent, bénissent et préparent à cette mort dont le poète disait déjà dans *Mireille* :

La Mort est la Vie.

FRÉDÉRIC MISTRAL, neveu.

L'ANNEAU D'OR

La Faustina l'avait gratifié, le matin, d'un soufflet; le galant de la diva, d'un magistral coup de botte dans le fondement. Alors, pour distraire ses pensées de ces incidents douloureux, M. Gaspard Victorien de Gonfaron s'en était allé, l'après-midi, traîner son ennui de quinquagénaire chez M. Fondard de Joannique. Cet homme illustre donnait, passage de Flore, des séances de récréation scientifique agrémentées de ventriloquie.

Lorsque l'empirique eut montré ses talents et qu'un musicien, soufflant avec son nez dans une clarinette, eut accompagné de notes hésitantes un couplet effectueux pour le bon roi Louis XVIII, père de tous les Français, M. Gaspard de Gonfaron, encore secoué de gros rires, gagna la rue et décida d'aller goûter aux Champs-Elysées la dernière tiédeur du jour.

Tout en marchant, il portait, à intervalles réguliers, la main à son derrière, et il tâtait, avec sollicitude, la place où son rival, quelques heures plus tôt, avait imprimé la marque de son vif mécontentement.

Tout le long du boulevard du Temple, jusqu'au boulevard de Gand, la foule musait, par le bel après-midi d'automne. Sur la chaussée, des faiseurs de boniments, entourés de badauds, vendaient mille objets, bibelots, boutons de nacre, ou billets de bonne aventure. Devant les petits théâtres de toile, des marionnettes gesticulaient en nasillant. Des pâtissiers, vêtus de blanc, faisaient cuire des galettes et s'agitaient devant leurs fourneaux, d'où montait une odeur de friture et de fumée. La foule ondoyait en lents remous. Des demi-soldes sur-

gissaient, fantômes sourcilleux, coiffés de chapeaux tromblons, armés de cannes noueuses, avec de longues redingotes à taille de guêpe s'ouvrant parfois sur un torse nu ou un caleçon en effiloques.

Au-dessus des chapeaux et des capes, M. de Gonfaron dressait son vieux kolback verdi de moisissures, sa moustache hérissée de provocations et son humeur à la fois cordiale et furibonde. Il traînait une jambe raidie par d'anciennes blessures et des rhumatismes récents, avec une ostentation sans faiblesse, et l'évidente volonté de gêner ses voisins, en exigeant de tous le respect le plus marqué pour ce membre retardataire.

Rue Saint-Honoré, cependant, il aperçut un de ces officiers de Sa Majesté Impériale et Royale dont toutes les habiletés de M. de Talleyrand n'avaient pu, en définitive, épargner la présence aux Parisiens. L'officier portait une tunique écarlate. Une fille de magasin se pendait à son bras, couvrant son beau soldat d'un regard enivré. M. de Gonfaron bomba la poitrine sans mesure, oublia de boiter, puis expectora avec bruit un crachat vengeur qui s'en fut étoiler, du reste, le dos d'un freluquet de boutique.

Insensible à ce désastre, M. de Gonfaron gagna les Champs-Elysées. Déjà, malgré le beau temps, les promeneurs y devenaient plus rares. Le soleil dorait les frondaisons. Une senteur âcre de légumes et de terre humide montait des jardins maraîchers qui bordaient l'avenue et des plates-bandes où s'inclinaient des tournesols.

Des rires, des chansons, des bruits de verres heurtés venaient des estaminets enfouis, plus loin, dans les acacias, les lauriers-roses et les lilas des Indes.

M. Gaspard de Gonfaron avait avisé une sorte de banc que faisait, auprès d'un massif, une poutre arrachée d'une palissade. Un inconnu en occupait une extrémité, et, le menton appuyé au pommeau de sa canne, semblait sommeiller à demi. M. de Gonfaron s'empara de la place

restée libre, tendit la jambe et souffla bruyamment en essuyant son front. D'un rapide coup d'œil, il examina son voisin. C'était un homme déjà vieux, d'aspect chétif, aux vêtements jaunis par l'usage; un bandeau noir couvrait son œil droit. Ses joues, plantées d'une barbe rare, s'écaillaient de dartres et de croûtes brunes.

Comme il détournait les yeux de ce piteux maladif, M. de Gonfaron vit accourir, tantôt dressé, tantôt sur ses quatre pattes, un singe pelé, grelottant sous une mince veste de nankin nacarat, la tête enfouie dans un chapeau de grenadier et serrant, entre les dents, une sébile d'étain. A quelques pas, un petit Savoyard au manteau de bure observait l'accueil réservé à son messager. Ce fut bref; M. de Gonfaron chassa l'importun avec impatience. Son voisin fut moins heureux : l'animal, pris tout à coup de fureur, se dressa, comme prêt à bondir, poussant des grognements et fixant l'homme de ses yeux sanglants.

— Holà! clampin, cria M. de Gonfaron au Savoyard, rappelle ton macaque, ou je vais lui ôter les poils qui lui restent... Et à toi tout autant! ajouta-t-il avec un gros rire.

Quand le gamin se fut éloigné, son pensionnaire sur l'épaule, l'inconnu tourna vers son sauveur son morne visage et un œil encore tout dilaté par la peur; il le remercia de son aide : grâce à lui, peut-être venait-il d'éviter une horrible mort, l'animal montrant les signes les plus certains de l'hydrophobie. M. de Gonfaron eut un geste fort détaché :

— On se trouve sans cesse importuné, dit-il, de ces vauriens! Avec leurs marmottes ou leurs guenons, ils imposent tribut sans vergogne à la charité des promeneurs inoffensifs.

Le voisin approuva. Il observa que cet endroit, fréquenté, mais un peu à l'écart, était propice à ces petites industries.

— Ce qui les attire, ajouta-t-il en considérant le kol-

back de son interlocuteur, c'est la présence sous ces ombrages de riches oisifs et d'une jeunesse qui, insoucieuse des événements, s'enivre d'amour et de plaisir.

Un rire épouvantable le laissa interdit. Deux officiers de chevau-légers se retournèrent : M. de Gonfaron étouffait absolument. Le jugement qu'il venait d'entendre sur la jeunesse ravivait la rancune qu'il portait depuis le matin dans son cœur.

— Monsieur, fit-il, quand il eut repris son calme et se fut mouché, pardonnez-moi. Cet éloge de la jeunesse et le tableau de ses plaisirs m'ont jeté dans l'état fâcheux où vous me voyez. Aimer à présent, ah! la belle affaire! La belle affaire que voilà! Ça, ça, aimer, ça! Ces péronnelles qui se pavanent là, dans leurs manteaux de bourracan, suivies d'une sylphide au bout d'un ruban bleu? Mais, mon ami, songez que l'homme qui vous parle a eu vingt-cinq ans sous le bandit Robespierre! Les beautés de ce temps-là n'avaient pas de ces kashmirs, et nous n'avions ni reading-coat, ni pantalons de nankin! On n'avait même pas de chemise! Mais, dites-moi, l'amour se mêlait à la mort — aussi, — c'est alors qu'on a pu savourer l'enivrement de la jeunesse et la douceur de la vie!

Devant cette belle éloquence, l'autre battit en retraite :

— Certes, monsieur, fit-il, certes, les femmes étaient belles et les citoyens étaient braves. Les jeunes hommes qui volaient aux frontières pour défendre nos libertés étaient plus grands que Scipion et plus nobles que Brutus !

— Eh! il s'agit bien de nos frontières et de Brutus, s'exclama M. de Gonfaron. Il s'agit de l'amour, monsieur, et des plaisirs de la vie. Celui qui a vu, je le répète, errer dans ces lieux les beautés d'autrefois, celui-là peut regarder avec calme le petit spectacle du temps présent.

— Certes, certes, opina le dartreux faiblement, mais pour ce qui est de la politique, qui a bien son prix, je

voulais dire aussi qu'il y avait alors de grandes vertus, MM. Mirabeau, Danton, Ver...

— Eh! Avocats et niquedouilles, au diable, hurla l'homme au kolback avec indignation. Et assassins par-dessus le compte! Moi, monsieur, mais vous n'auriez pourtant pas voulu que j'aille m'occuper de ces gens-là? Il y a trop de cardinaux dans ma famille. Il a failli, mon cher, y avoir un pape, quand ils étaient en Avignon. Ça vous crée des obligations, ces choses-là! Mon patrimoine pillé et volé, en Provence, mon logis de la rue Luxembourg mis à sac, moi-même poursuivi comme suspect et réduit certains soirs à disputer aux chiens ma nourriture, j'ai continué à les ignorer. Mirabeau? un abcès! Robespierre? un froid coquin! Danton, votre Danton? un fripon grandiloquent! Le plus curieux, mon ami, c'est que, jeune homme inconséquent, j'ai en quelque manière approché l'un d'eux. Ouais, l'un d'eux! Et celui qui les résume tous, tant il avait bien su accumuler la stupidité, la bassesse et la couardise. Hein? Au portrait, vous ne le remettez pas? Eh bien, pour moi, ce lieu l'évoque invinciblement : c'est le grand thermidorien, roi des pleutres, le fameux Tallien! Ah! le bonhomme! L'un de mes regrets, c'est de n'avoir pu vomir à la figure de ce cornichon empanaché!

« Désirez-vous du tabac, monsieur? s'interrompit M. de Gonfaron en présentant la petite boîte à son voisin qui semblait abasourdi. Non? Alors, permettez. »

Et il prisa.

— Celui-là, reprit-il, paraissait bien déjà, étant le mari de sa femme, l'homme le plus ridicule de la Chrétienté, qui en compte pourtant! Ça ne lui suffisait pas! Il parvint à donner du tragique à la turpitude et du comique à l'infamie.

« Vous vous demandez : « Comment le connaît-il si bien? » Mais, mon ami, et sa femme? Lui, oh! à peine entrevu une fois : c'était le cocu magistral, grave, solen-

nel et superlificoquentieux! Eh bien, ce cocu grave et solennel, il avait... mais comment, diable... la plus belle femme de la terre. Du reste, à moins que vous ne fussiez arrivé la veille de votre province, vous dûtes au moins en entendre parler? Ah! c'était bien la femme qu'il fallait à ce coquin! »

L'homme restait muet et comme pétrifié. Il fixait son œil sur M. de Gonfaron cordial et épanoui. Ses lèvres remuaient et semblaient mâchonner une prière.

Devant eux, les belles promeneuses allaient, nonchalantes. Dans l'avenue, les équipages, les coucous et demifortunes revenaient de Longchamp, roulant vers les Tuileries dans une poussière diaphane comme les gazes des amazones.

M. de Gonfaron semblait faire de grands efforts pour retenir une histoire. La lutte fut brève. Il se rapprocha de l'inconnu, qui recula d'un air effrayé; puis, le regard vif et le sourire aux lèvres, il commença, sur un ton radouci et très confidentiel :

— Oui, mon ami, oui, parfaitement, ne vous en déplaise! Sous la tyrannie de l'avocat pudibond, ce fameux Robespierre, ce puceau poudré, j'avais réussi, me faisant passer pour Perruchot, le valet de feu mon père, à trouver un emploi. Il était trop tard, dans ce pays semé d'espions, pour rejoindre Monsieur. J'étais donc bouledogue, comme on disait, d'abord chez la Chateauminois, puis chez la Saint-Brice, rue Cléry, où cette vieille chambrière tenait office. Un soir, je mangeais un croûton, assis sur un coffre. Je vis entrer la Tallien! Elle venait souvent. Je l'avais connue, quelques années plus tôt, quand elle était Mme de Fontenay et fréquentait chez Mme Lebrun. Elle reconnut le gentilhomme sous la livrée de laquais. Je devins son amant, parmi bien d'autres. Elle roulait de tripots en tripots, d'alcôve en alcôve, tandis que son magistral époux déclamait ses sottises à toutes les tribunes. Le

soir, la Tallien et moi, ma livrée au diable, nous allions au Jardin d'Eté, à Idalie ou bien aux Zéphyrs.

« Qu'elle était belle, mon ami! Grande et souple, un corps divin, des cheveux noirs! La beauté de son visage était telle, que les hommes, à sa vue, cessaient de parler et de rire, Bien entendu, je ne parle pas des femmes; elles s'éloignaient, indignées.

« Nous allions ainsi, par les bosquets, promenant, elle sa grâce, et moi ma jeunesse, dansant la chlamyde, dansant le menuet, dansant la cavatine. Une partie de whist, une partie de tric-trac, une partie de bouteille! Et tout cela, emmêlé de rires, de baisers et de chansons! Qu'importait, monsieur, qu'un regard parfois nous suivît avec trop d'insistance! Qu'importait le lendemain! Qu'importe la mort, mon vieux, si la vie est belle! »

L'homme tremblait. M. de Gonfaron respira longuement; puis il continua :

— Je reconduisais ensuite Teresa, dans la nuit noire, à cause des brigands qui pullulaient : les révolutions sont funestes, mon cher, aux honnêtes gens. Teresa habitait une maison assez biscornue : pas très loin d'ici; voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure... Tenez, voyez-vous, là-bas, penchez-vous un peu : vous apercevez l'entrée du chemin. Que de fois, ici-même, peut-être à la place où nous sommes à présent, nous sommes-nous donné un adieu tendre ou passionné. La vie, mon ami, ne vous semble-t-elle pas une étrange aventure?

— Hu! fit l'homme dans un souffle.

— Parfois, le massacreur de septembre l'attendait bien avant dans la nuit, l'accablait de reproches, se roulait à ses pieds, mêlant les injures aux serments. Dans l'intimité, le tueur d'enfants jouait au sentimental.

« Et voici qu'un soir elle me dit que le Tallien avait pleuré longuement, la tête sur son épaule, lui rappelant que c'était l'anniversaire de leur amour. Le pauvre! Il lui avait fait un présent : un anneau d'or. Oui. Un de ces

anneaux dont elle ornait parfois ses chevilles. Le massacreur avait pour cette femme une passion profonde et terrible. Il avait fait graver dans le métal les mots « *semper tibi* ». Le gaillard n'avait qu'un courage : celui du ridicule. Elle me le donna, le bel anneau, en gage d'amour; ou plutôt, je pense aujourd'hui, pour se venger des brutalités du tortionnaire, et par perfidie naturelle de femme. Vous ne me croyez pas, peut-être? Non? Eh bien, le voilà! Il ne quitte jamais mon poignet... Jamais, mon ami, nous n'avons fait de folies comme ce soir-là! Ah! il était beau, l'anniversaire! J'endossai l'habit de ce cornard mirobolant. Il avait porté ça quand il était tyran, je ne sais plus où, à Bordeaux, je crois... enfin là où on l'avait promené, couronné de feuillage, sur un char attelé de bœufs blancs. Un habit bleu de roi, avec des boutons d'or, gilet à revers, bottes de cosaque! Je ceignis l'épée de ce poltron de basse origine. Je mesure cinq pieds sept pouces. L'effet ne peut être décrit! Nous dansâmes, elle vêtue d'un simple voile, et moi dans ce grotesque appareil, le rigodon le plus étonnant qu'on ait jamais dansé sous Sirius! S'il y avait un Dieu, mon cher, ç'eût été son excuse à la création du monde, de s'arranger pour que le misérable ait reçu son châtiment en assistant par imprévu au spectacle si comique de son infortune. Ah! ah! ah!

Le narrateur jovial se tenait les côtes comme si le rire qui le secouait l'eût menacé d'éclatement.

Comme le vent soufflait, l'homme tressaillit, se leva, très pâle, puis dit sourdement :

— Le froid tombe.

M. de Gonfaron, à son tour, se leva, prit sa canne et, cordial, et comme regrettant de priver son confident des délices où s'égarait la suite de son récit, il fit, en manière de prendre congé, un large geste d'adieu. L'anneau d'or de la Tallien quitta son poignet et vint rouler, dans le sable, aux pieds de l'inconnu.

— Vous alliez perdre votre souvenir, monsieur! dit celui-ci, qui se baissa vivement et saisit le bracelet.

La vie semblait revenue sur son visage. Longuement, comme seul, sans paraître voir M. de Gonfaron un peu interdit, il considéra l'anneau d'or au creux de sa main. Il lut, à demi-voix : « *Semper tibi.* » Puil il l'éleva devant son œil resté libre et, silencieux, regarda dans le cercle du métal fin. Le soleil s'inclinait vers l'horizon, semblable, sur l'étoffe tendue du ciel, à une large goutte de sang.

Le bonhomme se tourna enfin vers M. de Gonfaron et, sans mot dire, lui rendit l'anneau, puis, frissonnant encore, s'éloigna, tandis que, le bracelet remis au poignet, l'ancien bouledogue s'en allait, jambe traînante, canne haute et kolback triomphant.

L'homme au bandeau, lui, marchait vers le Rond-Point, à petits pas, la tête penchée, les épaules étroites. Des enfants qui jouaient à la balle se poursuivaient en jetant de grands cris. Le vent d'automne errait indécis dans les allées, comme un vieillard sans force soulevant sous ses pas les feuilles jaunies. Les rouliers, sur l'avenue, excitaient leurs chevaux et chantaient des complaintes sous les bâches bombées. Des blanchisseuses allaient par groupes, portant à leurs bras des paniers d'où débordaient le linge, les dentelles et les falbalas.

Quand il parvint à l'Allée des Veuves, le promeneur s'y engagea lentement.

Au bord du chemin, parmi les estaminets, une auberge avançait un large portique, sur une double colonne de rocaille, à l'enseigne de la Fleur de Lys.

Adossé au fusain rabougri du seuil, le gras cabaretier regardait venir ce voisin piteux; il semblait évaluer sa maigreur et sa mine peu prospère. Le gros homme, jadis, avait fait le coup de feu, au travers des grilles de Versailles, contre les gardes du corps; au Dix Août, il avait essuyé son sabre sanglant aux courtepointes des

Tuileries. Désormais, sa boutique était placée sous la protection de la fleur royale.

Quand le promeneur fut devant lui et passa, il ne fit pas un geste. Mais, de la même voix rauque dont il avait, à l'abri des piques, insulté le Roi sans défense, dont il avait, quinze ans plus tard, acclamé à perdre haleine l'Empereur triomphant, puis, plus tard, un gros vieillard impotent dans une calèche, l'énorme traiteur, satisfait et méprisant, laissa tomber, du haut de sa quiétude :

— Salut, Tallien !

CHRISTIAN AEGERTER.

TENÈBRES AU PRINTEMPS

—

M'en aller, m'en aller, dans la nature rajeunie,
Puis dans ton cœur vibrant, m'y promener comme en un ciel,
Dans mon cœur, dans ton cœur, on ne sait en rêve lequel,
Tant noire est cette nuit de silence et de poésie,
O sève, amour! — tant noire et capiteuse qu'on oublie
Où l'on s'est en allé (dans mon cœur ou bien dans ton cœur?),
Toi dans le mien peut-être et moi dans le tien, — ô douceur
Où l'on plonge et l'on vague, ô noir où l'on vague et l'on plonge,
Cœur à cœur, à travers les mille ailes du volant songe,
Les mille ailes du vent si lyriquement chuchoteur,
Les mille ailes-soupirs et de caresse et de fraîcheur,
Qui vont berçant, baisant, dans la tiède nuit tout en fleurs,
Sous mon masque d'hiver, la rose chantante: mon cœur...

La rose morte, née une fois encor, comme en songe...
En chantant née encore une fois de toutes ces fleurs...
Née encor... Née encore... Illusions? Souffle trompeur!...
Souffle où coule un si sourd tressaillement des profondeurs...

Mes profondeurs...

*

Glissons au plus profond de ce double cœur dans le noir,
En nous chantant tout bas, oh! si bas : Nous sommes heureux!
Si bas que nul démon ne puisse entendre et que les cieux
N'aillent pas réveiller la lumière et le désespoir,
Car la lumière offense, et quel dégoût c'est de la voir,
— Elle que j'adorai, prostituée! — ah! de la voir
Faisant un nimbe rose à l'imposture, à la hideur,
Au snob, au drôle, au monstre, au Veau d'Or, à ses impudeurs!
Et je veux m'engloutir en ce saint et triste bonheur

D'imaginer, parmi le printemps, pour moi trop menteur,
D'imaginer, avec ces parfums rôdeurs dans le noir,
Qu'il n'est plus rien, plus rien, ô ténèbres! qu'un double cœur,
Divinement perdu, — divinement, le double cœur
Qui s'écoute tout bas scintiller, tout bas dans le noir...

Le double cœur, l'unique, au noir du silence, le cœur
Scintillant, scintillant, pour jamais perdu dans le noir...

*

Quelle étrange, exaltante amertume en cette douceur, —
Quelle amertume fière et céleste en ces parfums noirs!...

Etoiles noires...

*

Si dans le ciel, un jour, doit éclore une vraie aurore,
Digne du double cœur enfin mort, dissous dans le noir,
Dissous comme une perle où jadis flambaient les espoirs,
On verra scintiller dans les rayons de cette aurore,
Scintiller — doucement comme un sourire qui s'éplore —
Le palpitement pur, le rythme, suprême miroir
Du Cœur qu'on submergea sous l'horreur des fausses aurores,
Et qui, perdu, plus seul que le silence au fond du noir,

Chantait,
plus seul,
plus bas
que le silence,
au noir du noir.

LOUIS MANDIN.

L'ALGÉRIE DU CENTENAIRE

L'Algérie vient de célébrer son Centenaire, nous disons « son Centenaire » et non pas le « Centenaire de la conquête », car, en vérité, ce n'est pas une *conquête* que la France a faite, mais une *libération* qu'elle a accomplie et dont elle a le droit d'être fière, parce qu'elle a donné la mesure de son génie colonisateur. Il ne s'agit pas ici de méconnaître et de passer sous silence l'épopée de notre armée d'Afrique, qui, au prix de tant de sang et de sacrifices, a donné à la mère-patrie ce merveilleux prolongement d'elle-même. Mais le type le plus symbolique de l'armée de la conquête n'est-il pas le « père » Bugeaud, ce maréchal de France qui n'aspirait qu'au titre de « soldat-laboureur », et qui, renouant à dix-huit siècles de distance le chaînon rompu par les barbares de la tradition romaine, a déposé l'épée, dès que la pacification du pays a été accomplie autant par persuasion, par le prestige d'une force toujours généreuse, que par la puissance des armes?

Dans la conquête de l'Algérie, il n'y a eu d'autres vaincus que les odieux pirates barbaresques, les tyrans turcs, l'ignorance, le fanatisme, le brigandage et la guerre, et leurs inévitables conséquences, la famine et les épidémies qui, avant notre arrivée, décimaient ce malheureux peuple.

Aussi est-ce avec une légitime satisfaction que tous les Français ont célébré, en parfaite communion d'idées et de cœur avec l'élite de nos frères musulmans qui apprécient justement notre action, une œuvre profondément humaine, civilisatrice, salvatrice même.

§

A l'occasion du Centenaire, un effort nouveau a été fait. Il a été considérable, tant au point de vue matériel que moral, sous la puissante impulsion des Assemblées élues, au sein desquelles fraternisent Français et Indigènes, du gouverneur général, M. Pierre Bordes, et du commissaire général, M. Mercier. On a créé partout de nouvelles écoles, des routes, des conduites d'eau, des infirmeries; l'artisanat indigène a été revivifié, un paysannat indigène amorcé par la stabilisation progressive des nomades. En un mot, c'est une magnifique offensive pour la civilisation qui a été déclanchée à cette occasion, et qui ne s'achèvera pas avec les fêtes, mais durera.

Et surtout, le Centenaire aura eu ce résultat heureux entre tous de faire mieux connaître et aimer la France africaine. Une centaine de congrès nationaux et internationaux se sont tenus sur le continent africain pour y examiner l'œuvre française; l'élite intellectuelle de l'Europe: savants, médecins, juristes, ingénieurs, hommes d'affaires, agronomes ont fait connaissance avec les problèmes algériens et nous espérons qu'ils continueront cette étude passionnante et nous apporteront leurs précieuses suggestions. Des milliers d'étudiants, d'élèves des écoles, de gymnastes sont venus, et nous espérons qu'il en reviendra beaucoup pour grossir les phalanges des Français d'outre-mer, dont on a pu dire qu'ils sont doublement français, comme métropolitains d'abord, comme coloniaux ensuite, c'est-à-dire animateurs, créateurs de pensée et de vie françaises.

Et puis de nombreuses caravanes de parlementaires et de journalistes ont traversé la mer, souvent pour la première fois, et l'Algérie s'est révélée à ceux qui font ses lois comme à ceux qui font l'opinion. Enfin, la visite du Président de la République a été le couronnement, l'apothéose magnifique qu'aucune note discordante n'est venue

troubler. L'enthousiasme des Français, des néo-Français et des Indigènes a largement dépassé les espérances des plus optimistes et même pour ceux qui connaissent bien l'Algérie. Cette union scellée dans l'hommage au représentant de la France a été un étonnement joyeux et profondément émouvant.

I

PROBLEMES D'AVENIR

Tous ceux qui ont fait ce pèlerinage en rapportent le souvenir émerveillé et, à l'envi, brossent des tableaux admirables de ce pays rendu par le génie de la France à la paix et à la prospérité.

Est-ce à dire que, chez eux, tous ces hommes peuvent s'imaginer connaître l'Algérie et s'arrêter aux considérations générales nées de la contemplation d'un tableau aux vives couleurs et des discours sentimentaux entendus au cours du beau voyage?

Fiers du passé, émerveillés du présent, devons-nous considérer l'avenir avec une parfaite quiétude?

§

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Nous ne le croyons pas. Le devoir des Français est plus ample et moins superficiel. Derrière le merveilleux décor ensoleillé, un drame se joue que le touriste ne soupçonne pas; que l'économiste devine vaguement en constatant le marasme des affaires; que le journaliste ne veut pas aborder, parce qu'il le devine extrêmement délicat et qu'il craint de déplaire aux puissances administratives ou autres; et que l'homme politique a une tendance trop marquée, à envisager sous le jour des rancunes personnelles et des luttes de partis.

Et pourtant il y a certaines choses qu'il faut dire, et ceux qui ont la redoutable mission d'éclairer l'opinion

commettent un véritable abus de confiance en dissimulant le revers de la belle médaille algérienne.

Le problème que pose avec une acuité extraordinaire la célébration du Centenaire doit être traité à fond, même si cela nous conduit à heurter des idées préconçues. Tous les Français doivent savoir que l'Algérie n'est pas un paradis terrestre, mais une terre où s'affrontent des races, des religions, des conceptions, des intérêts rivaux ou profondément opposés. Ils doivent savoir que la tâche des administrateurs n'est pas facile et qu'il ne convient pas, par ignorance ou impulsion même généreuse, de compromettre un siècle d'efforts.

Il faut aller au fond des problèmes algériens, il faut, derrière la belle façade, examiner à fond la construction tout entière, et d'abord se dire qu'elle est neuve, que certaines de ses parties ont été hâtivement bâties et que le sous-sol, à certains endroits, est en sable du Sahara.

Il faut le répéter, même si certains esprits timorés s'en offusquent, même si de puissants personnages s'en offensent, parce que c'est la vérité. L'Algérie est un pays tout jeune, tout neuf, qui est loin encore de la stabilisation que nous constatons dans les divers pays du continent. L'évolution est permanente et il est extraordinairement difficile de lui fixer des digues qui résistent à l'épreuve de ce bouillonnement des sangs divers, des races multiples, souvent rivales, qui ne se fondent dans le grand creuset français que par un prodige inouï.

Vouloir ignorer ce qu'on pourrait appeler le « dynamisme » algérien, ne se fier qu'aux apparences actuelles et négliger l'inconnu, pour appliquer à l'Algérie les mêmes règles et les mêmes méthodes qu'à la France métropolitaine, serait plus qu'une faute : un crime.

§

LA « DÉFRANCISATION » DE L'ALGÉRIE

Et, éteints les feux d'artifices du Centenaire, tombé l'enthousiasme, si sincère soit-il, des réceptions officiel-

les, nous nous rappelons ces paroles tragiques qu'un de nos voisins de table, dans un banquet présidentiel, laissa tomber dans notre oreille avec une froide malice :

— Dans cent ans, l'Algérie sera-t-elle encore française?

Nous étalons avec orgueil le résultat de ce siècle d'efforts français : la population est passée d'un million en 1830 à 6 millions en 1930. Nous avons vaincu les fléaux sociaux qui décimaient ce peuple, nous l'avons éduqué dans plus de 2.000 écoles. Nous avons assaini le pays et transformé les plaines désertiques et les marécages pestilentiels en champs fertiles et en jardins des Hespérides, défrichant trois millions d'hectares qui produisent aujourd'hui 20 millions de quintaux de blé, 13 millions d'hectolitres de vin, des primeurs, des olives, des oranges, des citrons, du tabac, du coton, et c'est par plus de dix milliards que se chiffre le commerce extérieur de notre colonie.

Tout cela est admirable et puisqu'on continue et intensifie l'effort, dans cent ans, peut-être avant, l'Algérie sera l'un des plus riches pays du monde, quelque chose comme un nouveau Canada.

Oui, mais dans cent ans l'Algérie ne sera-t-elle pas elle aussi un Etat indépendant, relié à la France seulement par le lien fragile de la tradition et du souvenir, et spécifiquement « algérien » ?

C'est ce qu'on est amené à se demander lorsqu'on songe que sur ces six millions d'habitants de l'Algérie, il n'y a que cinq cent mille Français de race, fonctionnaires et colons, et que tout le reste est constitué d'abord par les Indigènes — eux-mêmes divisés en plusieurs races fort différentes, notamment les Kabyles et les Arabes, — puis par les apports de toutes les races méditerranéennes.

En vérité, le Français est de plus en plus en minorité et l'Algérie se « défrancise ».

Qu'on ne suppose pas que nous exprimons ici une opinion personnelle. Voici celle de Paul Seurin, fils du sénateur d'Oran et président de l'Union nationale des étudiants :

Le Français ne quitte guère la mère patrie. Il ne s'en éloigne qu'à regret. Nous n'avons donc pu donner à l'Algérie autant de sang national que nous l'aurions voulu. Le taux de nos naissances est faible. Il nous a fallu faire place à tous les éléments méditerranéens qui s'offraient à nous seconder dans notre tâche civilisatrice. A l'heure actuelle, une sorte de sous-race semble se former, méditerranéenne, latine, dont on ne saurait nier les remarquables qualités. Mais lorsqu'un étranger s'établit en France, y demeure, y fait souche, sa descendance et lui se fondent dans le « creuset national ». En Afrique du Nord, le Français est en minorité. Ce creuset est formé d'éléments disparates, indigènes berbères ou arabes, israélites, Espagnols, Italiens, Maltais, etc. La même fusion ne peut donner les mêmes résultats.

Un phénomène devait donc immanquablement se produire : la jeunesse algérienne perdrait peu à peu les tendances et la mentalité françaises si nous ne réagissons en temps opportun, si nous ne jetons, dès à présent, le cri d'alarme.

§

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

La réalité économique confirme cette impression de « défrancisation » de l'Algérie. La terre, jadis presque exclusivement propriété des Français qui, au prix de leur travail acharné et souvent de leur vie, comme en témoigne Bouffarick, l'ont mise en valeur, la terre passe entre les mains de grandes sociétés anonymes ou d'étrangers venus hier sans capitaux, et surtout des indigènes.

Il y a une formidable poussée arabe et principalement kabyle pour le rachat des terres. Les fonds viennent en moyenne partie de ces deux cent mille indigènes qui travaillent dans les usines de la métropole, surtout dans la banlieue parisienne, et qui, illettrés, gagnent 50 à

80 francs par jour. Sans besoins, vivant misérablement, ils économisent 40 à 60 francs par jour qu'ils envoient à leur famille. Chaque semaine les bureaux de poste de la Kabylie enregistrent des envois de fonds qui portent sur des millions.

Et peu à peu, par ce mécanisme, la colonisation française perd pied, se dissout. Tout le monde conviendra que cela est grave.

Ce que nous avons en effet à redouter, c'est que l'Algérie, si proche de nous au point de ne nous apparaître que comme le prolongement de la métropole, ne suive la voie historique des colonies espagnoles et portugaises, qui ont donné naissance aux républiques sud-américaines, ou de celles de l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique devenus ses rivaux, le Canada et l'Australie, à peine reliés à la métropole par des liens vagues.

Certes, nous sommes encore bien loin de cette extrémité, et nous pensons qu'elle peut être évitée par une administration ferme, sage, prudente, qui s'applique avec patience, ténacité et continuité à résoudre ces problèmes d'assimilation qui se posent avec une si singulière acuité.

Il n'y a pas de danger immédiat, mais il faut voir les réalités en face; il faut se rendre compte que l'Algérie, en apparence si unie et si prospère, souffre d'une crise de croissance dont la science politique et économique doit trouver le remède dans le sens le plus favorable à la France.

Et d'abord l'Algérie est un peu inquiète de sa trop soudaine prospérité qui la fait se dresser en rivale de certaines provinces de France. Dans l'état de marasme où se trouve le monde, la surproduction algérienne peut avoir de désastreuses conséquences. Ne considérant le problème que dans son état actuel, certains producteurs de la métropole demandent le contingentement des vins algériens; d'autres veulent interdire l'introduction dans la métropole des blés algériens, d'autres enfin de l'huile,

et dans ces conditions, en présence de ses caves et de ses greniers pleins, mais sans acheteurs et sans crédit, l'Algérien se demande avec amertume si on ne le considère pas comme un Français de deuxième zone, comme un citoyen diminué auquel on impose tous les devoirs, mais à qui on refuse tous les droits.

Avant l'arrivée du Président de la République, nous avons longuement examiné cette situation étrange avec de nombreux producteurs algériens; nous avons assisté à des meetings, à Alger, à Oran, dans les plus petites villes, où l'unanimité de la population française posait aux autorités cette question :

— Oui ou non, sommes-nous Français? Si oui, ne nous séparez pas de la France et laissez les producteurs algériens et métropolitains sur le même pied. Sinon nous réclamerons notre indépendance totale et le droit, si la France ne veut pas de notre blé et de notre vin, de les vendre à l'étranger, et d'acheter à celui-ci les objets que la métropole seule nous fournit jusqu'ici.

On devine les répercussions déplorables que peut avoir une telle agitation sur des populations d'origines si diverses qui ne sont françaises que depuis quelques années, qui ne possèdent aucune de nos traditions nationales, ne sont attachées au pays que parce qu'il les fait vivre, et dont l'assimilation demandera plusieurs générations. Le danger était grand et l'on pouvait craindre des conséquences graves pour le présent, irrémédiables pour l'avenir.

C'est ce qu'a compris le Gouvernement, et le Chef de l'Etat, avec toute son autorité, a déclaré solennellement, à Oran :

Vos difficultés sont moins grandes et moins dangereuses que celles d'autrefois. Elles peuvent être résolues et elles le seront certainement dans le cadre de l'intérêt national où l'Algérie et la France se trouvent étroitement unies et où leurs intérêts particuliers, mais non opposés, sont confondus. Le

droit d'aînesse a été supprimé en France depuis longtemps déjà : il ne saurait être question de le rétablir au sein de la grande famille française.

Ces paroles ont calmé bien des inquiétudes, et la formidable ovation qui les a saluées a montré au Président de la République qu'il avait mis le doigt, pour y porter remède, sur le point névralgique le plus douloureux.

Provisoirement, la solution de sagesse a triomphé. Réjouissons-nous-en sincèrement, car, dans le cas contraire, on courait au séparatisme.

Y a-t-il déjà un autonomisme algérien?

En vérité l'Algérie jouit déjà d'une autonomie administrative qui lui a été conférée par la loi du 19 décembre 1900, donnant à la colonie la personnalité administrative et un budget spécial. Ce budget est voté par les délégations financières, assemblées élues comprenant les représentants des colons, des non-colons et des indigènes. Il fait face à toutes les dépenses de l'Algérie avec le produit de tous les impôts perçus sur le territoire algérien.

Mais qu'on ne se fasse pas trop d'illusions : les impôts sont aussi élevés qu'en France et le coût de la vie, dans les grandes villes, comme Alger, Constantine, Oran, y est à peu près égal à celui qu'on enregistre dans nos villes de la métropole.

En fait l'autonomie administrative de l'Algérie ne s'explique que par l'éloignement de la capitale et le caractère très spécial des affaires indigènes. Elle ne procure aux populations françaises aucun avantage spécial. Au contraire, les trois quarts des impôts sont payés par les Français et un quart seulement par les indigènes, bien que ceux-ci soient cinq fois plus nombreux, parce qu'on a voulu appliquer les règles françaises de fiscalité. Or, l'indigène ne fait jamais de déclaration de revenus et n'acquitte presque aucune taxe indirecte.

II

LES DIVERSES FAMILLES SPIRITUELLES DE L'ALGERIE

Il nous paraît absolument nécessaire, pour bien comprendre l'ampleur des problèmes algériens, d'étudier les divers grands groupements qui forment la population de notre colonie. En France, la fusion de toutes les races, de toutes les religions, de tous les intérêts est réalisée depuis longtemps : c'est ce qui fait la force de l'unité de notre pays. En Algérie les diverses familles sont juxtaposées seulement et souvent rivales. On ne passe pas de l'une à l'autre sans grand dommage et sans s'exposer à la réprobation de ses pairs. Colons, néo-Français, israélites, indigènes sont autant de « nations » séparées par des cloisons étanches. La tâche des administrateurs du siècle qui commence consistera surtout à percer des brèches prudentes dans ces cloisons avant de les démolir tout à fait.

§

LES COLONS

Pour le Français moyen, le type le plus représentatif du Français d'Algérie, c'est le colon, c'est-à-dire celui qui a défriché la terre, l'a mise en valeur, au prix de sacrifices parfois considérables, et s'y est finalement enrichi. C'est en effet ainsi qu'on écrit l'histoire; mais la réalité est, comme toujours, infiniment plus complexe. Le colon, s'il est l'élément dominant de l'Algérie, n'en est nullement le maître, et ses conceptions se heurtent à des résistances de plus en plus grandes. Les efforts qu'il lui a fallu faire pour s'incruster dans ce sol aride et marécageux, personne ne peut les mesurer à leur juste valeur sans quitter la métropole et s'en rendre compte sur place. Quelques colons ont réussi, ils ont fondé de véri-

tables dynasties dont les domaines merveilleux s'étendent à perte de vue. Mais auprès d'eux, avant eux, sur cette même terre, combien qui étaient partis avec tant d'espoir au cœur, se sont ruinés, sont morts à la tâche?

La colonisation n'est pas, comme on est porté à le croire en France, une chose facile. Combien de fois ai-je été obligé de décourager des jeunes gens pleins de bonne volonté et riches d'illusions, qui voulaient s'embarquer pour les colonies, sans préparation, sans capital, sans connaissance spéciale et qui s'imaginaient, sur la foi d'on ne sait quelles lectures, qu'on s'improvisait colon et que, pour réussir, il suffisait d'avoir du courage, de la vaillance et une bonne santé. C'est une erreur grave qui a coûté la vie à des milliers de jeunes Français, et qu'il faut détruire. Même si on lui donne la terre gratuitement ou à très bon marché et à crédit, le colon doit avoir fait des études agricoles spéciales, il doit posséder un capital suffisant pour acheter son cheptel, son matériel, construire une maison, creuser un puits, payer ses ouvriers, attendre parfois trois ou quatre ans la bonne récolte qui couronnera ses efforts, et conserver encore des réserves pour le cas, inévitable, de sécheresse, d'invasion de criquets ou de sauterelles, et d'autres fléaux qui frappent avec une régularité mathématique la terre d'Afrique.

Cette terre d'Afrique, ce n'est pas l'Eldorado que l'on a trop tendance à imaginer. Lorsqu'en 1848 les utopistes de la IIe République voulurent faire de la « colonisation ouvrière », en installant comme colons les ouvriers parisiens sans travail, ce fut un désastre lamentable. Et encore Bugeaud était passé par là, il avait, imitateur de César, colonisé avec des soldats libérés, mais qui continuaient à être armés contre les Arabes, et c'était l'Etat qui faisait les frais de la création des villages, de la construction des puits, maisons, fontaines, routes, etc...

Nous ne pouvons faire l'historique de la colonisation, ni des tâtonnements des gouvernements, de leurs échecs

répétés. Il nous suffira de dire que ce n'est que sous la IIIe République, soit un demi-siècle après la conquête, que la colonisation fit de rapides progrès. 905 villages ont été créés, un million et demi d'hectares ont été livrés à la culture française et le chiffre de la population française est passé de 120.000 en 1871 à 650.000 en 1930.

Mais, encore une fois, ces colons ont dû faire preuve d'une extraordinaire énergie, d'une ténacité formidable. Fils de paysans français, de soldats, de proscrits du 2 Décembre, d'Alsaciens irréductiblement fidèles à la patrie, ils avaient évidemment de qui tenir, mais on ne rendra assez hommage à leur effort. Ils ont gardé de ces années de luttes contre les éléments, contre la terre, contre les indigènes, hier pillards, aujourd'hui fourbes et chapardeurs, toujours nonchalants, une mentalité spéciale, qui n'est pas celle de l'homme de la glèbe de France, mais qui se rapproche, par analogie de formation et de situation, de celle des fermiers américains.

Nous connaissons beaucoup de colons algériens qui, partis de peu, sont devenus propriétaires d'immenses domaines. Mais, multi-milionnaires, ils se lèvent à trois heures du matin, restent des heures à cheval sous le soleil torride, conduisent eux-mêmes les moteurs de culture ou la batteuse avec la même aisance que la 40 chevaux, et sont toujours en éveil, prêts à prendre le fusil pour défendre leur famille, leur maison. Une vie de lutte, de lutte perpétuelle, dont on ne peut même s'évader pour venir passer un mois à Paris. Dans ces conditions, l'homme se trempe, son caractère s'affirme, sa résistance physique et morale s'accroît, il devient dur à la peine, dur pour les autres comme pour lui-même, il se passionne, il acquiert une affection toujours spéciale pour ce pays, sur lequel ses parents ont laissé leur os, qui lui a coûté tant de peine à mettre en valeur, et qui est « sa chose ». Français, certes, il l'est de toutes les fibres de son âme, mais la France n'est plus pour lui qu'une pa-

trie un peu idéale. Son intérêt, sa vie est en Algérie. C'est un homme d'une race neuve dans un pays neuf.

Allez donc parler à cet homme de le dépouiller de ses biens si chèrement acquis, et, par humanitarisme, de jouer au saint Martin en donnant à l'indigène la moitié de son manteau! Il vous regardera comme un fou dangereux.

— L'indigène! qu'était-il, avant que je sois là? un esclave battu et brimé par ses chefs arabes, sans cesse dépouillé de ses biens, dans un pays en anarchie et en guerre perpétuelle. C'était un mendiant sordide décimé par la famine et les épidémies. C'est moi qui l'ai sorti de sa crasse; sans moi, il retournerait à son fumier. Et vous voulez que je lui fasse une place dans ma maison, que je le considère comme mon égal! Ce jour-là, je n'aurai plus qu'à plier bagage et m'en aller, et dix ans après l'Algérie serait un désert. D'abord l'Arabe ne connaît que la force, il est d'une race qui a quatorze siècles de retard sur la nôtre. Pendant cinquante ans j'ai dû me défendre pour l'empêcher de me voler mon manteau tout entier, de violer mes filles, de détruire ma maison. Ne me demandez pas, vous qui ne connaissez rien à la mentalité arabe, qui jugez avec des formules toutes faites et des idées d'Européen des choses africaines, de céder à ces individus qui n'ont rien appris et rien oublié, quoi qu'en disent des poètes, depuis le jour où, il y a treize cents ans, ils venaient dans ce pays, alors prospère, et y détruisaient férocement la civilisation romaine, pour en refaire un désert. Il faut être juste envers les indigènes, mais il faut surtout être fort. Leur religion le leur dit d'ailleurs : « La force, la puissance est un don d'Allah. » La bonté, la sensibilité, la cordialité sont le signe des faibles et des vaincus.

Ainsi parlent la plupart des colons. Ils ne sont pas arabophobes, mais ils ne sont pas non plus systématiquement arabophiles. L'indigène est l'être inférieur

aux facultés limitées et dont on doit toujours se méfier. Le colon, seigneur féodal, doit à l'indigène aide et protection, il améliore sa vie, lui assure des conditions d'existence meilleures, mais il lui demande de travailler et de ne pas vivre, comme sa nature l'y porte, dans une oisiveté rêveuse et crasseuse, entremêlée de mauvais coups.

Et c'est avec une irritation extrême que le colon voit, à la faveur des tendances humanitaires de la métropole, l'indigène émancipé se dresser contre lui, racheter les terres sur lesquelles trois générations de paysans français se sont épuisées pour la sortir de sa stérilité séculaire.

Ce recul de la colonisation française, cette colère et ce découragement des colons sont singulièrement aggravés par l'attitude des producteurs français. On veut empêcher les Algériens de vendre leur vin en France, demain ce seront d'autres produits. Les colons, citoyens français habitant des départements français, seraient-ils des Français diminués? Et pourquoi ces questions irritantes de douanes et de protectionnisme de la métropole qui se montre plus marâtre que mère? Et certains parlent déjà de constituer un Dominion... dont le nom est déjà trouvé : « *La Francitanie.* »

Autant de questions qui créent un malaise incontestable et rendent la compréhension, et encore plus l'administration, des affaires algériennes infiniment difficiles. Nous nous trouvons en face de problèmes graves, dont dépend la vie même de la colonie, et dont on ne saurait plus longtemps différer la solution.

§

LE CREUSET DES RACES

L'observation objective des faits et l'étude approfondie des affaires algériennes conduit à comparer la formation et l'évolution de l'Afrique française en général et de l'Algérie en particulier à celles des Etats-Unis d'Amérique

« un peuple nouveau plein de force et de vitalité, dans un pays neuf aux possibilités merveilleuses et illimitées », disais-je, et chaque jour semble donner une preuve nouvelle de la valeur de cette formule. Ce sera, dans l'histoire, l'honneur de la France d'avoir, par le rayonnement de son génie, par la libéralité de ses institutions, su assimiler, amalgamer, fondre dans un même creuset, des races aussi différentes, et, par une législation et une administration que l'on critique volontiers, mais qui affirme, en fait, son incomparable générosité et sa supériorité incontestable, fait communier les descendants d'immigrés d'origines si diverses dans un même amour pour la mère-patrie, dans une même fidélité au drapeau national.

Nous en avons eu une nouvelle preuve dans l'accueil enthousiaste qu'a fait Oran au Président de la République, le 12 mai dernier. Et pourtant Oran est peuplé d'Espagnols devenus Français depuis très peu de temps.

Il y a en Algérie environ 800.000 Européens qui viennent de tous les points du monde, — car le mot « Européen » n'a pas la même signification en Afrique qu'en France. On entend par là tout ce qui n'est pas indigène. Un peu plus de 600.000 sont citoyens français, les autres, 200.000 environ, sont étrangers, mais s'intègrent progressivement dans la nation française.

Les Français se divisent eux-mêmes, au moins théoriquement, en trois grandes catégories : les *Français d'origine*, descendants de Français immigrés en Algérie au cours de ce siècle de domination française. Ce sont des colons, des industriels, des fonctionnaires, des commerçants, etc. On en compte environ 405.000.

§

LES ISRAÉLITES

Les *israélites* sont, ou plutôt étaient, car ils évoluent avec rapidité, des indigènes de race et de religion juive,

établis sur le sol algérien avant la conquête française. Depuis l'ordonnance du roi Louis-Philippe du 22 juillet 1834, qui avait proclamé le territoire algérien terre française, ils étaient *sujets* français, tout comme les indigènes musulmans. Ils sont devenus *citoyens* avec tous les droits politiques des Français, par une *naturalisation en masse,* ordonnée par les décrets des 24 octobre 1870 et 7 octobre 1871, auxquels est attaché le nom de Crémieux. Il ne nous appartient pas de juger cette mesure, qui a soulevé tant de polémiques et de querelles. Comme toutes les mesures trop radicales, elle a introduit un peu trop brutalement dans la famille française le bon grain et l'ivraie, des hommes éminents, comme j'en connais personnellement beaucoup dans la société juive algérienne, et qui sont d'excellents Français, et une foule de pauvres gens dont la vie est celle des tribus anciennes, — il suffit, pour s'en rendre compte, de visiter le quartier israélite de Constantine, — et qui sont encore trop attardés pour manipuler convenablement cette arme redoutable qu'est le bulletin de vote. C'est sur cette comparaison que les indigènes musulmans algériens se fondent lorsqu'ils revendiquent les droits civils et politiques des Français. Mais, s'il y a encore en Algérie des israélites assez peu évolués pour se refuser à tourner le bouton de l'électricité le samedi, et confinés dans des pratiques peu compatibles avec la civilisation moderne, il convient de reconnaître que les jeunes couches se libèrent de plus en plus du fanatisme biblique et tendent à devenir de bons et loyaux Français, reconnaissants des bienfaits que la France n'a cessé de leur prodiguer.

Cependant, puisque nous sommes sur ce chapitre délicat, et que nous avons promis d'être sincère et d'aller au fond des problèmes, reconnaissons qu'il existe en Algérie, dans le département d'Oran en particulier, un mouvement antisémite qui ne laisse pas d'inquiéter les administrateurs responsables de l'ordre dans ce pays.

Les israélites votent souvent en masse pour les socialistes, et cela provoque de la part des colons des mouvements de réaction qui, du terrain politique, dévient sur le terrain religieux et auxquels se mêlent des préjugés de race. Il y a là une situation qui étonne profondément le Français, depuis si longtemps habitué à ne tenir, dans ses rapports avec ses concitoyens, aucun compte des origines ou de la religion. Le maire-député d'Oran, le docteur Molle, a été élu avec un seul mot à son programme : « antisémite », ce qui semble effarant, et il a été soutenu par l'évêque d'Oran et une congrégation qui, pour n'être pas autorisée, n'en est pas moins fort riche et active, exclusivement préoccupée de politique, celle des Salésiens. M. Roux-Freyssineng, député d'Oran, me disait l'an dernier que si ce conflit n'était pas apaisé, le sang coulerait. J'espère que mon éminent ami exagère, — nous sommes un peu plus bas que le Midi! — mais il y a là, en effet, motif de préoccupations graves pour le Gouvernement.

Ce sera encore l'un des heureux effets du Centenaire que d'avoir dissipé, grâce à la haute intervention du Chef de l'Etat, une part de ce malaise. Dans son discours au Président de la République, le 12 mai, le député-maire d'Oran a, en effet, prononcé des paroles d'apaisement et d'union qui ont heureusement surpris ceux qui connaissent la situation politique si délicate de ce département.

§

LES NÉO-FRANÇAIS

Les néo-Français sont les étrangers immigrés en Algérie et naturalisés Français. Ils sont cent cinquante mille environ, et leur nombre s'accroît chaque jour. Ils sont presque tous « latins » d'origine, c'est-à-dire fils d'Espagnols, d'Italiens, de Maltais. Il y a aussi un certain nombre d'ex-Allemands, Suisses et, depuis la révolution russe, d'anciens sujets du tsar réfugiés. Le maréchal Lyautey

disait volontiers, en termes d'un laconisme imagé qui lui sont chers, qu' « on ne fait pas de la colonisation avec des pucelles ». Il serait donc peut-être exagéré de dire que ces néo-Français sont les exportations de produits de choix des autres nations. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que ce sont, en général, de rudes gaillards, très aptes à la colonisation et qui ont mangé trop de vache enragée pour ne pas s'estimer pleinement heureux du sort qui leur est fait. S'ils ne sont pas eux-mêmes entièrement conquis par l'esprit français, leurs fils, élevés dans nos écoles, accomplissant leur service militaire sous notre drapeau, le deviennent pleinement. Allez donc contester ouvertement le patriotisme et le loyalisme d'un de ces « néo », et il vous répondra par un argument frappant... De même que la grande démocratie américaine a assimilé des éléments extrêmement divers, — et qui n'étaient pas tous des modèles de vertu, — de même la grande démocratie française a réussi ce tour de force de conquérir l'esprit et le cœur de ceux auxquels elle a accordé son hospitalité généreuse. Ce n'est pas là l'une des moindres gloires de l'activité française en Afrique du Nord, et les autres peuples le comprennent si bien que, par tous les moyens, le fascisme essaie de retenir les Italiens trop prompts à se jeter dans nos bras et à oublier leurs origines.

D'ailleurs, le législateur, heureusement prévoyant, a édicté des mesures salutaires. Les « néo-Français » ne peuvent être électeurs que s'ils sont Français depuis douze ans au moins, c'est-à-dire qu'on ne leur donne les droits politiques que lorsqu'on juge qu'ils ont acquis une mentalité française.

Les *étrangers*, au nombre de 200.000 environ, sont les candidats à la nationalité française, les futurs « néo-Français ». Le rôle de l'administration, toujours délicat, est de les filtrer, de tamiser le bon grain. On y réussit assez bien.

Tous ces éléments se fondent, se mélangent, sous l'égide du génie national, et il se forme peu à peu, par le jeu des mélanges, des mariages, une race à part, la race que certains dénomment déjà *francitane*. Il est évident qu'il y a un type algérien en voie de formation, comme il y a un type américain. Si l'on en juge par les spécimens, surtout féminins, d'Oran, où le mélange est le plus avancé, on ne peut qu'admirer la force et la beauté de cette race neuve. Mais elle a aussi sa mentalité spéciale, qui tient non seulement aux origines, mais à la vie et au climat, et qui est plus rude, moins affinée, mais plus tenace que celle des Français de France. Qu'importe d'ailleurs, pourvu que tous les fils de cette nation n'oublient jamais leurs devoirs envers la mère-patrie, et continuent à la servir et à contribuer à sa prospérité, si enviée de nos voisins.

§

LES INDIGÈNES

L'Algérie compte environ cinq millions d'indigènes musulmans, dont 500.000 dans les territoires du Sud. Il ne faudrait pas croire que cette population appartienne à une seule race. Bien qu'on désigne généralement les indigènes algériens sous le nom d'*Arabes*, les véritables Arabes, descendants des envahisseurs venus d'Asie aux VIIe et XIe siècles, lancés autant par fanatisme religieux que par appât de butin sur l'Afrique du Nord, alors prospère, ne sont qu'une minorité. On prend souvent pour des Arabes d'origine les *Berbères*, descendants des peuples qui habitaient ce pays avant l'arrivée des Arabes. Les Berbères sont de race blanche; on en trouve qui ont le type blond ou roux des pays de Bretagne ou du Nord, et beaucoup s'apparentent aux populations de notre Massif central, par leurs lointaines origines. Les Berbères, sous la domination romaine, avaient mis en valeur ce pays, au point qu'il était « le grenier de Rome », et

que, selon Tacite, on pouvait aller, à l'ombre des arbres, de Carthage à Volubilis (près de Meknès, au Maroc). La conquête arabe a dévasté ce pays, et les Berbères ont dû se convertir à l'Islam, c'est-à-dire en définitive s'arabiser, ou périr. Mais la plupart, dépouillés de leurs biens, ont trouvé un refuge dans les montagnes, ou aux confins du désert. Ce sont aujourd'hui les *Kabyles,* dans les deux Kabylies, les *Mozabites,* dans le M'zab, les *Chaouias,* dans l'Aurès, et les *Touaregs* dans le Sahara.

On trouve aussi en Algérie des *nègres,* importés autrefois du Soudan par la traite des *Maures,* indigènes des villes, commerçants pour la plupart, race composite dans laquelle se trouve un mélange de sang phénicien, berbère, romain, arabe, turc et européen. Si jamais vous entrez dans la boutique d'un marchand maure, rappelez-vous ses origines et ses atavismes, et vous aurez peut-être moins de chance d'être roulé par ces habiles personnages, qui ne savent ni lire ni écrire, mais admirablement compter.

Enfin, on trouve en Algérie des *Couloughlis,* descendants des Turcs mariés dans ce pays. Ils sont très fiers de leurs origines, ces fils de janissaires de la Sublime Porte, et il ne faut les traiter ni d'Arabes, ni de Berbères, car le fait que leurs ancêtres ont porté les armes leur confère une sorte de noblesse.

En vérité beaucoup de gens se prétendent nobles ou « de grande tente » en Algérie, mais cette noblesse est le plus souvent imaginaire. Il n'y a guère qu'une grande famille dont la noblesse soit incontestable, c'est celle du cheik-el-Arab ben Gana, bachagha de Biskra, dont j'ai été l'hôte si souvent.

D'ailleurs, et c'est ce qui ne rend pas facile le problème indigène en Algérie, on constate que toute cette population est divisée, non seulement en races diverses, opposées ou ennemies par atavisme, mais encore en clans, en sectes, qui se différencient selon des nuances

de conceptions religieuses, des rivalités de famille, des conflits d'intérêts. Les haines entre indigènes sont féroces, et auprès d'elles, l'antique vendetta n'est qu'un jeu d'enfants. D'une manière générale, les haines sont d'autant plus grandes et multiples que les familles entre lesquelles elles existent sont d'un rang plus élevé. Sans vouloir entrer dans le détail, je puis dire que tel grand seigneur du Sud voue à son voisin et égal une animosité telle que l'administration française, après avoir en vain, pendant un demi-siècle, tenté de concilier les rivalités et d'apaiser les querelles, est obligée de faire preuve de beaucoup de tact et d'une diplomatie toute orientale. On ne peut élever l'un dans l'ordre de la Légion d'honneur, sans élever immédiatement l'autre, et si le gouverneur ou le préfet invite celui-ci à un dîner ou à une réception, il faut aussi inviter celui-là, mais pas le même jour. Ces animosités existent dans toutes les familles, même chez les indigènes qui ont fait leurs études en France, conquis nos diplômes, qui portent notre costume européen, et qui paraissent complètement évolués. En réalité ils ne le sont que peu ou ne le sont pas du tout. Il leur faudra suivre la lente évolution que nous avons nous-mêmes suivie depuis dix siècles pour arriver au type actuel de l'Européen. « Natura non fecit saltus », disaient les philosophes. En matière de caractère et d'idées, ce n'est pas en vingt ans, ni même en cent qu'on se libère d'atavismes séculaires, que les races peuvent se fondre sans heurts.

J'ai des amis indigènes, — je n'aime pas ce terme auquel la pratique donne un sens péjoratif, mais je l'emploie parce qu'il est commode. — je les vois souvent à Paris, ils portent le smoking d'une façon impeccable, ils sont avocats, médecins, ingénieurs, ils sont titulaires exclusivement de diplômes français et connaissent admirablement notre langue, notre littérature. Rien, à première vue, ne les fait reconnaître pour des Arabes ou

des Kabyles. Aussi, quand ils révèlent leurs origines, qu'ils se plaignent d'être « sujets français » et non pas « citoyens », c'est-à-dire de ne pas jouir de droits civils et politiques qu'on a depuis longtemps accordés aux nègres du Sénégal, de faire deux ans de service militaire au lieu d'un comme le commun des Français, d'être soumis à des lois d'exception sur l'indigénat, d'être justiciables de juridictions spéciales, on ne peut que se montrer surpris de ce qui apparaît comme une grave injustice, et on comprend, sans les excuser, les violentes protestations de ces « jeunes Algériens » qu'on appelle aussi par analogie des « jeunes Turcs », et qui demandent ou bien l'égalité des droits politiques, ou bien l'indépendance.

Mais il convient d'abord de faire remarquer que ces indigènes *assimilés,* paraissant Français jusqu'au bout des ongles, ne sont qu'une infime minorité; il n'y en a pas quelques milliers sur cinq millions. Et d'autre part, ils ont la possibilité de *devenir citoyens français sur simple demande adressée au juge de paix.* La France a donné à tous les musulmans d'Algérie la faculté de jouir de tous les droits des Français, mais encore faut-il qu'ils le désirent. Or, il n'y a que trois cents musulmans qui aient demandé leur naturalisation, depuis plus de dix ans. Pourquoi? Il y a là un mystère assez troublant. On ne peut arguer que le musulman ne peut pas accepter les lois françaises, parce qu'elles comportent l'obligation de n'avoir qu'une seule femme. Mais la plupart des musulmans sont monogames, — conséquence de la vie chère, qui ne permet plus d'en entretenir quatre comme jadis.

Alors, il faut chercher la raison profonde du refus des indigènes de demander leur naturalisation dans les atavismes profonds qui les lient à un passé, à des traditions, à des coutumes, dont ils ne peuvent se dégager. Ils croient être adaptés à la civilisation occidentale, à la civilisation française; ils donnent toute l'apparence de

cette adaptation, mais au moindre incident, le vernis craque, et l'Asiatique reparaît sous le costume européen qui ne convient ni à sa race, ni au climat du pays.

Ainsi, j'ai été souvent invité par des amis musulmans très évolués, qui boivent du vin, mangent n'importe quelle viande, s'amusent à Paris quand ils y séjournent, vont danser au bal de la préfecture avec les jeunes filles européennes. Mais, dès leur porte franchie, quand ils sont chez eux, ils ne sont plus les mêmes hommes. Sur le seuil ils étaient Français, dedans ils sont redevenus musulmans. Demandez-leur de vous présenter leur femme, étonnez-vous qu'elle n'assiste pas au repas, lorsqu'il y a un invité, que son époux ne la conduise jamais dans des lieux publics, et encore moins dans des réceptions, qu'elle soit voilée à tous les regards étrangers. Ce musulman, tout à l'heure si fin, si aimable, vous considérera d'un œil dur comme un mauvais plaisant ou un fou.

Jadis, un musulman entra à l'école polytechnique, fit toute sa carrière comme officier d'artillerie, prit sa retraite comme colonel, et revint en Algérie. Pendant quarante-cinq ans, il avait vécu en Européen, sans se soucier des coutumes et de la religion de ses ancêtres, mais le voilà dans la maison de ses pères, alors tout le passé revient subitement, il jette son uniforme, son képi, reprend le burnous et la chéchia, se remet à manger le méchoui et le couscous avec les doigts... L'homme du désert est revenu.

Dans un autre ordre d'idées, prenez un de ces enfants abandonnés que vous voyez, dans les rues, horriblement sales et loqueteux, crevant de faim, petits porteurs ou cireurs qui harcèlent l'étranger, couchant n'importe où, petites bêtes pitoyables qu'on voudrait secourir. Emmenez-le chez vous, lavez-le, soignez-le, élevez-le, apprenez-lui un métier, faites-en un être heureux. Rien n'y fera. Un jour, votre petit Arabe aura « le cafard », il obéira à son

instinct de nomade, il s'enfuira, pour retourner à sa crasse, à ses loques, à sa vie mendiante et errante, à son insouciance. Et il sera plus heureux, sans pain et sans gîte, que dans votre maison.

Je ne dis pas que cela est bien, je ne dis pas que cela est mal. C'est un fait qui doit être connu, pour expliquer beaucoup de choses, et nous inciter à ne pas juger les choses algériennes avec notre froide mentalité d'Occidentaux.

§

L'AMÉLIORATION DU SORT DES INDIGÈNES

Envers l'indigène, nous l'avons déjà dit, il faut être juste et il faut être fort. Ces deux qualités doivent aller de pair, et l'on ne doit verser, en traitant des affaires algériennes, ni dans une sentimentalité excessive, qui serait interprétée comme de la faiblesse, ni dans un orgueil de race qui porterait à sous-estimer les indigènes. Nous avons libéré ceux-ci de la tyrannie féroce des pirates barbaresques et de leurs maîtres arabes ou turcs, nous avons fait de ce peuple, jadis misérable, une nation heureuse, travaillant dans la sécurité et la paix, et nous n'avons exigé en compensation aucun sacrifice, aucun abandon des traditions religieuses. Nous devons veiller à ce que les indigènes n'oublient pas les bienfaits de la France et se rendent compte du bien-être que nous leur avons apporté, de la main maternelle que nous leur avons tendue, en toutes circonstances, même aux heures tragiques où, poussés par des fanatiques, ils nous témoignaient une cruelle ingratitude. Peu avant la guerre et en pleine guerre, notamment à Mac-Mahon en 1916, les indigènes se sont soulevés contre nous, poussés par des marabouts qui arrivaient à leur faire croire qu'Allah voulait la fin de la France et l'extermination de tous les Français. Il faut se souvenir de ces détails, non dans un esprit d'hostilité envers les indigènes, mais de justice et

de prudence. Il y a en Algérie des règlements spéciaux qui se justifient par la longue expérience des affaires de ce pays. Les supprimer d'un trait de plume nous désarmerait en face d'un adversaire qui n'a pas désarmé. Ainsi, il y a encore des tribus et des sectes où le vol et l'attaque à main armée sont une habitude, une tradition très honorable. Il est difficile de considérer ces gens-là comme dignes d'être citoyens français. Le véritable esprit de la Déclaration des Droits de l'Homme doit être respecté : un malfaiteur professionnel n'est pas l'égal d'un honnête homme. C'est ce que Jules Ferry, qui était cependant un grand républicain, expliquait déjà aux Chambres, il y a trente ans, pour justifier les mesures spéciales de protection de la sécurité publique.

De même, dans son rapport du 15 juin 1914, M. Etienne Flandin, sénateur, dénonçait l'influence des marabouts et des confréries religieuses qui entretiennent le fanatisme musulman et la croyance en la venue du *Maître de l'heure*, qui balayera de l'Afrique tous les infidèles. Des villages ont été saccagés et pillés, et, en 1914, Milliana faillit subir le même sort. Le seul moyen de maintenir l'ordre dans le pays, et de protéger la vie et les biens des Français et des indigènes travailleurs et honnêtes, c'est le maintien de dispositions spéciales comme la mise en surveillance spéciale et l'amende collective. Il ne saurait être question, sans commettre une imprudence grave, d'abroger ces dispositions.

Mais il est évident que cette législation spéciale et sévère, bonne pour une peuplade primitive, n'a plus aucune raison d'être appliquée envers les indigènes évolués, qui sont assez intelligents pour ne pas suivre à la lettre les exhortations de leurs marabouts, qui travaillent et gagnent honnêtement leur vie, encore moins à ceux qui ont loyalement servi la France pendant la guerre. La bonne et saine justice consiste justement à distinguer entre les indigènes loyaux et ceux qui nous détestent et

nous détesteront toujours, par fanatisme religieux. Les seconds poursuivent de leur haine redoutable les premiers qu'ils appellent *m'tourni,* celui qui a tourné, le renégat.

§

L'OCTROI DES DROITS POLITIQUES AUX INDIGÈNES

A l'égard des indigènes, il ne faut pas prendre des mesures générales, mais accorder des faveurs justifiées par des services rendus au pays. On doit donc écarter le projet d'accorder à tous les indigènes algériens sans distinction les droits civils et politiques des citoyens français. Faire deux millions d'électeurs dont dix-huit cent mille ne savent ni lire, ni écrire et ne veulent pas apprendre, aboutirait à une catastrophe.

Ce serait même une catastrophe pour la France et surtout pour la classe ouvrière française qui ne réfléchit jamais aux conséquences lointaines des vœux que ses dirigeants lui font émettre. Si les Algériens devenaient citoyens français, on ne pourrait leur refuser l'entrée de la métropole. Attirés par les hauts salaires, ils se précipiteraient par centaines de milliers vers nos usines et ce serait la baisse des salaires, les troubles sociaux, le chômage pour les ouvriers français moins durs à la peine et ayant de la famille et des besoins de confort que le Kabyle n'a pas. Il y a là un aspect du problème qui vaut d'être étudié.

Mais, encore une fois, il faut récompenser les indigènes qui font des efforts pour devenir de bons Français. A cet égard, un grand pas a été fait. Les indigènes sont représentés aux assemblées algériennes : Conseil supérieur, délégations financières, conseils généraux, conseils municipaux. Ils participent donc activement à toute l'administration de la colonie, et dans l'accord le plus cordial avec leurs collègues français, colons ou non-colons.

Les élections indigènes sont toujours calmes et ne

donnent pas lieu à des incidents sanglants comme dans nos vieilles colonies où une lamentable expérience montre que le suffrage universel est une arme redoutable à ne pas mettre entre les mains des peuples enfants. En Algérie, pour être électeur au titre indigène, il faut réunir certaines conditions, outre deux ans de résidence, et n'avoir subi aucune condamnation. Il faut : avoir servi dans l'armée française et obtenu le certificat de bonne conduite, être propriétaire, fermier, commerçant patenté, employé de l'Etat ou des communes, pensionné de l'Etat, ou bien être pourvu d'un diplôme français, d'un titre universitaire ou simplement du certificat d'études, ou encore être titulaire de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, de la croix de guerre, des palmes académiques, du mérite agricole, etc., ou enfin avoir obtenu une récompense dans les concours agricoles, industriels ou les expositions officielles.

Comme on le voit, le corps électoral est facilement accessible à tout indigène musulman qui fait le moindre effort pour s'en rendre digne. On ne peut pas dire que l'exigence du certificat de bonne conduite à la sortie du régiment, ou du certificat d'études primaires soit antidémocratique. Quant aux Algériens qui ont combattu sous nos drapeaux, comme ils sont tous décorés, ils sont tous électeurs. Les indigènes manient avec dignité et respect le bulletin de vote, probablement parce qu'il leur a coûté un effort, et qu'ils le considèrent comme une sorte de noblesse. Il n'en serait pas de même si tout le monde l'avait de droit. C'est pourquoi il semble, en toute équité, qu'il n'y a pas lieu de modifier ce régime, qui donne satisfaction aux indigènes algériens, tout au moins à ceux qui sont raisonnables et ne sont poussés ni par la démagogie, ni par l'excessive ambition.

En fait, personne ne demande le suffrage universel pour les indigènes, et M. Jean Mélia lui-même, président de la Ligue française en faveur des indigènes musul-

mans d'Algérie, reconnaît que ce corps électoral restreint, avec électorat fondé sur le mérite, est juste et suffisant. Mais il demande en outre que ce corps électoral puisse élire des sénateurs et des députés, en plus des délégués financiers, des conseillers généraux et municipaux. C'est en somme l'accession à la vie nationale de l'élite des indigènes algériens.

Seuls, les citoyens français sont représentés à la Chambre et au Sénat. On sait que les indigènes israélites sont citoyens, tandis que les indigènes musulmans sont *sujets,* mais que ceux-ci peuvent, sur simple demande, accéder au titre de citoyen, à la seule condition de remplir l'une des conditions exigées plus haut et de renoncer aux lois coraniques pour subir uniquement les lois nationales. Si donc les musulmans ne votent pas pour les sénateurs et les députés, c'est qu'ils n'y tiennent pas.

M. Sabatier, ancien président des délégations financières, M. Maurice Ajam, et beaucoup d'autres affirment même que les indigènes se soucient peu de ce droit. Le Parlement français est lointain et secondaire, car les impôts sont votés par les délégations algériennes. Cependant, je dois reconnaître qu'il y a parmi les indigènes électeurs à ces assemblées locales des hommes éminents fort instruits, qui ne détonneraient nullement à la Chambre et y joueraient même un rôle utile. Tout bien réfléchi, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que les indigènes aient deux sénateurs (un Arabe et un Kabyle) et trois députés (un par département) à la condition que l'électorat et l'éligibilité restent régis par les règles actuelles. Ce serait en effet un joli cadeau à faire à l'occasion du Centenaire, et peut-être l'hostilité voilée des « jeunes Turcs » perdrait-elle sa raison d'être.

Mais il y a d'autres réformes à opérer qui touchent plus directement l'indigène. D'abord, réduire le service militaire. Il est inadmissible que le musulman fasse deux ans de service militaire, et le Français ou l'israélite

un seul. Tous les indigènes sachant lire et écrire en français devraient être libérés après un an. Ce serait de la simple justice.

Ensuite, il convient d'adoucir les lois sur l'indigénat, de réduire le champ des juridictions spéciales. Je sais que c'est là l'intention de M. Bordes, gouverneur général, et c'est encore à l'occasion du Centenaire qu'il a été possible de donner un premier coup de pioche dans cet arsenal de juridictions d'exception. La veille même de son départ pour Alger, le Président de la République signait un décret supprimant les tribunaux répressifs et désormais les indigènes seront jugés, comme les Européens, par les tribunaux correctionnels, avec les mêmes garanties.

Cette mesure a été accueillie avec joie par tous les indigènes, qui y voient une marque de sympathie de la République. Mais il ne faut pas en rester là et remplacer les cours criminelles par des cours d'assises ordinaires, avec un jury de notables musulmans.

III

CONCLUSIONS

Nous nous sommes efforcé, au cours de nos diverses études, de faire mieux connaître et aimer cette merveilleuse France africaine sur laquelle, depuis cent ans, s'exerce le génie colonisateur de notre nation. Mais nous n'avons pas voulu nous borner à célébrer les beautés naturelles de l'Algérie, à glorifier ceux qui y ont instauré la paix et la justice, les pacificateurs de Bugeaud et les colons, les administrateurs, les indigènes ralliés loyalement à une cause qui est devenue la leur. Il faut avoir le courage d'aller au fond des choses et d'examiner les problèmes ethniques, politiques, religieux et économiques, et les exposer franchement, sincèrement, sans se soucier des inimitiés que peuvent nous vouer ceux qui redoutent

la vive lumière, même si cette franchise un peu brutale va à l'encontre des opinions préconçues.

Evidemment, ce n'est pas en quelques pages que les problèmes algériens peuvent être exposés, et l'article que l'on a lu est forcément schématique et incomplet. Nous nous sommes seulement efforcé de faire saisir sur le vif la complexité de questions politiques et économiques qui ne peuvent être tranchées immédiatement, par l'effet de ces lois ou de ces décrets qui, même inspirés par les sentiments les meilleurs et les plus généreux, n'ont pas d'effets magiques ou miraculeux, et se heurtent, dans l'application, à des difficultés insoupçonnées et parfois insurmontables.

Il convient d'ailleurs de considérer le problème algérien avec ses annexes : la question saharienne, le problème des liaisons entre nos grandes colonies africaines, et celui de la mise en valeur des immenses territoires sur lesquels flotte notre drapeau, et d'où nous pourrions tirer des richesses immenses, si la technique moderne, avec des capitaux suffisants, pouvait y amener un peu d'eau. Le problème de l'eau est, en effet, à la base de l'avenir économique de l'Afrique du Nord.

Toutes les questions algériennes, politiques, économiques, ethniques et de défense nationale sont solidaires de celles qui se posent parallèlement au Maroc et en Tunisie, et dans une certaine mesure en Afrique occidentale française. Des solutions communes doivent être recherchées et trouvées, et c'est la tâche à laquelle s'emploie la conférence nord-africaine qui réunit d'abord le maréchal Lyautey, MM. Steeg et Saint, et aujourd'hui le gouverneur général Bordes et les résidents Saint et Manceron, qui sont tous trois depuis de longues années en Afrique, et dont la collaboration féconde refera de ce pays, si on leur en laisse le temps et si on leur en donne les moyens, un grenier inépuisable.

Tous les observateurs proclament depuis dix ans, avec

un émerveillement accru à chaque nouvelle visite, que notre magnifique empire d'outre-Méditerranée est en plein développement, et que nous pouvons être fiers des résultats obtenus. C'est de tout cœur que les Français, à l'occasion du Centenaire du débarquement de nos troupes à Sidi-Ferruch, ont constaté cet admirable effort. Ils doivent s'engager à le continuer dans l'avenir, pour le plus grand intérêt de la nation et de la civilisation dont nous avons apporté les bienfaits aux populations indigènes.

Mais il ne faut pas oublier que la belle médaille algérienne a son revers, et que ce pays subit une inévitable crise de croissance. Ce n'est pas le moment de se livrer à des expériences et d'appliquer des théories, peut-être séduisantes, mais qui, formulées par des utopistes qui ne tenaient pas compte des réalités et des contingences, ont toujours abouti à des résultats désastreux. Qu'on n'oublie pas qu'en 1921, lorsque M. Steeg prit le pouvoir des mains débiles du gouverneur Abel, la famine et la révolution menaçaient l'Algérie. Qu'on ne s'expose pas à voir le retour de semblables éventualités. Ce qu'il faut à l'Algérie, c'est une administration honnête, juste, compétente et économe. Ce n'est pas à des politiciens, toujours esclaves d'un programme, de congrès incompétents et d'un parti intransigeant, et souvent plus soucieux d'un succès parlementaire que d'un résultat longuement obtenu à force de vigilance et d'efforts, qu'il faut confier nos grandes possessions. Il faut mettre à leur tête les hommes connaissant bien le pays, y ayant exercé des fonctions importantes et variées, possédant à fond tous ces problèmes complexes, et jouissant de la confiance de toutes les classes de la population. Il nous paraît que nos possessions africaines sont dotées d'administrateurs de carrière répondant à ces besoins. Encore conviendrait-il de leur assurer la stabilité nécessaire pour qu'ils puissent entreprendre des travaux de longue haleine. L'Algérie ne doit pas changer de main tous les deux ans. Tous les

successeurs de l'illustre Bugeaud qui y ont fait œuvre utile, comme Jonnart et Lutaud, sont restés sept ans au moins en fonctions, et ils se sont efforcés de ne pas subir le contre-coup des luttes politiques de la métropole.

Nous nous sommes déjà déclaré adversaire d'improvisations politiques ou administratives dont les conséquences, en dehors des effets de tribune, ne peuvent être prévues. Il faut être prudent et avancer lentement, ne pas vouloir forcer la lente évolution des mentalités et des races si diverses. Il faut donc renoncer au projet de donner à tous les indigènes, en bloc, des droits politiques qu'ils ne sauraient pas exercer. Mais il faut favoriser et provoquer l'accession de l'élite indigène, sous certaines garanties de loyalisme, aux droits de tous les Français.

C'est par la langue française, par la culture française, que peu à peu l'esprit national pénétrera cette masse. Encore sur ce point faudra-t-il briser bien des résistances, surtout au point de vue religieux.

Au point de vue économique, il faut que l'Algérie vive et prospère. Par conséquent tout contingentement des produits algériens, qui paraîtrait un étranglement de la colonie par la métropole, alors qu'il ne s'agit que de quelques intérêts facilement conciliables, doit être résolument écarté. Les produits algériens doivent entrer en France sans difficulté, et l'Algérie doit de son côté acheter à l'industrie métropolitaine tout ce dont elle a besoin.

En outre, la solution de la crise économique doit être recherchée dans le développement en Algérie des cultures complémentaires de celles de la métropole : des blés durs, des agrumes, des cotons, de l'alfa, etc. Quant à la vigne algérienne, elle peut fournir des raisins secs que nous achetons à l'étranger, des sirops et extraits non fermentés qui font, en Amérique sèche, la richesse de la Californie et dont la consommation par les indigènes est à préconiser. C'est là l'intérêt de tous, et surtout de la

masse des consommateurs français qu'on néglige un peu trop.

Telles sont les premières conclusions, à la fin de cette courte étude qui ne doit être considérée que comme un schéma, qui nous viennent à l'esprit.

GEORGES WAGNER.

L'INTUITION ANTIQUE ET SON DESTIN MODERNE

PLATON, PLOTIN ET LES CONTEMPORAINS

—

L'immense gloire de Bergson en notre époque a familiarisé un vaste public avec la notion philosophique « d'intuition ». Le mot, sans doute, appartenait déjà au langage usuel, et déjà y signifiait une connaissance directe de la réalité par opposition avec la connaissance qu'en donne l'intelligence, et qui, celle-ci, est toujours indirecte, suppose entre les choses et notre esprit la création et l'interprétation d'idées traduites en mots ou en signes quelconques. Et c'est bien là, en effet, l'opposition essentielle entre les deux genres de connaissance dont l'esprit humain dispose : l'intuitive et l'intellectuelle. Néanmoins, on peut dire qu'en notre temps la notion d'intuition appelle plus ou moins celle de bergsonisme. Or, contre cette assimilation, Bergson lui-même protesterait. En mettant en évidence l'intuition, en insistant sur son rôle dans tous les ordres de pensée, il n'a jamais entendu que réhabiliter une sorte de faculté naturelle, plus ou moins méconnue, et qui, cependant, lui-même en convient, fut l'inspiratrice de la plupart des systèmes philosophiques, même de ceux qui ne visent qu'à utiliser l'intelligence. On peut donc le proclamer sous son autorité : l'intuition bergsonienne n'est qu'une modalité d'une intuition commune. Et, d'ailleurs, d'autres

philosophes, sans donner à l'intuition la place que lui accorde le bergsonisme, l'ont reconnue efficace en certains domaines, se sont essayés à en définir certains usages. Il y a une doctrine de l'intuition chez Aristote, chez saint Thomas d'Aquin, chez Descartes, chez Spinoza, chez Kant. Pourtant l'on ne peut donner absolument tort à l'opinion contemporaine quand elle considère l'intuition comme une quasi-création du bergsonisme. Car, même dans la part que reconnaissent à cette intuition les systèmes classiques, elle est sacrifiée, véritablement humiliée, au profit de l'intelligence. C'est Bergson, sinon le premier, du moins le plus audacieusement, qui est venu renverser l'ordre des valeurs traditionnelles. C'est en ce sens que l'intuition doit au bergsonisme sa mise en lumière, sa reconnaissance, quelque peu sa re-création.

Toucher au problème général de l'intuition, c'est donc nécessairement graviter autour du bergsonisme. Et c'est pourquoi l'étude même de l'intuition antique nous y attache et nous y ramène. Ou, plutôt, et c'est le sens que je voudrais voir attribuer à cet essai, il n'est qu'une philosophie intuitive diversement favorisée suivant les époques, et dans ses interprètes, et dans ses moyens d'expression. Par là, Plotin, ancêtre des philosophes intuitifs de tous les temps, se répète et se renouvelle en chacun d'eux. D'où son actualité, sa pérennité, son éternel témoignage. Ou, si l'on préfère, l'esprit humain ne variant guère d'un siècle à l'autre, malgré la variété des institutions et des coutumes, un raccourci philosophique de ses besoins essentiels rassemble en une même tâche et en une collaboration étroite des esprits désunis par le temps. Précisons davantage encore notre pensée : il ne faut pas, lorsqu'on évoque Bergson, méconnaître la durée fondamentale. Il est donc vrai que la philosophie intuitive, s'étendant à travers les âges, dure et, partant, se modifie. Mais cette durée est alors comparable à celle d'un individu qui change avec le temps et cepen-

dant reste lui-même. Elle devient une lignée, elle constitue une tradition, et c'est cette tradition philosophique intuitive qu'il est possible de dégager dans l'antiquité, à partir de Plotin, et de même, dans l'époque moderne, jusqu'à Bergson et ses disciples.

§

Henri Bergson, en définissant dans *l'Evolution créatrice* ce qu'il appelle le « mécanisme cinématographique » de la pensée, retrace l'opposition de l'intelligence et de l'intuition à travers le développement des idées philosophiques, et montre pourquoi, dans la philosophie antique, l'intuition fut, en général, sacrifiée à l'intelligence.

Chacun de nos actes vise, dit-il, une certaine insertion de notre volonté dans la réalité. C'est, entre notre corps et les autres corps, un arrangement comparable à celui des morceaux de verre qui composent une figure kaléidoscopique. Notre activité va d'un arrangement à un réarrangement, imprimant chaque fois au kaléidoscope, sans doute, une nouvelle secousse, mais ne s'intéressant pas à la secousse et ne voyant que la nouvelle figure. La connaissance qu'elle se donne de l'opération de la nature doit donc être exactement symétrique de l'intérêt qu'elle prend à sa propre opération. En ce sens, on pourrait dire, si ce n'était abuser d'un certain genre de comparaison, que le caractère cinématographique de notre connaissance des choses tient au caractère kaléidoscopique de notre adaptation à elles.

Une telle méthode d'appréhension des choses est évidemment pratique. Elle donne prise sur la réalité, elle aide et soutient l'action. Mais, en fait, elle subordonne aux exigences de cette action la connaissance de la réalité. Dans la mesure même où elle est pratique, elle est pareillement arbitraire. Elle doit adopter le rythme discontinu de notre activité pour mettre constamment au service de celle-ci notre connaissance des choses. Elle ne peut donc connaître ces choses que d'une façon dis-

continue, y découper des états successifs qu'elle rejoint et réassemble sans souci de la continuité indivisible qui les relie. Elle ignore le devenir, et la durée qui, précisément, s'écoule entre les intervalles de cette connaissance active.

Cette connaissance active et discontinue, analytique et, par conséquent, exprimable en des signes, traduisible par le langage, c'est, en effet, la connaissance intellectuelle. Son extrême commodité vis-à-vis de la matière nous pousse à la retourner du côté de l'esprit, à substituer à sa valeur pragmatique et relative une valeur universelle et absolue. La philosophie « scientifique » n'est rien de plus que cette extension abusive du procédé intellectuel, et, quoique la philosophie antique ait été métaphysique bien plutôt que science, elle procédait de la science ionienne. Elle ne songea guère qu'à exprimer en termes intellectuels la synthèse totale du monde. La première conséquence fut de la rendre dupe, en un certain sens, du langage et du symbole. Elle hypostasia le mot, elle laissa la mathématique usurper sur le réel.

Sans doute, ce « quelque chose » qui ne se prête pas à la recomposition en états distincts et mobiles, cette qualité mouvante qui s'appelle tour à tour durée, devenir, conscience intime, fut distinguée par la philosophie grecque naissante.

Au sein même de l'école ionienne, un isolé génial, Héraclite, affirma, sous l'aspect symbolique du feu, la réalité du continuel devenir sous l'apparente immobilité des choses. N'empêche qu'Héraclite est, à ce moment, sans disciple. La cosmogonie de Thalès et de ses successeurs, la physique plus précise et, par moments, véritablement moderne de Démocrite sont, à leur manière, les philosophies positives d'où le souci métaphysique est exclu, et les deux premières grandes métaphysiques provenues de la pensée grecque, le pythagoricisme et l'éléa-

tisme, marquent au contraire l'empire total de l'intelligence abstraite sur les qualités du sensible.

A bien des égards même, la révolution socratique ne fit qu'accuser le triomphe, dans la philosophie grecque, des doctrines de l'école d'Elée.

Socrate, en effet, ne procédait guère que par analyse intellectuelle. L'introspection qu'il préconisait n'était qu'une application de l'intelligence à la connaissance de soi-même. De là, chez ses successeurs, sauf peut-être chez les Cyniques, la prédominance définitive de l'intelligence sur l'intuition. L'euristique mégarienne le prouve déjà en réconciliant la méthode socratique et les procédés des sophistes, en tournant la philosophie vers une critique de la connaissance identifiée à une critique des concepts. Mais c'est surtout chez Platon que l'intellectualisme grec trouve sa plus parfaite expression et c'est en lui que s'assemblent les traditions socratiques, éléatiques, pythagoriciennes, c'est en lui que l'intelligence conceptuelle et discursive cherche dans la mathématique plus que son symbole, une façon de langage naturel.

En ceci, Platon reprenait l'œuvre de Pythagore et celle de Parménide. Les arguments célèbres que Zénon d'Elée dirigea contre le mouvement marquent bien la transition de l'éléatisme au platonisme et contiennent en puissance tout le développement de l'intellectualisme grec.

Au fond de tels arguments, il n'y avait rien de plus que la confusion d'un mouvement indivisible — trajet d'une flèche ou course d'Achille — avec sa trajectoire indéfiniment morcelable. Mais Zénon d'Elée prouvait ainsi, non que le mouvement n'existe pas, mais que son existence n'est pas traduisible en des termes intellectuels. La critique bergsonnienne, en notre époque, a suffisamment montré que la mécanique substitue toujours l'étude d'une trajectoire à l'étude d'un mouvement, et la

division d'un temps spatial à l'écoulement continu d'une durée.

Peut-être le développement de la mathématique moderne était-il nécessaire à une façon aussi nette de poser le problème. Mais, avec moins de netteté, Zénon le posait déjà dans l'antiquité et invitait, à propos du mouvement, la philosophie grecque tout entière à faire son choix entre l'intuition qui le saisit, mais ne peut l'exprimer, et l'intelligence qui ne peut l'exprimer qu'en termes d'immobilité.

Ce choix, la philosophie grecque, suivant les indications de Zénon lui-même, le fit en faveur de l'intelligence. Le mouvement et la durée furent à peu près décrétés illusoires et la stabilité, l'immuabilité données une fois pour toutes pour le fond réel des phénomènes. Le platonisme n'est, dans son ensemble, que la justification d'un tel choix.

C'est qu'en effet, philosophie du langage et philosophie des figures, la philosophie grecque ne pouvait contenir ni dans l'un ni dans l'autre de ces cadres la réalité mouvante qu'appréhende l'intuition.

Rien ne serait plus facile, écrit Bergson, que d'étendre l'argumentation de Zénon au devenir qualitatif et au devenir évolutif.

Quand l'enfant devient adolescent, puis homme mûr, enfin vieillard, cela se comprend quand on considère que l'évolution vitale est ici la réalité même : enfance, adolescence, maturité, vieillesse sont de simples vues de l'esprit, des *arrêts possibles* imaginés par nous, du dehors, le long de la continuité d'un progrès. Donnons-nous au contraire l'enfance, l'adolescence, la maturité et la vieillesse comme des parties intégrantes de l'évolution : elles deviennent des *arrêts réels*, et nous ne concevons plus comment l'évolution est possible, car des repos juxtaposés n'équivaudront jamais à un mouvement. Comment avec ce qui est fait reconstituer ce qui se fait? Comment, par exemple, de l'enfance une fois posée comme une *chose*, passera-t-on à l'adolescence, alors que, par

hypothèse, on s'est donné l'enfance seulement? Qu'on y regarde de près : on verra que notre manière habituelle de penser nous conduit à de véritables impasses logiques... Quand nous disons : « l'enfant devient homme », gardons-nous de trop approfondir le sens littéral de l'expression. Nous trouverions que, lorsque nous posons le sujet « enfant », l'attribut « homme » ne lui convient pas encore, et que, lorsque nous énonçons l'attribut « homme », il ne s'applique déjà plus au sujet « enfant ». La réalité qui est la *transition* de l'enfance à l'âge mûr nous a glissé entre les doigts.

Tout est obscurité, tout est contradiction, dit encore Bergson, quand on prétend avec des états fabriquer une transition. L'obscurité se dissipe, la contradiction tombe dès qu'on se place le long de la transition, pour y distinguer des états, en y pratiquant par la pensée des coupes transversales. C'est qu'il y a *plus* dans la transition que la série des états, c'est-à-dire des coupes possibles, plus dans le mouvement que la série des états, c'est-à-dire des arrêts possibles. Seulement, la première manière de voir est conforme aux procédés de l'esprit humain : la seconde exige au contraire qu'on remonte la pente des habitudes intellectuelles.

C'est cette seconde manière de voir, cependant, qui conduit en droite ligne à la connaissance intuitive. Mais, « les Grecs avaient confiance dans la nature, confiance dans l'esprit laissé à son inclination naturelle, confiance dans le langage surtout en tant qu'il extériorise la pensée naturellement. Plutôt que de donner tort à l'attitude que prennent devant le cours des choses la pensée et le langage, ils aimèrent mieux donner tort au cours des choses ».

C'est ainsi que s'accomplit dans la philosophie antique l'option fondamentale en faveur de l'intelligence. Les Eléates déclarèrent le devenir inexistant, parce qu'il s'accommode mal au langage et aux nombres. Ils déclarèrent illusoire la réalité sensible qui nous met en présence du devenir. Ils la considéraient comme un voile que l'esprit devait soulever pour atteindre la réalité véri-

table : une réalité intelligible, une forme, une essence, une idée. Ils donnèrent ainsi au platonisme une position privilégiée d'où il était possible de convertir en monde à la fois réel et idéal le monde apparent des êtres et des choses.

Ainsi que Bergson le remarque encore, le mot *eidos* a un triple sens : il désigne 1° la qualité; 2° la forme ou essence; 3° le but ou dessein de l'acte s'accomplissant, c'est-à-dire, au fond, le dessein de l'acte supposé accompli. Ces trois points de vue sont ceux de l'adjectif, du substantif et du verbe et correspondent aux trois catégories essentielles du langage. Ou enfin, et en un mot, l'idée est une vue stable prise sur l'écoulement des choses : la qualité est un moment de l'évolution, l'essence, la forme moyenne en dessus et au-dessous de laquelle les autres formes s'échelonnent comme des altérations de celle-là. « Ramener les choses aux idées consiste donc à résoudre le devenir en ces principaux moments, chacun de ceux-ci étant d'ailleurs soustrait, par hypothèse, à la loi du temps et comme cueilli dans l'éternité. » Une attitude purement intellectuelle, un rejet systématique, ou plutôt instinctif, a donc comme résultat naturel le platonisme ou philosophie des idées.

Et, pourtant, nous allons le montrer, ce platonisme, préparé par Parménide, Pythagore et Zénon, et vers lequel la philosophie grecque s'oriente résolument après Socrate, n'a pas laissé comme malgré lui de faire éclater la nécessité d'une connaissance intuitive. C'était, sans le vouloir et sans le souhaiter, non par accident, mais par l'effet des réactions que suscite une pensée paradoxale chez celui même qui la pense. Le dessein du platonisme est, au contraire, de nous libérer définitivement des ombres de la caverne, d'instaurer sur les apparences sensibles et changeantes l'empire stable des idées éternelles. « Mais, dès qu'on met les idées immuables au fond de la mouvante réalité, toute une physique, toute une cos-

mogonie, toute une théologie même s'ensuivent nécessairement. » Leur postulat commun est la négation du mouvement, c'est-à-dire de la première donnée intuitive.

§

Entre l'intuition et l'intelligence, la philosophie antique opte donc pour l'intelligence. Par conséquent, entre le mouvant et l'immuable, elle opte aussi pour l'immuable. De ce choix, le platonisme est l'expression la plus parfaite; mais il l'a suivi plutôt que provoqué. En ce sens Platon est le représentant par excellence du génie philosophique des Grecs. Il a osé faire la synthèse des idées que ses prédécesseurs substituaient une par une aux apparences sensibles. Il a fondé le monde de l'intelligible et lui a subordonné la nature concrète.

Pour nous autres modernes, il y a là quelque paradoxe, et, pourtant, l'arbre en soi, le cheval idéal, furent encore discutés durant le moyen âge. Bien plus, le platonisme inspira, sous sa forme la plus « réaliste », la plus paradoxale, la pensée d'un grand mathématicien moderne, Hermite, et l'on pourrait signaler encore quelques traces de platonisme dans l'esthétique de Charles Maurras. C'est que le platonisme est penchant instinctif de l'esprit humain, celui-ci étant, par nature, tourné vers l'intelligence, et aucunement vers l'intuition.

L'idée est une abstraction à l'égard des choses, mais une abstraction commode qui rassemble leur diversité et qui, surtout, immobilise leur devenir. L'arbre, le cheval et l'homme, une fois convertis en idées, perdent leur distinction individuelle et échappent, par là même, aux atteintes du temps. Que deviennent alors, au regard de leur idée abstraite, les accidents temporels et terrestres qui font varier, puis mourir, le végétal, l'animal et l'homme? Des imperfections ou plutôt des diminutions de leur modèle purement intelligible.

C'est donc, comme le dit Bergson, du négatif, ou tout au

plus du zéro, qu'il faudra ajouter aux idées pour obtenir le changement. En cela consiste le « non-être » platonicien, la « matière » aristotélicienne — un zéro métaphysique qui, accolé à l'idée comme le zéro arithmétique à l'unité, la multiplie dans l'espace et dans le temps. Par lui l'idée immobile et simple se réfracte en un mouvement indéfiniment propagé. En droit, il ne devrait y avoir que des idées immuables, immuablement emboîtées les unes dans les autres. En fait, la matière y vient surajouter son vide et décroche du même coup le devenir universel.

Au regard de la connaissance intuitive, les termes ou idées ne sont que des vues prises par l'esprit sur une durée qui est la réalité même. Au regard de la connaissance intellectuelle, ces termes ou ces idées représentent au contraire les éléments instinctifs de la réalité. Le temps est subordonné à l'Eternité, l'espace à l'Inétendu. Si une telle connaissance essentiellement intellectuelle dans son principe se décide cependant à faire quelque part à l'intuition, ce ne peut être que pour l'engager à ressaisir l'Eternité et l'Inétendu, fondements abstraits des choses concrètes. Bref, la réalité, dans une telle philosophie, est placée, par définition, hors de ce que nous nommons le réel. L'intelligible dans toute l'antiquité prime le sensible et permet de le déduire. C'est dans cette conception très générale, mais qui leur fait une commune discipline, que se rencontrent Platon, Aristote et Plotin. Laissons encore une fois la parole à Bergson. Cette conception, dit-il, peut se formuler ainsi :

La position d'une réalité implique la position simultanée de tous les degrés de réalité intermédiaire entre elle et le pur néant. Le principe est évident lorsqu'il s'agit de nombres : nous ne pouvons poser le nombre 10 sans poser par là même l'existence des nombre 9, 8, 7... etc., enfin de tout l'intervalle entre 10 et zéro. Mais notre esprit passe naturellement, ici, de la sphère de la quantité à celle de la qualité. Il nous semble qu'une certaine perfection étant donnée, toute la con-

tinuité des dégradations est donnée aussi entre cette perfection d'une part et d'autre part le néant que nous nous imaginons concevoir.

La plus haute expression de l'idée, le Dieu antique ne peut donc être conçu dans son rapport au monde qu'à la façon d'une perfection qui se dégrade. Ceci est vrai non seulement du Dieu de Platon et de Plotin, mais aussi du Dieu d'Aristote.

L'étendue et la durée concrète, c'est-à-dire les premiers objets de l'intuition extérieure et intérieure, deviennent donc des dégradations de la réalité première et uniquement intelligible. Aristote, qui rejette la théorie platonicienne des idées, reste cependant fidèle au même esprit idéaliste, en suspendant la mobilité du monde à un moteur immobile et divin. La première dégradation du principe intelligible devient chez lui une création concrète :

> Une sphère tournant sur elle-même, invitant par la perpétuité de son mouvement circulaire l'éternité du circulus de la pensée divine, créant d'ailleurs son propre lieu et par là le lieu en général, puisque rien ne la contient, et qu'elle ne change pas de place, créant aussi sa propre durée et par là la durée en général, puisque son mouvement est la mesure de tous les autres.

On s'explique que, degrés par degrés, la perfection divine puisse décroître jusqu'au monde terrestre dont le cycle vital est encore comme une mauvaise imitation du cycle de la pensée divine. Et l'on comprend aussi que sur ce vaste thème imposé à la philosophie grecque dès ses origines, les systèmes les plus divers par ailleurs se rejoignent dans une variation commune : la dégradation du divin en concret, la chute de l'immobile dans le mobile, et, par conséquent, la suprématie en droit de l'intelligible sur le sensible. C'est la vérité que ne discute jamais la pensée antique : elle inspire Platon et Aristote, les stoïciens et Plotin.

Dans ces conditions, et puisque, nous appuyant sur Bergson, nous avons schématisé à l'extrême le cours de cette pensée antique, il semble que, philosophie de l'intelligence exclusivement, elle n'ait pu que négliger l'intuition. Mais d'abord l'intuition s'est imposée en maints endroits à cette philosophie intellectuelle : ensuite son développement, traversé dans la période alexandrine par les influences juives et chrétiennes, subit avec Plotin une sorte de révolution dont il faut ainsi marquer l'originalité. *Plotin, continuateur de ses devanciers et notamment de Platon, en vient, par une déviation imposée à leurs systèmes, à remettre au premier plan la connaissance intuitive que ces systèmes paraissaient destinés à éliminer définitivement.*

Mais une révolution n'est jamais sans antécédent et, pour comprendre la révolution plotinienne elle-même, il faut concevoir aussi quelque intuitionnisme épars dans les philosophies antérieures. Quand Plotin et ses disciples se déclarent néoplatoniciens, ce ne peut être de leur part une illusion pure et simple. Le platonisme que nous venons de définir comme le système des idées par excellence et qui parvenait à cette notion d'idée par les voies de l'intelligence a, par endroits, pressenti l'impuissance de ces voies pour atteindre l'Idée Suprême. Le platonisme s'efforçant d'atteindre Dieu tendait à superposer une intuition à la compréhension de l'intelligible. Une réalité, concrète ou idéale, peut-elle être indifféremment objet d'intelligence ou objet d'intuition sans changer de forme et même de nature, selon le mode de connaissance? Voilà la question que devait poser le bergsonisme et à laquelle il répondra en faveur de l'intuition, — la question que semble, au contraire, avoir méconnue la philosophie grecque dans son ensemble, — d'où plus d'une obscurité et d'une équivoque dans l'intuition intellectuelle des Anciens et des Modernes. Toutefois, une certaine analyse de la dialectique platonicienne peut

la présenter comme une sorte d'échelle dressée vers la contemplation divine et dont les premiers degrés sont intelligence pure, les derniers intuition véritable. C'est à la suite de cette dialectique qu'est né le platonisme et, avec lui, la première philosophie profondément intuitive de tendance et de but.

Dans un ouvrage paru récemment (1), je me suis appliqué à présenter la philosophie de Plotin sous l'angle de l'esthétique — et à montrer que c'est ainsi envisagée qu'elle révèle surtout son caractère intuitif. Mais en ceci même, comme chacun sait, Plotin est encore un disciple de Platon; et Alfred et Maurice Croiset ont raison d'insister sur le primat de l'art dans la pensée platonicienne.

L'art, presque malgré Platon, tient en fait dans les dialogues autant de place que la science. Ce n'est pas en vain que l'artiste merveilleux, qui est en lui, a lu Homère, Pindare, Sophocle, Aristophane, les mimes de Sophron. De même que sa philosophie est une synthèse originale des philosophies antérieures, son art résume et fond heureusement toutes les doctrines de l'art grec (2).

La question du Beau, traitée par Platon dans trois de ses dialogues — principalement le *Grand Hippias*, le *Phèdre* et le *Banquet*, — peut nous servir à tracer à l'intérieur de la dialectique platonicienne la courbe qui rejoint l'intelligence à l'intuition.

La multiplicité des choses belles chez Platon est évidemment absorbée par l'idée du Beau. Cette idée n'est proprement ni concrète, ni abstraite, elle est infiniment supérieure à l'espace comme à l'individu. Il la définit comme « cette beauté première qui par sa présence rend belles les choses que nous appelons belles, de quelque manière que cette communion se fasse ». Elle n'est point

(1) *La philosophie de l'Amour et de la Beauté. L'esthétique de Plotin et son influence*, Editions E. de Boccard.

(2) *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 308.

notion générale, concept inerte et artificiellement découpé, elle est partiellement fondée sur l'intuition, ainsi que nous allons le voir.

Sur l'intuition? Mais que devient alors le conflit entre l'intuitif et l'intelligible, que nous avons présenté comme le thème fondamental de la philosophie antique? Car l'idéal platonicien, c'est-à-dire toutes les idées du vrai, du beau et du bien, forment la région du monde intelligible, le côté à la fois immuable et divin du monde dont nos sens ne possèdent que les apparences. Les essences qui constituent le monde véritable sont sans couleurs et sans formes, et ne peuvent être contemplées que par la pensée. Il est inutile de rappeler par quelle épuration de ces visions concrètes, par quel effort d'abstraction vis-à-vis de l'abstraction elle-même, l'esprit parvient à dégager cette beauté pure. C'est proprement, à propos de beauté, d'âme ou de divin, la tâche essentiellement platonicienne, celle qui n'opère que par intelligence et qui désigne du nom d' « intelligibles » les objets supraterrestres qu'elle atteint. Remarquons plutôt par quelle fissure, pour ainsi dire, l'intuition parvient à se glisser dans cet intellectualisme radical. L'âme, contemplant la Beauté, dit à peu près Platon, *se retrouve elle-même, car elle est aussi une idée,* mais elle se retrouve purifiée par ce chaste commerce.

En réalité, guidant l'intelligence comme une lumière et la haussant par la voie de la dialectique jusqu'à une intuition véritable, on discerne chez Platon un recours perpétuel au sentiment, — donc, à une connaissance extra-intellectuelle. Cet élan sentimental qu'il sollicite en faveur de l'intelligence se détournant des ombres, c'est « l'affection » qu'il reconnaît sous ses divers modes, soit qu'il la considère sous son aspect d' « amitié », soit qu'il élargisse et sublime cet aspect en « amour ». C'est, toujours, sous ces différents noms, le même principe d'affection dans l'âme humaine à des degrés divers et

sous des formes différentes qui domine la démarche de l'intelligence pure. En fait, amour et amitié se confondent chez Platon dans l'unité d'un principe que le *Lysias* et le *Banquet* nous montrent incompatible avec l'égoïsme, car, pour Platon, l'union est intime entre la Beauté et l'Amour.

On sait que dans son système la notion du Beau se confond avec celle du Bien, seule fin véritablement digne des énergies humaines. Mais ce n'est pas assez dire : *il y a pour Platon, au terme de l'aridité dialectique, une sorte de contemplation immédiate de la réalité suprasensible, dissimulée par les choses concrètes.* Et si cette réalité est nommée, non seulement par lui, mais par ses successeurs (dont Plotin), intelligible et seulement intelligible, c'est peut-être par antithèse à l'égard du sensible qui lui fait obstacle plutôt que pour désigner d'un terme exact sa nature véritable, idéale, qui surpasse à la fois l'intelligence et les sens.

En ce qui concerne la Beauté, le *Grand Hippias* en donne surtout témoignage. Platon estime qu'il existe au delà des choses individuelles un Beau absolu qui leur dispense la Beauté. Plus nous rendons pure et parfaite notre pensée, mieux nous saisissons les véritables caractères de la Beauté. On comprend alors l'influence de Platon sur les mystiques du moyen âge, sur saint Bonaventure notamment. L'âme épurée par une méditation préalable finit par se trouver face à face avec la réalité divine.

En quoi, dans tout ceci, réside l'intuition platonicienne? D'abord dans cette contemplation même qui constitue le terme final de la dialectique. En ce sens, l'intuition chez Platon est une fin plutôt qu'un début de connaissance. Son ambition et sa perfection lui ordonnent de ne surgir qu'après le patient effort intellectuel que représente la dialectique. Mais ce but intuitif assigné à la connaissance intellectuelle ne laisse pas de pénétrer

de quelque intuition auxiliaire les démarches de celle-ci. Mais cette intuition plotinienne superposée à l'intelligence est par cela même une intuition subordonnée au concept, — une sorte de reine fainéante. Dans ce renversement des termes naturels de notre connaissance, dans le primat de l'intelligible sur le sensible, s'accuse le paradoxe par lequel la philosophie antique refuse le temoignage des sens au profit de rêves intellectuels. Même le naturaliste Aristote dut suspendre sa science à une fiction idéale, se montrer, malgré lui, le disciple de Platon. Si décisive fut l'œuvre de celui-ci, qu'elle réussit à étouffer la physique naissante de Démocrite et à stériliser sa continuation par Epicure. On ne saurait trop insister sur le caractère essentiel de cette pensée grecque logique et mathématique. Abandonnée à son penchant naturel, épanouie selon la plus pure logique de son génie, elle est, elle se retrouve toujours une philosophie des Idées.

Que peut faire dès lors l'intuition ramenée, comme une souveraine captive, sur une cime stérile? Elle n'y peut plus exercer sa clairvoyance qu'à travers la brume des concepts. Elle y entrevoit l'idée suprême, sous une forme qui n'est plus celle des idées, mais elle ne la perçoit qu'à travers les idées, elle n'en discerne qu'une image réfractée.

Celui, dit Platon, qui veut s'y prendre comme il convient doit commencer par rechercher les beaux corps... Il doit reconnaître que la beauté qui réside dans un corps est sœur de la beauté qui réside dans les autres. Et s'il est juste de rechercher ce qui est beau en général, notre homme serait bien peu sensé de ne point envisager la beauté de tous les corps comme une seule et même chose. Par là, il sera amené à concevoir le Beau dans les actions des hommes et dans les lois, et à voir que la Beauté est partout de même nature.

Sans doute, mais la Beauté révélée au terme de la dialectique n'est plus la beauté dénombrée par l'analyse

en ses aspects multiples, et toute l'ingéniosité de Platon ne peut empêcher que l'écart reste grand entre la beauté intellectuelle du début et la beauté finalement intuitive. C'est pour expliquer ce brusque saut dans l'intuition, mais dans une intuition, malgré tout, confuse, qui s'accomplit au sommet de l'échelle dialectique, que Platon pose sa théorie de la « réminiscence ». Il porte l'intuition au compte de la mémoire, ne pouvant l'attribuer à l'intelligence et ne voulant point reconnaître sa souveraineté autonome.

L'Homme, en apercevant la beauté sur la terre, *se ressouvient* de la beauté véritable, prend des ailes et tente de s'envoler vers elle; mais dans son impuissance, il lève comme un oiseau ses yeux vers le ciel, et négligeant les affaires d'ici-bas il passe pour un insensé.

Mais, précisément cet élan, ici, vers la beauté, ailleurs vers la moralité, n'est point d'origine intellectuelle, et Platon pour vouloir le canaliser dans les voies de l'intelligence finit par le conduire vers une sorte de mur au delà duquel l'objet de l'intuition se laisse deviner, mais non pas percevoir. Bref, l'intuition platonicienne, pour être subordonnée à l'intelligence, ou bien reste velléitaire, ou bien — c'est par là que Platon est aussi l'inspirateur des mystiques — se ramène à une secrète abdication de l'intelligence elle-même. L'édifice dialectique n'est, à plus d'un égard, qu'une façon de reconnaître l'impuissance de la dialectique. Voilà peut-être le sommet du platonisme intellectuel : l'idée suprême, dès qu'elle est entrevue, anéantit le monde des idées.

Au premier abord, Plotin est encore un platonicien original sans doute, mais qui se sert de la méthode platonicienne, de la dialectique, pour établir le dessein de son système.

Certes, il y a dans la position des deux doctrines — celle de Platon et celle de Plotin — une différence

essentielle qui suffit à nous avertir que plusieurs siècles sont franchis. Tandis que Platon, disciple de Socrate, analyse complaisamment la structure des choses terrestres pour s'élever jusqu'à l'Idée, Plotin semble nous placer directement auprès du sommet commun de toutes les idées : il pose Dieu pour le faire se dégrader en monde.

Mais aussi, comme le disait Bergson, cette conception des rapports de Dieu et du monde était implicite dans tous les systèmes antérieurs, même dans celui d'Aristote, et c'est certainement de façon plus subtile qu'il convient de déceler les caractères vraiment originaux du plotinisme. Essayons de donner une esquisse de son système avant d'en marquer le point critique.

Dieu est l'un, la « dynamis » qui produit tout, l'Absolu qui donne sans cesse l'être et la forme à la matière. C'est la mesure et la fin de toutes choses. Dieu produit tout et n'est produit par rien. Il est, non pas la somme des choses existantes, mais le principe souverainement réel d'où toutes choses dérivent. Il produit l'Univers par une volonté souverainement indépendante qui est lui-même et se confond avec sa nature. « Le Bien, dit Plotin dans la cinquième *Ennéade,* produit parce qu'il est le Bien. »

Dès lors, le premier être engendré du sein de l'inaltérable perfection — la première création divine — ne diffère de Dieu lui-même qu'infiniment peu. On peut dire qu'il sera distinct de lui plutôt que séparé. Cet être est l'Intelligence ou première hypostase. Mais, outre le Bien et l'Intelligence, on peut encore concevoir un degré de perfection immédiatement inférieur aux deux premiers. Ce degré peut être réalisé sans que les deux premiers y perdent rien : c'est l'âme. Cet être, qui diffère infiniment peu du « premier né » sans pourtant se confondre avec lui, engendrera à son tour et ainsi de suite jusqu'aux dernières limites du bien communicable, jusqu'au degré le plus infime de l'être et de la perfection.

Telle est la procession plotinienne des êtres. L'Univers procède de l'absolu comme la lumière émane du soleil, la chaleur du feu, la conséquence de l'axiome.

Chaque hypostase, dit encore Plotin, est semblable à un flambeau qui communique la lumière à un autre sans le perdre lui-même. La précession divine est aussi comparable à une coupe qui éternellement déborde parce que son contenu est infini et ne peut s'y tenir. La création peut encore être regardée comme une désintégration progressive du divin.

Ces métaphores sont de nature platonicienne. Elles expriment une sorte de platonisme à rebours qui s'efforcerait d'appréhender directement Dieu afin d'en déduire la procession du monde. Pourtant, ce Dieu n'est encore qu'intelligence humaine sublimée : Plotin semble estimer que celle-ci est à même de le saisir, de le comprendre. Il pose, en effet, que dans l'intelligence l'unité absolue de Dieu se dédouble en intelligence proprement dite ou *noûs,* et en monde intelligible, sujet et objet. C'est-à-dire que l'intelligence comprend la pensée et ce qui est pensée. Ce qui est pensée ou monde intelligible est soumis aux catégories.

Seulement, ce n'est pas sur ces « catégories » que Plotin met l'accord, quand il parle de l'intelligence. Il insiste plutôt sur son unité « presque absolue », la forme. De même l'âme ne saurait voir la beauté si elle-même ne *devenait* belle. Mais, arrivée à cette hauteur où l'âme contemple la beauté dans sa source, les idées, peut-elle s'élever plus haut encore? Sans doute, et elle le doit. Au-dessus du beau, il y a le bien, au-dessus du bien, le super-beau, l'hyperkalon, l'être au-dessus de l'intelligence et de l'amour qui engendre l'un et l'autre. Comment parvenir alors à ce but suprême? Par l'acte qui termine et où l'esprit se *repose :* la vision où le sujet et l'objet ne font qu'un : l'union, la simplification, l'extase.

Ce premier vacillement de l'unité divine n'est pas encore séparé très nettement de l'unicité fondamentale. Ou encore l'intelligence chez Plotin n'est pas à proprement parler l'intelligence; elle comporte une certaine zone d'indécision qui va légitimer l'éclair intuitif.

Telle est bien, en effet, la façon dont se pose dans l'antiquité le problème de l'intuition. Du moment qu'en droit l'empire de l'intelligence s'étend sur toutes choses, tout ce qui, en fait, lui échappe ou le surpasse revient ainsi à l'intuition. Et déjà, chez Platon, au terme de l'édifice intellectuel, il faut que la pensée fasse une sorte de saut, prenne un nouvel élan pour atteindre l'Idée suprême.

La nouveauté de Plotin, c'est de donner une place plus franche à cet élan final de l'intelligence transcendant sa nature, ou d'orienter la connaissance intellectuelle vers une abdication raisonnée.

De la procession de l'Un en multiple et du Dieu spirituel en monde matériel il demeure, tout au moins, dans celui-ci comme une empreinte de la divinité, comme une réduction possible à l'unité que la réflexion doit découvrir. En toute chose émanée de l'Un, il y a un désir vague ou conscient de revenir à lui. Ce désir va introduire dans l'Univers un mouvement de retour vers Dieu ou conversion. Tout peut rentrer dans le sein de la divinité, l'Univers est à même de redevenir Dieu.

C'est ce mouvement ascensionnel que l'intuition perçoit par une sorte de sympathie, et c'est ainsi que la philosophie de Plotin est intuitive dans la mesure même où elle est esthétique. Théorie nouvelle de l'intelligible, reprise et accommodation de la dialectique de Platon, tout cela, chez Plotin, n'est qu'accessoire et traditionnel : l'originalité de son système, c'est au contraire d'assigner comme but à la vie humaine la purification de l'âme, et de lui imposer comme devoir l'assimilation de plus en plus complète à la divinité. Trois chemins conduisent

à Dieu : la musique, l'amour et la philosophie. L'artiste recherche l'idée dans ses manifestations sensibles; l'homme qui aime recherche cette idée dans l'âme humaine; le philosophe la recherche dans la sphère où elle se retrouve pure de tout alliage. Mais où Plotin dit encore « idée », il nous faut traduire mouvement ascensionnel de l'idée vers l'unité divine, et dans ce mouvement ascensionnel, l'idée dépouille sa nature : elle n'est plus idée, elle est objet d'intuition appréhendé dans des états affectifs : l'émotion esthétique, l'amour ou l'extase.

C'est en interprétant ainsi le langage platonicien de Plotin qu'on discerne chez lui une théorie formelle de la connaissance intuitive. Par quel procédé l'âme s'élève-t-elle à la beauté suprême? « Il faut remonter au beau vers lequel toute âme *aspire*. » Il faut d'abord rentrer en soi-même, se purifier, et, à cette fin, retoucher, polir son âme comme une statue, illuminer ce qui est obscur; c'est ainsi qu'on arrive à contempler en soi les belles formes, car la beauté réside dans les idées, filles de l'essence et de l'intelligence. Cela pourrait être du *Phèdre* et lorsque Plotin recommande de fermer les yeux au spectacle des choses terrestres, ces ombres vaines, afin de remonter de l'Intelligence à Dieu, à la beauté suprême qui est en même temps le bien absolu, nous pourrions croire à un simple commentaire de la *République*. Mais Plotin précise, mieux que ne l'aurait fait Platon, la nature de cette contemplation des idées et par là transforme ces idées en nouveaux objets de connaissance. Il faut, dit-il, éveiller en soi une vue autre que la vue sensible : la vue interne. « Jamais l'œil n'eût aperçu le soleil, s'il n'en eût d'abord pris la forme. »

Insister sur le caractère intuitif d'un tel acte serait évidemment inutile. Nous sommes ici en pleine intuition et en intuition quasi-mystique.

En se donnant la totalité du monde dans un développement divin dont l'âme n'est qu'une partie, Plotin se

donne le moyen de connaître toute réalité par une connaissance approfondie de l'âme. En ceci, son effort précède et annonce celui des grands introspectifs, Ravaisson et Bergson par exemple; il pénètre, par une analyse intérieure, les qualités essentielles du réel.

Le Beau, dit Plotin, est l'âme elle-même qui est essence pure et intelligible. Le laid est la matière, l'indéterminé, ce qui est sans forme et ne devient beau que par l'adjonction de la forme. Le beau lui-même est identique; il n'est qu'une face ou un aspect du bien, sa face rayonnante ou son éclat. La vraie manière de contempler le beau est donc de rentrer en soi-même, d'y retrouver l'âme purifiée de toute souillure, retranchée au commerce du corps.

Seule, l'âme est vraiment belle, mais l'esprit ne peut s'y arrêter, car elle est aussi divine. Sa contemplation est donc une ascension par laquelle l'esprit doit s'élever à la source du Beau dans la région des idées, remonter jusqu'au bien dont le beau lui-même dérive, remonter plus haut, plus loin encore, jusqu'à l'Etre premier, commun principe de la Beauté et de la Bonté, et dont la supériorité surpasse toute définition. L'âme y tend sans cesse comme à sa fin. Et, désormais, le Beau et le Bien, *qui se rejoignent dans une unité fondamentale*, se partagent, pour ainsi dire, les aspirations de l'âme, le Beau s'adressant à l'intelligence, le Bien à la volonté.

Cette intuition est donc esthétique et morale dans sa nature première. Chaque intelligible, dit encore Plotin, est par soi ce qu'il est : mais il ne devient désirable que quand le bien l'illumine et le colore, donnant à ce qui est désiré les grâces et à ce qui désire les amours. Dès que l'âme ressent l'influence du Bien, elle s'émeut et entre en délire, elle est aiguillonnée par le désir, et l'amour naît en elle. Avant de ressentir l'influence du bien, elle n'éprouve aucun transport devant la beauté de l'intelligence; car cette beauté est morte tant qu'elle n'est pas illuminée par le Bien. Mais dès qu'elle ressent

la douce chaleur du Bien, elle prend des forces, elle s'éveille, elle ouvre ses ailes et, au lieu de s'arrêter à admirer l'intelligence qui est devant elle, elle s'élance à l'aide de la réminiscence vers un principe plus haut encore, — le premier.

Dépassant la région esthético-morale de la philosophie plotinienne, il faut, maintenant, voir dans l'ensemble de son système le rôle de l'intuition. Sa doctrine nous apparaît, en effet, comme la seule doctrine franchement intuitive de la philosophie antique et comme l'origine — plus ou moins explicite — des intuitionnismes modernes. Mais avant de la présenter dans un raccourci nécessairement schématique, écoutons Plotin nous la justifiant par avance dans un admirable élan lyrique :

Voici, dit-il, la première réflexion que toute âme doit faire : c'est l'âme universelle qui a produit en leur soufflant un esprit de vie tous les animaux qui sont sur la terre, dans l'air et dans la mer, ainsi que les astres divins, le soleil et le ciel immense; c'est elle qui a donné au ciel sa forme et qui préside à ses révolutions régulières, et tout cela, sans se mêler aux autres, auxquelles elle communique la forme, le mouvement et la vie. Elle leur est, en effet, fort supérieure par son auguste nature; tandis que ceux-ci naissent ou meurent selon qu'elle leur donne la vie ou la leur retire, l'Ame est essence et vie éternelle, parce qu'elle ne saurait assez être elle-même. Mais comment la vie se répand-elle à la fois dans l'Univers et dans chaque individu? Afin de le comprendre, il faut que l'âme contemple l'Ame universelle. Or, pour s'élever à cette contemplation, l'Ame doit en être digne par sa noblesse dérobée aux objets qui fascinent les regards des Ames vulgaires, s'être plongée dans un recueillement profond, faire taire autour d'elle, non seulement l'agitation du corps... et le tumulte des sensations, mais encore tout ce qui l'entoure. Que tout se taise donc, et la terre, et la mer, et l'air, et le ciel même. Que l'Ame se représente alors la grande Ame qui, de tous côtés, déborde dans cette masse immobile, s'y répande, la pénètre intimement et l'illumine comme les rayons du soleil éclai-

rent et dorent un nuage sombre. C'est ainsi que l'Ame, en descendant dans le monde, a tiré ce grand corps de l'inertie où il gisait, lui a donné le mouvement, la vie et l'immortalité. Mû éternellement par une puissance intelligente, le ciel est devenu un être plein de vie et de félicité; la présence de l'Ame fait un tout admirable de ce qui n'était auparavant qu'un cadavre inerte, eau et terre, ou plutôt ténèbres de la matière, non être, objet d'horreur pour les dieux, comme dit le poète.

Ce n'est sans doute qu'affirmation lyrique, mais la cinquième *Ennéade* anticipe ici sur l'aspect général du monde que la dialectique plotinienne permet à l'extase de révéler; l'extase doit être entendue comme le dernier terme d'une connaissance primitivement intellectuelle.

La théorie de la connaissance chez Plotin a — dans sa forme — une double origine, elle est platonicienne et aristotélicienne; mais, dans son fond, elle n'est ni l'un, ni l'autre; elle est plotinienne, exclusivement.

En effet, l'effort de la méditation, d'après Plotin, doit nous conduire à substituer au monde sensible un monde intelligible, et ceci est encore ou à peu près du Platon tout pur. Mais ce monde intelligible se confond chez lui avec l'Intelligence, elle-même, à la fois, être et pensée, forme qui peut engendrer sa matière, ou, tout simplement, pensée humaine arrivée à ce point de concentration et de puissance que, libérée de l'enveloppe matérielle, plongeant dans l'Un dont elle procède, elle peut saisir dans ce contact intuitif et son histoire et celle du monde.

Dès lors, esthétique ou morale chez Plotin sont exactement tournées vers le même but : l'intuition mystique, seul objet véritable de la philosophie. Que la dialectique parte de la beauté sensible d'une chose ou de la beauté déjà plus intelligible d'un acte, elle en viendra toujours, elle en doit toujours venir à ce monde intelligible qui, chez Plotin, est l'intelligence même, et l'ayant atteint,

elle le cède à l'intuition parce que dans l'intelligible dynamique où le monde se crée dans la mesure même où la pensée le comprend, il ne s'agit plus de *raisonner*, mais de *voir*.

Et, pareillement, lorsque Plotin emploie un langage plus aristotéticien que platonicien, Aristote, comme Platon, ne lui sert qu'à justifier l'intuition de l'intelligible qui est le fondement de sa philosophie.

Nous voyons, dit-il, que ce qu'on appelle un être est composé; aucun être n'est simple, qu'il soit fabriqué par l'art ou constitué par la nature. Les êtres artificiels contiennent de l'airain, du bois ou de la pierre et ils n'ont pas leur réalité pleine avant que l'art en fasse une statue, un lit ou une maison, en introduisant la forme qui vient de lui. Parmi les composés naturels, les uns sont très complexes; on les appelle des combinaisons et ils se résolvent... par exemple, l'homme en une âme et en un corps, et le corps, en quatre éléments. Mais chacun des éléments est composé d'une matière et de ce qui lui donne la forme... et l'on demande d'où la forme vient à la matière; l'on demandera si l'âme à son tour est un être normal, ou s'il y a en elle matière et forme... Transportant les mêmes principes à l'univers, on remontera ainsi à une intelligence dont on fera le véritable créateur et démiurge. L'on dira que le substrat qui reçoit les formes, c'est le feu, l'eau, l'air et la terre, mais que ces formes lui viennent d'un autre être, et que cet être est l'âme. L'âme ajoute aux quatre éléments la forme du monde dont elle leur fait don; mais c'est l'intelligence qui lui fournit des raisons séminales, de même que l'art donne à l'âme de l'artiste des règles rationnelles d'action. L'Intelligence, en tant que forme, est à la fois la forme de l'âme et ce qui fait don de la forme.

L'Intelligence, selon la remarque de M. Emile Bréhier, apparaît dans cette page comme la forme des formes, le *dator formarum* dont la scolastique médiévale devait tirer si grand profit. Et, au langage aristotélicien dont use ici Plotin, il s'ajoute encore des réminiscences platoniciennes, du *Timée* principalement. Pourtant, ne nous

laissons abuser ni par le langage, ni par les réminiscences. Ici, encore, la philosophie de Plotin reste originale et, partant, intuitive, et l'Intelligence, malgré les apparences, n'est pas l'acte pur tel que l'entendait Aristote, c'est-à-dire l'être réalisé dans sa pleine et entière perfection.

Ou, du moins, s'il se peut définir ainsi, si de cette manière l'être paraît posé avant l'intelligence, c'est que cet être, dans sa perfection, est, pour Plotin, lui-même Intelligence. Il est le plus haut degré de celle-ci qui détermine les degrés inférieurs. La sixième *Ennéade* dit nettement que l'être est placé au premier rang et que l'intelligence ne vient qu'après lui; mais l'être, en acte, est substantiellement pensée et intelligence, ou, comme le dit encore la sixième *Ennéade,* l'être dans sa plénitude est en même temps raison d'être. Si l'on développe chaque forme dans son rapport avec elle-même, l'on trouvera en elle sa raison d'être. Si cette forme était inerte et sans vie, elle n'aurait pas du tout en elle sa raison d'être. Mais puisqu'elle est une forme qui appartient à l'intelligence, d'où tirerait-elle sa raison d'être? Serait-ce de l'intelligence? Mais elle n'est pas séparée d'elle, puisqu'elle est elle-même intelligence. Là-bas, la raison d'être est antérieure ou, plutôt, simultanée à l'être; elle est non pas raison d'être, mais manière d'être; ou, plutôt, raison et manière d'être ne font qu'un... S'il est parfait, on ne peut dire quel défaut il a, ni, par conséquent, pourquoi il n'existe pas.

De cette page dont pourrait s'inspirer l'argument ontologique de saint Anselme, il résulte que l'intelligible n'est raison d'être que parce qu'elle est pensée. La forme aristotélicienne devient chez Plotin essence platonicienne pour se convertir enfin en aspect de l'intelligence plotinienne, c'est-à-dire, en manifestation d'une force créatrice mobile dont procède la pensée humaine et jusqu'à laquelle elle peut s'élever par la connaissance intuitive.

§

Bref, l'intuition antique dont Plotin donne la meilleure expression est embarrassée par une théorie des idées à laquelle elle s'accommode tant bien que mal. Elle ne se fait jour qu'à travers un système intellectualiste; elle doit surmonter à chaque pas les obstacles que la dialectique lui oppose, et, à force de les surmonter, elle finit par croire que cette dialectique, au lieu de l'entraver, la conduit. Ce fut l'illusion de Platon et c'est encore celle de Plotin. C'est ce qui explique que l'intuition des philosophes antiques soit à la fois ambitieuse dans ses visées et modeste dans son expression. Elle ne se manifeste qu'au moment où l'intelligence est décidément tenue d'abdiquer devant les plus hauts problèmes métaphysiques. L'intuition moderne avec Maine de Biran commence par s'appliquer au sentiment de l'effort, avec Bergson à la conscience de la durée. L'intuition antique, faisant irruption à travers des amoncellements de concepts, veut tout de suite embrasser Dieu. Il y a comme un brusque saut de l'intelligence à l'extase.

De là, un courant profond, — le courant mystique et extatique, — circulant dans l'œuvre plotinienne sous l'édifice des idées. Comme le remarque très justement M. Emile Bréhier, la métaphysique de Plotin s'offre à nous comme une solide construction rationnelle où les diverses formes de la réalité sont liées les unes aux autres selon des lois nécessaires, mais il nous décrit parfois une expérience rare, discontinue, incommensurable, l'expérience mystique de communion avec l'Un. C'est cette expérience à laquelle conduit tout son système, c'est la possibilité et la légitimité de cette expérience qui constituent de ce système la thèse essentielle.

Il faut se rappeler qu'il n'y a jamais pour Plotin de connaissance intellectuelle sans vie spirituelle; l'âme ne connaît

l'intelligence que s'unissant à elle. Les réalités vraies ne sont pas des objets inertes de connaissance, mais des attitudes spirituelles subjectives.

J'utiliserai librement cette analyse; l'intuition chez Plotin déborde son système; elle constitue la véritable substance de sa pensée et, faisant craquer tous les cadres, ne peut s'épanouir que dans l'expérience mystique. C'est par *l'intensité de son aptitude* intuitive, surtout, que Plotin s'isole parmi les philosophes antiques. Avant lui, Platon avait déjà indiqué une double voie pour remonter au bien, la dialectique rationnelle qui procède par induction, d'une part, et, d'autre part, la dialectique de l'amour, plus spécialement préconisée dans le *Phèdre* et dans le *Phédon*.

Les deux aspects de la notion du Bien, chez Plotin, l'aspect intellectuel et l'aspect mystique correspondent donc à cette double voie d'accès vers lui.

Sans doute, et c'est par là que Plotin pouvait se dire néoplatonicien, mais en fait, et c'est l'essentiel de la révolution plotinienne, l'aspect mystique chez le philosophe alexandrin a, pour la première fois, supplanté l'aspect intellectualiste.

Un objet a beau être propre à l'âme, s'il n'est pas un bien, l'âme le fuit. Elle se laisse même attirer par des objets bien éloignés de ces objets propres et bien inférieurs à eux; si elle s'éprend pour ces objets d'un amour passionné, ce n'est pas parce qu'ils sont ce qu'ils sont — c'est parce qu'il s'est adjoint à eux un autre élément qui leur vient du Bien.

Aucun objet défini, déterminé pour l'intelligence, dit M. Emile Brehier commentant ce passage, n'est aimable pour lui-même; il ne devient aimable que par un élément additionnel, une chaleur, un éclat, une vie qui ne font pas partie de son essence, mais s'ajoutent à lui.

Quand l'activité de l'intelligence est pure et distincte, quand la vie a tout son éclat, dit encore Plotin, c'est alors

qu'elle est aimable et souhaitable. Cet état a sa cause en quelque chose qui lui donne de la couleur, de la lumière et de l'éclat.

La dialectique plotinienne ne parvient donc aux idées que pour les surpasser. Si elle est encore fidèle à certain esprit de la philosophie platonicienne, elle en dément et contredit d'autres tendances.

Lorsque vous prononcez le nom (de l'amant) dit la sixième *Ennéade,* ou lorsque vous pensez à lui, quittez tout le reste; faites abstraction de tout. Laissez ce simple mot : lui. Ne cherchez rien à ajouter, mais demandez-vous s'il ne reste rien que vous n'ayez encore écrit de lui dans la pensée que vous en avez. Pour atteindre la principale et souveraine beauté, il faut avant tout brouiller et effacer les contours distincts de l'Intelligence...

Voilà enfin prononcé le mot décisif, accomplie la révolution qui nous conduit, par un saut immense, de la philosophie antique à la philosophie la plus moderne. Si l'aboutissant de cette intuition rétablie à son rang par la proscription de l'intelligence devient, chez Plotin, transe mystique, extase, c'est, comme nous l'avons vu, qu'après le long chemin que la dialectique intellectuelle a parcouru, l'intuition, menée à sa suite, se trouve brusquement en présence de Dieu. Le rôle de la philosophie intuitive moderne est pour une part de réduire les trop grandes ambitions de la faculté qu'elle préconise; elle va apprendre à l'intuition que des objets plus modestes doivent d'abord assurer son effort. Il n'en reste pas moins que Plotin, en se déliant progressivement de la dialectique intellectuelle, a montré aux intuitifs de tous les temps le chemin de la vérité.

Ainsi la philosophie antique n'est devenue pleinement intuitive — pleinement, mais à peine consciemment — qu'après avoir renversé les termes de la hiérarchie où elle essayait d'abord de contenir la connaissance humaine. Il a fallu qu'elle en vienne à mettre l'intuition

d'abord, l'intelligence après. C'est, en effet, dans ce jugement de valeur que consiste essentiellement la méthode intuitive des modernes. Par Plotin, il y a continuité de ceux-ci aux Antiques, il y a surtout une entrée de plain-pied dans la philosophie toute contemporaine.

L'intuitionnisme, en effet, après un long sommeil, n'est réapparu, puissant et bien armé, qu'à la fin du XIX[e] siècle. Certes, et, dans mon ouvrage sur l'*Esthétique de Plotin et son influence,* j'ai moi-même insisté sur la tradition philosophique intuitionniste qui, se dessinant à partir de Plotin, a traversé les siècles jusqu'à nos jours. Le christianisme vint favoriser ses élans mystiques. Avec Origène, il avait incorporé la substance néoplatonicienne à ses dogmes. Saint Augustin vint faire épanouir la philosophie chrétienne que portait en germe le plotinisme. L'intuition chez saint Augustin est à la fois celle du moraliste et celle de l'artiste. Il aima passionnément la beauté païenne et dut s'en arracher par l'analyse de soi-même. Dans les deux cas, l'intuition prédominait en lui sur l'intelligence. Pour s'être atteint dans sa conscience la plus profonde, il découvrit, en cette conscience, le témoignage de Dieu. Par là, saint Augustin prépare l'avènement de la mystique médiévale. Il assure au plotinisme un passage à travers la pensée chrétienne et permet à l'intuitionnisme, né de l'alexandrinisme, de s'acheminer ainsi vers notre époque moderne.

L'intuitionnisme désormais constitue une tradition philosophique propre, indépendante de la grande tradition, laquelle n'est pas exclusivement intellectuelle, comporte même de fréquents recours à l'intuition, mais reste, dans son ensemble, subordonnée à l'intelligence. Plus modeste, en apparence, plus importante, en réalité, ce qu'on peut nommer la tradition intuitive ne comprend que de rares philosophes, qui, par delà les siècles, se font la chaîne. Mais c'est par la qualité de ces philosophes qu'il faut juger de leur importance.

§

Cette tradition intuitive dans l'histoire de la philosophie a été jalonnée par des œuvres fort diverses et, intuitivement parlant, fort inégales. En un certain sens, il y a de l'intuition dans tous les systèmes, même les plus intellectuels. Je m'appliquerai à montrer, un jour, que l'intuition circule parmi les systèmes à la façon d'une eau souterraine qui n'affleure que par endroits en source vive. Ces affleurements, certains noms du passé en désignent les places : Pascal principalement qui, en subordonnant l'ordre de l'intelligence à celui de la charité, a véritablement imposé le primat du « cœur » sur la « raison ». Rousseau aussi, en plus d'un endroit, car il y a, pareillement, chez lui, un recours à la conscience immédiate, qui lui sert à dénouer les difficultés suscitées par l'intelligence pure. On sait l'influence immense de Rousseau sur la philosophie allemande du XIX[e] siècle : à sa suite, une part d'intuitionnisme s'est insinuée dans le Kantisme et les systèmes postérieurs. Et, cependant, l'esprit germanique, dans son ensemble, s'est montré rebelle à cette assimilation. S'il s'empare volontiers des intuitions, c'est afin de les reconvertir en termes intellectuels, de les déformer en concepts et de noyer l'intuition primitive dans une dialectique artificielle. Aussi, contrairement à ce qui fut souvent affirmé, très faible est la contribution de l'Allemagne romantique au renouvellement moderne de la philosophie intuitive. Ni les Schlegel, ni Fichte, ni Schleiermacher, ni Hegel ne sont à proprement parler des intuitionnistes, ni même des intuitifs; ils raisonnent puissamment et, parfois, génialement, sur des données partiellement intuitives, mais transformées par eux en des notions confuses. Ceci est vrai, particulièrement, du moi fichtéen et du devenir hégélien. Un seul, parmi les philosophes du romantisme allemand, du moins si l'on excepte Schopenhauer, plus

critique que philosophe, s'est élevé à une philosophie nettement intuitive et, à plus d'un égard, néoplatonicienne : c'est Schelling.

En Schelling, les circonstances du milieu et de l'époque pèsent plus lourdement que sur tout autre. Il ne fut d'abord qu'un continuateur de Fichte, et c'est par la voie fichtéenne qu'il parvint à concevoir l'identité du système de la nature et du système de l'esprit. L'identité est bien pour lui une communion complète du sujet et de l'objet, de la nature et de l'esprit, acquise par une intuition intellectuelle; mais cette intuition, en effet, par trop intellectuelle, se dégage trop mal de l'intelligence pour ressaisir sa véritable nature. Alors même qu'elle est saisie intuitivement, il y a encore un souci de définir l'unité universelle comme une conséquence des opérations et des limitations auxquelles se heurte l'intelligence, essayant de comprendre la totalité du réel. Et comme cette intuition, au lieu de chercher ses raisons en soi-même et dans la conscience, s'efforce de se justifier par la logique, cette doctrine intuitive de Schelling est, à son tour, la source d'une dialectique ruineuse dans laquelle la nature et l'esprit finissent par n'être plus définis que comme les deux faces d'une identité absolue.

Telle quelle cependant, cette philosophie était bien intuitive dans son dessein et par sa base, comme le prouve son développement ultérieur. Avec la *Philosophie de l'Art* (1801-1802), avec *Philosophie et Religion* (1804), Schelling rejoint les mystiques du XIVe siècle, particulièrement Eckart, et par eux retrouve Plotin. Le sentiment de la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu, dans le moment même où la conscience appelle Dieu le plus ardemment, lui fait concevoir la vie de l'être fini, loin de l'absolu, comme une sorte de chute due au désir égoïste et dont le croyant doit remonter la pente, palier par palier, avant de pouvoir s'unir au Dieu de la

prière. Il y a quelque chose de commun entre le développement de la pensée de Schelling et celui de la philosophie de Maine de Biran, grand intuitif égaré parmi les idéologues.

Mais aussi la comparaison est-elle immédiatement à l'avantage de la pensée française. Schelling, par certaine voie, ramène l'intuition au point où l'avait laissée la philosophie antique : la recherche de Dieu, en tous cas, ne fait, dans la partie positive de son œuvre, qu'accuser le service que l'intuition peut rendre à l'expérience mystique. En appliquant, le premier peut-être, l'intuition à l'observation intime, Maine de Biran fonde cette philosophie de la conscience qui, passant par Ravaisson, devait aboutir à Bergson, et se révéler ainsi essentiellement française.

Maine de Biran se dégage péniblement du sensualisme pour atteindre une philosophie intuitive partie de l'introspection. Dans la conscience, Maine de Biran s'efforce de percevoir ce que l'on nomma plus tard des « données immédiates ». Il crut les saisir dans le sentiment de l'effort, atteindre la liberté elle-même. Mais peut-être l'essentiel de ses idées est-il contenu dans les notes de son *Journal intime.* Là, Maine de Biran, devenu sur le tard un disciple de Pascal, comme l'a prouvé Mgr de La Valette-Monbrun dans le remarquable commentaire qu'il a donné de cette œuvre, s'achemine vers la conversion par la découverte progressive de l'ordre de la charité.

Avec Ravaisson, c'est le souci esthétique qui prime et se traduit par un intuitionnisme de psychologue artiste. Amateur et lettré, autant que philosophe, Ravaisson fut portraitiste de talent et archéologue de premier ordre. Trop de dons le détournèrent d'une œuvre continue. Que son système ne soit en définitive qu'une esquisse, ce n'est qu'une preuve de son génie, car sa thèse sur l'*Habitude* suffit à le classer parmi les maîtres. L'intuition moderne chez Ravaisson est fortement influencée

par le souvenir des philosophes antiques et, principalement de Plotin. Comme Plotin, il estime qu'il n'y a de monde réellement perçu que par la découverte de l'intelligible sous les apparences sensibles, et, comme Plotin encore, il estime que cet intelligible ne se découvre à notre intelligence que parce que l'un et l'autre peuvent finir par coïncider dans une intuition supérieure. L'effort de Ravaisson fut surtout de discerner derrière les faits de conscience la puissance créatrice d'un entendement animé de volonté, et de discerner pareillement dans les lois de la science positive une œuvre de cet entendement qui rend l'univers accessible à la pensée dans la mesure où cet univers est déjà en son fond une sorte de pensée virtuelle. Il y aurait donc chez l'homme, d'une part, et dans la nature, d'autre part, un élan spirituel dont l'art est le symbole et qui, poussant l'une et l'autre à se confondre, se révélerait comme Dieu même.

La philosophie de Ravaisson par ces côtés idéalistes et libertistes est continuée dans les philosophies de Lachelier et de Boutroux. Pourtant, ni l'un ni l'autre de ces philosophes n'appartient à proprement parler à la grande tradition intuitionniste.

C'est avec Henri Bergson que la philosophie intuitive a atteint, en France et dans l'époque contemporaine, son plein épanouissement. A tous égards, l'œuvre de ce philosophe de génie est singulière. Il ne faut parler que discrètement à son égard de devanciers et d'influences.

On sait que, pour Bergson, l'intelligence, attitude d'esprit essentiellement pratique, le doit céder à l'intuition, autre attitude mentale, celle-ci spéculative et désintéressée, dans tous les cas où il s'agit de prendre de la réalité une vue directe et qui ne soit pas réfractée par une interprétation spatiale. Avant tout, l'intuition doit nous dévoiler les « données immédiates de la conscience », c'est-à-dire la durée pure, le temps que nous

sentons s'écouler en nous-mêmes et qui n'est plus interprété, comme le temps artificiel de l'horloge, en terme d'espace. Cette intuition, dont l'efficacité est prouvée par l'analyse psychologique au fur et à mesure qu'elle rétablit la durée en tous les domaines où l'intelligence posait l'immutabilité, en vient à construire une métaphysique. Il y a alors restauration de la liberté humaine contre le déterminisme, proclamation de l'indépendance du corps et de l'esprit contre le matérialisme, affirmation d'une finalité vitale contre le mécanisme de la science. Mais, ce qui doit surtout nous intéresser ici, c'est la façon dont Bergson, pour avoir accusé certains traits déjà épars dans la philosophie de Plotin, reconstruit le monde à l'inverse des systèmes antiques; les citations que nous donnions au début de cette étude montrent comment ce renversement des valeurs est pour Bergson l'aboutissement logique d'une philosophie de l'intuition. Mais, que la révolution bergsonienne ait été préparée par la révolution plotinienne, c'est ce qui est prouvé par l'existence de cette tradition intuitive dont l'œuvre de Bergson fait le terme le plus récent et le plus illustre, mais où tous les systèmes qu'elle englobe sont unis dans une même affinité spirituelle.

Sous l'influence de Bergson, la philosophie intuitive a dominé en ces dernières années et son action s'est exercée hors de la philosophie propre, jusque dans les lettres et les arts. En ce sens, il est bien possible que la période comprise entre les années 1900 et 1930 acquière, au regard de l'histoire des idées, une importance exceptionnelle. Pour la première fois, sous l'empire de Bergson, l'intuition a pris sa revanche et s'est affranchie de la domination millénaire de l'intelligence. Bergson eut un allié dans son seul rival durant cette période : le grand Américain William James.

William James, venu à la métaphysique par la voie de la psychophysiologie, s'est rallié en 1896 à la philosophie

bergsonienne. Mais ce ralliement n'était pas d'un disciple : c'était l'hommage infiniment précieux d'un penseur original. On sait que son système, le pragmatisme, interprétant l'idée ou le concept comme un moyen d'agir pratiquement sur la réalité, tendait de lui-même à restituer une valeur exceptionnelle aux appréhensions directes, extra-intellectuelles, de la réalité. En ceci, il était bergsonien avant la lettre et porté à le devenir dès que le bergsonisme se fut formulé. L'intérêt que William James témoigne à la pensée mystique indique, en outre, que son pragmatisme, même s'il cherchait à donner de cette pensée une justification pratique, savait au moins s'arrêter à la contemplation des données immédiates. L'influence de William James, se mêlant à celle de Bergson, contribua à susciter dans tous les pays d'Europe le mouvement anti-intellectualiste, que chaque peuple marqua de son génie.

Mais la France y prit la plus grande part. Ne voulant point faire ici un historique de la philosophie bergsonienne ou pragmatiste, je me bornerai à rappeler qu'Edouard Le Roy, qui contribua si puissamment à la rénovation moderniste du catholicisme et qui, tout récemment, a présenté une magistrale synthèse de la doctrine intuitive, fut un disciple de Bergson. De Bergson encore procède Georges Sorel, dont l'apologie de la violence a orienté vers leur système politique à la fois Lénine et Mussolini. Bergsonien encore, le grand écrivain Charles Péguy qui, avec ses *Cahiers de la Quinzaine,* fut le vulgarisateur du bergsonisme auprès du public lettré. Il faudrait rappeler autour de son nom plusieurs de ses collaborateurs : je ne citerai que Joseph Lotte, que son bergsonisme conduisit à la foi catholique et dont la mort prématurée a dérobé à nos espoirs une œuvre qui est restée une esquisse.

Charles Péguy cependant est surtout un indice. La vérité est que notre époque est de toutes parts baignée

par la philosophie intuitive et que les manifestations littéraires ou scientifiques du bergsonisme sont aussi nombreuses que ses manifestations purement philosophiques. A partir de 1910 environ, la plupart des écrivains qui se sont ensuite développés indépendamment de tout système cherchèrent à rattacher leurs pensées ou leur école à la doctrine de Bergson. Le symboliste Tancrède de Visan, le critique Jean Florence furent les premiers à donner l'exemple. C'est aussi sous le couvert du bergsonisme que Jules Romains plaça son école unanimiste, dont Georges Duhamel, également touché par Bergson et William James, fut un des premiers tenants. En dehors des écoles littéraires, le bergsonisme inspirait René Gillouin, dont les études à la fois littéraires et sociales, traversées entre temps, par l'influence d'Ernest Seillière, sociologue et critique des plus puissants, marqué aussi de bergsonisme, René Gillouin, dis-je, dont les études constituent un si curieux effort de conciliation entre la tradition française et un calvinisme originel. Le bergsonisme suscita de même sous la plume d'Henri Massis et d'Alfred de Tarde, que réunissait le pseudonyme d'Agathon, un véritable mouvement de rénovation française chez les jeunes de 1912 et 1913 qui voyaient venir la guerre et pressentaient leur prochain sacrifice. Henri Massis, il est vrai, n'est pas resté fidèle à la pensée de Bergson; son adhésion au catholicisme en a fait un thomiste. Mais Alfred de Tarde jusqu'à sa mort fut un bergsonien sociologue. Son œuvre inachevée nous promettait un grand écrivain. M. Jacques Chevalier apporte aussi au bergsonisme contemporain une contribution des plus précieuses. Philosophe du catholicisme, il a recherché et défini avec nuances tout ce que l'orthodoxie pouvait concéder à la pensée intuitive. Dans ses études sur Pascal, il a mis en évidence le primat de la charité sur la raison, sur cette raison que le cœur a le droit de ne pas connaître; dans son récent ouvrage sur Bergson,

il a minutieusement dégagé les vérités les plus générales contenues dans le système bergsonien, son accord aux plus hautes traditions du sens commun et de l'expérience. Ce qu'il faut surtout louer en M. Jacques Chevalier, c'est une sagesse discrète et patiente, une sorte d'équité supérieure qui lui fait ramener à la plus directe persuation les paradoxes apparents et les solutions audacieuses. Un de ses derniers articles définissait l'apport que se transmettent les systèmes philosophiques les plus divers à la façon d'un patrimoine commun et indéfiniment enrichi. C'est dans cet esprit de finesse et de conciliation qu'est examinée toute doctrine qu'il aborde. On devine en lui un souci de discipline morale qui dépasse les jeux intellectuels; il est dans sa critique le serviteur d'une civilisation spirituelle soucieuse de ne laisser perdre aucun des biens de l'humanisme. Et son autorité d'universitaire de haute valeur lui permet de les imposer à notre enseignement.

Universitaire encore, et de belle allure, M. Désiré Roustan a donné en faveur du bergsonisme un *Traité de psychologie* destiné à l'enseignement et dont on peut dire qu'il est un chef-d'œuvre. Certaines de ses pages, l'analyse de la perception ou la théorie du raisonnement, constituent des modèles d'exposition pédagogique, mais d'un agrément de style et d'une clarté de vue qui dépassent de beaucoup le genre. La vérité est qu'à propos de ce traité, M. Désiré Roustan a expliqué librement sa pensée personnelle, à la fois droite et subtile. Ici encore, le bergsonisme et ce qu'il comporte d'intuition apparaissent liés en plus d'un point à la tradition philosophique commune, et cependant, M. Roustan, merveilleusement informé de la pensée anglo-saxonne et traducteur des œuvres de Wilson, sait ouvrir à cette intuition toutes les hardiesses. Un article paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* sur le caractère instrumental de la science montre comment pragmatisme et bergsonisme

peuvent se réunir et se tempérer dans des intuitions communes. C'est un bergsonisme humaniste que représente M. Désiré Roustan. Il s'est situé dans cette zone spirituelle, entièrement française, où l'on passe, par nuances insensibles, du psychologue au moraliste et du moraliste au métaphysicien. Et il y a dans cette œuvre plus qu'un charme intellectuel, une sorte de grâce venue de son auteur, une distinction aisée et fine qui évoque des salons disparus.

C'est encore au bergsonisme qu'il faut attribuer le développement des idées de Gilbert Maire qui, sensible dans sa jeunesse à l'influence de Charles Maurras, nous a expliqué dans un livre récent, *Aux marches de la Civilisation occidentale,* comment il s'en était dégagé et comment, de ses déceptions intellectuelles, seule, la pensée bergsonienne est demeuré en lui profitable et solide. Son ami, Henri Clouard, assez étranger à la philosophie, n'en subit pas moins l'ambiance intuitionniste dans laquelle tous deux vécurent. L'un de ses ouvrages, *Les Disciples,* le montre à propos d'esthétique littéraire cherchant, comme Ravaisson, une manière d'intuition intellectuelle capable de pénétrer la réalité sous les apparences sensibles; et ses récentes études sur *Gérard de Nerval* lui ont permis de déployer librement les grâces subtiles de sa critique, éprise d'on ne sait quelle permanence à travers tous les jeux de ses caprices. Non moins nette se révèle l'influence de Bergson sur l'un des maîtres essayistes contemporains, Albert Thibaudet, dont le magistral ouvrage sur le Bergsonisme est, dans l'ensemble, un ralliement à la pensée de Bergson, illustré par les ingénieuses digressions où l'a entraîné son érudition d'historien et de lettré. Et je ne sais comment abréger ce tableau qui pourrait indéfiniment se compléter de quelque trait nouveau : Mme de Noailles fut à sa façon bergsonienne; le grand romancier Marcel Proust, par exemple, est encore à classer parmi les semi-bergsoniens

et son effort d'analyse psychologique a plus d'une fois recours à de véritables intuitions; Pierre Lasserre, qui compta jadis parmi les adversaires du bergsonisme, a magnifiquement exposé depuis ce qui lui paraît acceptable de la pensée de Bergson et dans la *Jeunesse d'Ernest Renan* et dans l'étude spéciale qui fait partie de son *Faust en France*. Enfin, il n'est pas jusqu'à Léon Daudet qui, en toute hostilité contre Bergson, n'ait offert dans l'*Hérédo* et dans *le Monde des Images* une interprétation du moi et du souvenir singulièrement proche de l'interprétation bergsonienne.

En tout ceci, c'est de pensée française qu'il s'agit. Ce n'est pas que le bergsonisme ait eu dans les pays étrangers une influence moindre qu'en France. Il y a aujourd'hui un intuitionnisme mondial dont les représentants anglo-saxons vaudraient de minutieuses études. Je ne citerai en exemple que Whitehead, venu sur le tard à une conception bergsonienne du temps, et H. Wilden Carr qui a tant fait en Angleterre pour la propagation des idées bergsoniennes. En Allemagne, pareillement, Johannès Rehmke, Georges Simmel et Rickert ont été fortement touchés de bergsonisme, et presque autant qu'eux, dans un ordre très différent, le comte de Keyserling. Mais celui-ci est particulièrement représentatif des raisons qui à cet égard peuvent mettre en méfiance devant la pensée allemande : son romantisme diffus et nuageux vient toujours en elle obscurcir la notion intuitive. Il la surcharge de concepts inutiles, transforme en système les expériences les plus hâtives et se plaît au combat dialectique d'entités mal définies. C'est à Keyserling et à Spengler que nous devons en partie cet affrontement de l'Orient et de l'Occident si bien fait pour amuser le vulgaire et désintéresser le philosophe.

En d'autres pays encore, en Suède, au Danemark, en Finlande, et, particulièrement, en Pologne, où l'activité intellectuelle dans le domaine philosophique est aussi

féconde que diverse, comme en témoigne la célébrité aujourd'hui posthume de Stanislas Brzozowski et d'Edouard Abramowski, le bergsonisme compte de nombreux représentants et des critiques pénétrés de sympathie.

Peut-être l'essentiel de cette philosophie intuitive moderne est-il en voie de s'incorporer à la science moderne. La psychologie scientifique se mêle de plus en plus étroitement à la biologie et, quoiqu'elle le fasse en général avec des tendances hostiles au spiritualisme, il lui est arrivé plus d'une fois de retrouver ou de confirmer les idées de Bergson. Ce fut le cas, notamment, pour Édouard Toulouse, le plus célèbre des aliénistes français contemporains, qui, dans ses travaux sur « l'autoconduction », sans aucune connaissance de *Matière et Mémoire,* vint apporter son témoignage en faveur de « l'attention à la vie », l'une des thèses principales de l'ouvrage. Certains de ses disciples se sont résolument engagés dans le bergsonisme : Maurice Mignard, dont *l'Unité psychique et les troubles mentaux* laissait prévoir une œuvre plus philosophique encore que psychologique; Eugène Minkowski, dont le récent ouvrage sur *la Schizophrénie* utilise hardiment la notion de durée pure et celle de moi fondamental; Raoul Mourgue, qui vient de publier, en collaboration avec l'illustre neurologiste Monakow, une *Introduction biologique à la neurologie*, laquelle est directement d'inspiration bergsonienne. En sciences naturelles même, le bergsonisme est nettement apparent dans les travaux du bactériologiste Mertalnikow et des physiologistes Pavlow, Tomkeiev et Lubischew. D'autres noms seraient encore à citer, mais il faut clore cette énumération et revenir au platonisme initial.

§

Cet aperçu de la pensée intuitive moderne nous ramène finalement à Plotin considéré comme le commun devan-

cier de toutes ses formes. Je sais que la distance peut être jugée grande, la parenté quelque peu arbitraire. Pourtant, le bergsonisme, le pragmatisme de William James, l'anti-intellectualisme contemporain sous toutes ses espèces ne sont jamais que la continuation ou l'aboutissement du mouvement commencé par la révolution plotinienne lorsqu'elle subordonna l'intelligence à l'intuition.

C'est pourquoi l'on peut, à propos de cette intuition perçant par à-coups l'intellectualisme tradiditionnel pour venir enfin s'épanouir librement dans l'époque moderne, parler de traditions nouvelles. A la tradition intellectualiste et classique, il est permis d'opposer une tradition intuitive, marquée par les noms de Plotin, de Maine de Biran, de Schelling, de Ravaisson, de William James et de Bergson. L'on pourrait, il est vrai, se demander s'il est fort utile de rejoindre ces noms si divers dans l'entité abstraite que représente une « tradition ». Mais il est toujours profitable de dévoiler, d'un siècle à l'autre, les affinités spirituelles qui font la seule classification légitime des génies. L'histoire de la philosophie y gagnerait de saines méfiances à l'égard des théories faciles concernant le milieu et les influences. Elle jugera des œuvres sur leur qualité profonde plutôt que sur des circonstances qui leur restent extérieures. En poussant à l'extrême l'assimilation de la pensée alexandrine à la pensée contemporaine, en rejoignant d'un trait le plotinisme au bergsonisme, on discerne dans la philosophie intuitive la satisfaction d'un besoin éternel de l'esprit et non le résultat d'une mode passagère.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

« *GURES* »

LOUIS MANDIN

M. Louis Mandin est né à Paris, rue de l'Hirondelle. C'est une rue qui n'est pas loin de la rue Hautefeuille, où Baudelaire vit le jour, et cela prouve que, depuis Villon, la France a mis au monde presque autant de poètes dans sa capitale que dans ses provinces.

Mais où la singularité de M. Mandin se révèle, c'est à ceci qu'il n'y a pas d'inspiration non seulement moins faubourienne, mais moins citadine que la sienne.

Que la nécessité ait voulu qu'il s'expatriât, en quelque sorte, quand il était encore adolescent, et vécût quinze années dans un petit bourg de la Creuse, cela ne fournit, d'autre part, aucune explication quant au caractère voluptueusement chimérique de sa poésie : sa vie, dans ce bourg, ayant été celle d'un bureaucrate...

Clerc de notaire, puis secrétaire de mairie, il a mené, en effet, après celle d'un héros de Dickens ou d'Alphonse Daudet, l'existence d'un héros de Courteline, partagé — déchiré, plutôt — entre la lutte contre la maladie et les querelles politiques.

Mais il a rêvé autour des « mares stagnantes », comme Coleridge et Wordsworth devant les lacs. Il lui a suffi de cheminer seul sur les routes, le soir, sa journée finie, quand les derniers rayons du soleil dorent la cime des arbres, ou, la nuit, quand le clair de lune inonde les prairies, pour offrir à son âme l'occasion des grands essors qu'elle réclamait.

Et c'est le dialogue qu'on devine, d'un être jeune, tout frémissant de désirs, avec la nécessité qui le courbe sur un bureau, dans la mêlée des intérêts les plus vulgaires et des plus mesquines ambitions. Point de haine, pourtant ,à la source des pensées de M. Mandin. Si cet « Ariel esclave » souffre de sa disgrâce, loin qu'il la maudisse, il finit par la chérir en l'exaltant. Notez qu'il se forme tout seul, à l'école du Romantisme, c'est-à-dire surtout à l'école des poètes d'Outre-Manche, car lyriquement parlant, il n'y a de véritable Romantisme qu'en Angleterre, comme il n'y a de véritable Classicisme que chez nous.

M. Mandin étudie l'anglais à l'aide d'une « méthode », concurremment à l'italien, pour lire dans l'original les écrivains en vers avec lesquels il se sent d'obscures affinités. Et j'admire la sûreté de l'intuition qui, en même temps que la langue de Shakespeare, l'incite à apprendre la langue de Pétrarque, sachant ce qu'il entre d'italianisme ou de goût pour un certain paganisme spiritualisé dans la *sensuousness* britannique.

De voir quel miel délectable font avec des fleurs amères les poètes anglais, encourage M. Mandin à cultiver sa mélancolie. Il s'en enchante, et prolonge grâce à elle sa jeunesse. Elle est sa « caresse de Jouvence », comme il dit. *Ne pas abdiquer*, voilà sa devise, qu'il sied de traduire ainsi : « Ne pas sacrifier la beauté de la vie intérieure à la laideur de la réalité. »

C'est sa vision idéale du monde qu'il projette dans ses poèmes, à l'exemple des lyriques dont il a recueilli les enseignements. Aussi bien, aucun poète n'est-il aussi peu plastique que lui. Il ne copie pas, ne peint pas. Il transfigure, et, sans cesse, invente. Entendez que les choses ne l'affectent qu'indirectement, et qu'il oublierait presque leurs formes pour les douer d'une âme à la ressemblance de la sienne...

Ariel, je ne suis pas toi
Tu es trop clair, trop beau pour ma pauvre nature.

> Et pourtant je te sens en moi,

dira-t-il à la douce antithèse de Caliban.

Il se demandera, d'autre part :

> Est-ce un rêve ou bien moi qui chantais dans l'obscurité?

Aime-t-il les bruyères au point de souhaiter d'en voir naître de lui, après sa mort? C'est moins pour leurs nuances délicates que pour leur goût de la solitude, et pour les avoir entendues exhaler leur silencieuse musique...

En revanche, s'il emprunte la matière de son œuvre à des impressions toutes vives et non plus diffusées dans son subconscient ou filtrées par lui comme l'eau par les sables, il écrit sous l'influence de la guerre *Notre Passion* qui est, sans doute, le moins bon de ses poèmes, encore qu'il y réalise, par l'arbitraire du sentiment, l'accord du patriotisme et de l'humanitarisme...

Qui n'aime pas la poésie pour elle-même, pour ce qu'elle a de suave, de divinement absurde et de délicieusement vain, ne saurait se laisser séduire par les vers de M. Mandin, qui se vante d'avoir mis « de la volupté jusque dans le *de profundis* » et qui voulait donner ce titre général à son œuvre : *L'aurore du soir*.

Quand la lumière décline pour les hommes, elle se lève pour lui. Semblable en ceci à Edgar Poe : plus que le poète des aubes, il est, d'ailleurs, le poète des crépuscules et des nuits. Ainsi que Poe, en outre, il voit dans la *pleasurable sadness* un des éléments indispensables, sinon l'élément essentiel même de la poésie. Tourmenté d'appétitions où se décèle, comme disait l'autre : « le sentiment d'un ancien monde et celui d'un monde à venir », il poursuit, il s'efforce de saisir l'insaisissable pour en réfléchir la fallacieuse image dans sa langueur... De là, ce vers de quatorze pieds dont l'idée lui est venue, peut-être, en lisant *Evangeline,* mais dont l'harmonie fluide et prolongée convient si bien à son lyrisme confidentiel, presque tou-

jours chuchotant et comme assourdi ou voilé par la nostalgie qui l'enveloppe. Ecoutez-le s'adresser à la solitude :

Pour moi, tu transformas ce funèbre mystère,
Ton grand silence mort, en source de vie et de chants.
Et quand, splendide, expire aux horizons d'or la lumière,
Tu m'as donné là-bas, l'âme féerique des couchants
Ces aurores du cœur dont mes longs soirs sombres s'éclairent...

Il y a de l'héroïsme dans l'attitude de cet élégiaque, si féminin par certains côtés. Narcissien, peut-être? Mais sur la surface de cette eau où se reflète le mensonge des apparences, la figure qu'il contemple jusqu'à l'extase, ce n'est pas la sienne, c'est celle de Psyché...

Enfin, M. Mandin n'a écrit que des vers; et un pur poète (je ne dis pas un poète pur), c'est chose assez extraordinaire aujourd'hui pour qu'on s'y arrête.

JOHN CHARPENTIER.

LE BAISER FROID[1]

—

V

Marie-Lise en bâillant rêvait de cocktail, de danse, de baccara et, par des lettres impatientes, Pierre Lalande augmentait sa méchante humeur.

Le peintre était parti après avoir esquissé un projet d'agrandissement assez heureux. Il devait y travailler à Cannes où les Fishner avaient promis de le rejoindre. Mars touchait à sa fin, la saison gaie aussi. Marie-Lise ne comprenait pas la placidité d'Armand qui semblait subir sans ennui un séjour pour elle fastidieux. Elle ne pouvait s'en attribuer l'honneur, car il disparaissait souvent tout l'après-midi, prétendant avoir besoin de repos, de grand air et de solitude. Cette attitude l'exaspérait; elle fit observer à Marillac qu'elle le voyait peu et qu'elle désirait qu'il s'occupât d'elle davantage.

Il se défendit contre cette exigence, déclarant en riant que s'il était flatteur d'être considéré comme indispensable nuit et jour, cela était aussi par trop tyrannique et rien ne changea dans ses façons.

Etonnée de ne pas trouver plus d'écho chez Armand, elle tenta de décider Rose à partir, mais celle-ci partageait son temps entre de longues et admirables promenades documentaires et la littérature qu'elle en tirait.

Là non plus, Marie-Lise n'obtint rien. Rose semblait se plaire à la Florentine. La jeune femme s'y ennuyait si fort qu'elle accompagnait l'Américaine, malgré l'ennui que lui causaient les torrents d'érudition fraîche déversés sur elle pendant les excursions.

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 768 et 769.

« Quelle raseuse! songeait Marie-Lise. Archibald et Simon préfèrent se promener tête à tête, Armand se défile, il me faut suivre Rose ou demeurer seule la moitié du jour... Que faire? »

Rose eut l'idée d'emmener Pascaline; Marie-Lise se fâcha; la jeune fille lui déplaisait; elle fit observer qu'une telle familiarité serait déplacée, rendrait indiscrète celle qui en serait l'objet; mais Rose tint bon, car elle croyait Pascaline capable de l'aider à rédiger les impressions d'art qu'elle recueillait non sans peine.

La jeune fille s'excusa; ayant trouvé, disait-elle, du travail à Marseille, elle ne pouvait disposer de ses après-midi. Rose Fishner revint alors à la charge auprès d'Armand dont elle aimait la société plus que ne le soupçonnait Marie-Lise. Ce fut sans succès.

Il ne dissimula guère l'ennui que lui causait cette insistance et, de nouveau, Rose et Marie-Lise se retrouvèrent face à face. Cela n'améliorait pas leurs rapports.

Archibald moins que tout autre désirait quitter la Florentine. Un seul secrétaire qui logeait à Marseille venait tous les matins dépouiller son courrier relativement restreint par un premier triage fait à Paris. Fishner avait décidé de goûter un repos et une détente de quelques semaines en compagnie de Simon qu'il appelait l'incorruptible. Ils parcouraient ensemble les plus belles routes de Provence. Simon avait essayé de décider Fishner à emmener de temps en temps sa femme et sa belle-sœur, mais il s'était heurté à un refus très net.

— Je suis ici pour mon plaisir, Simon, et mon plaisir, c'est vous; que ces dames se divertissent entre elles... si elles le peuvent.

Cependant Marie-Lise, autant par jeu que par calcul, résolut d'apprivoiser Simon. Ses desseins étaient toujours pratiques, elle crut que l'appui du jeune homme pourrait décider son mari à tenir la promesse faite au peintre, mais il répondit à ses avances avec une indulgence dis-

tante que les plus gracieux enfantillages ne parvenaient pas à entamer. Il évitait Marie-Lise et, pour mieux la décourager, s'enfermait dans son atelier où il aimait à s'isoler dans le travail.

C'était une grande pièce nue qui faisait partie d'un pavillon bâti à quelque distance de la villa. Au centre, s'érigeait la colonne brisée que Simon avait trouvée à Naples; une lourde table, quelques fauteuils d'osier, des selles composaient l'ameublement. Des masques aux expressions diverses, généralement douloureuses, étaient accrochés aux murs. Simon n'était l'auteur que d'ébauches sans tête et de ces masques sans corps. Lorsqu'on lui demandait ce que pouvait signifier cette bizarre collection de décapités, il répondait qu'il n'avait jamais rencontré une tête et un corps qui fussent faits l'un pour l'autre et qu'il avait scrupule à réunir les effigies ennemies.

Archie venait frapper à sa porte un peu trop souvent; malgré de nombreux refus, il espérait décider Simon à vivre à Paris et ne se lassait pas d'insister sur ce sujet :

— Vos dons sont assez grands, lui disait-il, pour vous conduire au premier rang; faites-vous donc connaître, écoutez-moi, vous menez une vie ridicule!

Le jeune homme souriait :

— Non, non, disait-il, j'ai assez de goût pour être mécontent de moi-même. Le premier rang, dites-vous, que m'importe? Ne puis-je travailler ici autant et mieux qu'ailleurs? Rien ne me tente, Archie, parmi les hommes. Tout me déçoit d'avance et le succès plus que toute autre chose! Qu'envierais-je? Voici des livres excellents, des photographies et des souvenirs me gardent ce que j'ai le plus aimé avec mes yeux, un piano est à ma portée. Songez combien la société est peu nécessaire à un homme privé de vanité! Pour moi la vie n'a pas d'événements heureux! pas même de mirages... celui qui se brisait

contre des moulins avait couru, Archie! il avait épuisé cet élan furieux qui me consume, moi, sur place, parce que je connais la pauvreté de ma monture et la violence, l'exigence de mon cœur... Je ne puis agir parce qu'aucune action n'existe dont je ne sache la futilité et qu'elle n'est qu'un use-temps, un bandeau, une lâcheté en somme... une drogue, un stupéfiant qui convient mieux à certains hommes que l'opium ou la cocaïne... Je ne me drogue pas, Archie; je regarde, je regarde, je voudrais donner et saisir le bonheur... Je crois quelquefois porter la souffrance du monde.

Troubler la vie simple qui sert d'écran à mon inquiétude? Pour quoi? Pour qui? Vous, Archie, à quoi donc renonceriez-vous pour moi qui êtes prêt à tout m'offrir? Donner et se priver, ce n'est pas la même chose! Je détesterais le poids d'une existence telle que la vôtre... mais elle vous plaît. Voulez-vous vivre ici? ajoutait-il avec un peu d'ironie, c'est moi qui vous affranchirai de mille liens imaginaires.

Archie se taisait, déconcerté quelquefois, mais toujours séduit. Simon lui donnait l'impression précieuse de n'être ni flatté, ni envié, ni méprisé.

— Archie, disait encore Simon, vous prenez la vie pour une habitation! Ce n'est qu'un chemin! Elle n'est pas son propre but. Comprenez un état d'esprit qui nous permet de sourire au visage inévitable de la mort et de le trouver accueillant, au lieu de nous en détourner terrifiés comme des marmots que leur nourrice plonge dans un bain inoffensif! Quand vous allez à Saint-Germain ou à Versailles, votre chauffeur prend la route fréquentée, bruyante et empestée, mais si vous conduisez vous-même, vous passez par des bois déserts, agréables; eh bien, je me conduis moi-même; ne dites pas que je ne comprends pas la vie, j'en prends les jolies routes, celles qui me plaisent. Je pétris la glaise comme les enfants font des pâtés de sable, je joue pour rencontrer devant

la même porte ceux qui croient travailler. J'attends qu'elle s'ouvre sans me détourner de ce qui me semble doux, sans m'y cramponner, à quoi bon?

» L'âme, même et surtout si elle n'existe pas, est la plus belle idée du monde, mais il serait trop beau, Archie, que l'homme l'eût inventée, trop émouvant que les corps soumis à de hideuses fransformations eussent, dans un court moment de conscience, créé la bonté, l'amour, qu'ils fussent les auteurs de tout le merveilleux, de tout le divin, de tout ce qui nous paraît l'irréel!

» Il faudrait donc renverser cette vieille croyance, que l'esprit a tiré la forme du chaos!

» Nier l'âme, c'est vraiment donner un trop grand rôle à l'animal, c'est le placer risiblement haut. »

Nous percevons dans tous les grands élans, collectifs ou individuels, un ordre mystérieux auquel il faut obéir. Forcément soumis aux lois ignorées, Simon souffrait par ces tyrans inconnus. Il eût voulu choisir, savoir, *adorer,* n'être pas manié, pas esclave. Il croyait à l'esprit, à sa force, à sa beauté; certains êtres lui semblaient incarner ses déchéances : une Marie-Lise, forme idéale, mal habitée, mais assez séduisante pour évoquer l'idole d'ivoire de ce Pygmalion qu'il désapprouvait, l'irritait au dernier point. Qu'un pareil écrin contînt une âme médiocre, que cette bouche ne s'ouvrît que pour le choquer, il ne pouvait s'y résigner.

Elle forçait parfois sa retraite, s'y introduisait derrière Archibald, tournait autour de la pièce avec une grâce qui le désarmait un instant, puis elle louait une ébauche manquée et passait sans rien dire à côté de ce qu'il aimait. Devant tant de bonne volonté, Simon semblait froid. Un matin, elle le pria de faire son buste, il refusa assez sèchement.

— C'est trop difficile, dit-il, pour atténuer sa brusquerie.

Archibald n'aimait guère l'intérêt nouveau que sa

femme marquait à Simon. Celle-ci, s'en était aperçue, s'en amusait fort et ne cachait pas sa coquetterie, vexée un peu qu'Armand n'en prît nul ombrage.

Archibald approuva le refus du jeune homme.

— Vous ennuyez Simon, ma chère, laissez-le donc travailler sans venir le troubler par des bavardages saugrenus et des propositions absurdes... Vous avez, du moins je le pense, d'autres distractions!

— Ici, des distractions! Rose grogne ou travaille, Armand se promène tout seul. Jamais je n'aurai une si belle occasion de poser sans perdre mon temps; j'ai envie d'avoir mon portrait... Je puis bien trouver, comme vous, Archie, que Simon a du talent!

— Regardez donc les masques pendus aux murs et voyez si vous êtes faite pour l'inspirer! Voyez si ses modèles vous ressemblent! Que voulez-vous qu'il fasse de votre figure?

Il y avait, en effet, une opposition très grande entre les visages creux, torturés, rarement jeunes, modelés par Simon, et quatre corps, tronqués, harmonieux et calmes qui émergeaient d'un bloc de glaise.

— Si ma tête ne l'inspire pas, le reste est dans son type... Qu'il fasse le reste!

Simon, appuyé contre une selle, détaillait le corps svelte et droit, les lignes devinées sous l'étoffe qui laissait nus les jambes et les pieds agiles, les bras et les mains qu'il savait doux.

Archibald suivait des yeux le regard de Simon.

La jeune femme serrant autour d'elle, comme un péplum, les plis souples d'un peignoir de crêpe blanc dans lequel elle était visiblement nue, se tournait de droite et de gauche, puis elle se redressa et fit en riant le geste de l'ouvrir.

Archibald la saisit par les épaules :

— J'ai exigé de la tenue, dit-il froidement. Vous auriez tort de l'oublier.

— En public, dit Marie-Lise, du moins, je le croyais... Mais je vois que personne ici ne comprend plus la plaisanterie... ni la pureté du Grand Art!

Elle tourna le dos et sortit avec un déhanchement de mannequin, qui ne suffisait pas à la rendre disgracieuse.

— Quelle ligne elle a! murmura le sculpteur.

Un peu plus tard, vers midi, Marie-Lise vint avec Armand sur la terrasse où Archibald et Simon devisaient d'ordinaire avant le déjeuner. La jeune femme rencontra deux ou trois fois les yeux du jeune homme.

— Cher Simon, dit-elle, vous devriez nous accompagner à Cannes.

— Moi à Cannes, pourquoi cela, Madame? ma présence n'est utile qu'ici.

— Mais elle est agréable partout! Tenez, lisez tout haut, lisez ce que m'écrit Lalande.

Elle lui tendait une lettre, il la prit et lut :

Quand viendrez-vous, Madame, fleurir de votre beauté des journées auxquelles vous manquez pour qu'elles atteignent à la perfection? Ici, chacun vous attend et craint d'être obligé de partir après vous avoir espérée en vain. Mille plaisirs semblent mornes puisque vous tardez tant à y prendre part. Quand viendrez-vous? quand? quand?

Je serai si heureux de soumettre à votre goût le petit travail fait à votre intention, si heureux qu'il satisfasse l'esprit éminent de M. Fishner et l'artiste sévère et génial dont j'ai pu admirer l'œuvre à la Florentine....

Simon éclata de rire, Archibald haussa les épaules.

— Rien pour moi, dit Armand, ce n'est qu'un ingrat.

Les lettres de Lalande l'agaçaient, il ne voulait pas que Marie-Lise lui échappât. Elle était de sa race et peu sûre. Son plaisir était sa loi. Depuis son mariage, elle se sentait une valeur et une autorité à peu près invulnérables. Elle croyait Armand à sa merci. Celui-ci s'en apercevait, n'était pas fâché de lui marquer un peu d'in-

différence, mais il avait besoin d'elle et surveillait ses alentours.

Il se moquait bien de Simon, voyait parfaitement qu'il n'était qu'un passe-temps pour sa cousine, mais il craignait un peu le groupe inconnu de Pierre Lalande et que celui-ci devînt « l'amuseur ».

La jeune femme se tourna vers Simon.

— Ne ferez-vous rien pour moi? Vous savez bien que votre avis m'est indispensable. Vous connaissez mieux que nous ce qui convient à ce pays, ce qu'aurait aimé ma grand'mère...

— Que d'égards pour votre grand'mère! railla Fishner, d'où vient cela?

— Cela vient, dit Simon, de ce que Mme Fishner, qui s'ennuie ici, trouve probablement indifférent que l'on modifie de telle ou telle façon une maison où elle ne souhaite pas revenir.

— Que vous êtes méchant, Simon! Moi je désire vous faire plaisir... Croyez-vous que je ne sache pas apprécier toutes vos qualités... sinon votre amabilité?...

Elle s'était rapprochée, le regardait les yeux levés avec une expression moitié tendre, moitié taquine.

Simon fut attristé d'y voir, l'espace d'un éclair, une ressemblance... Elle portait une robe un peu ouverte et le forçait à respirer, mêlés, son odeur et son parfum. Il recula, domina sa nervosité, songea que le plaisir de cette jeune hypocrite dépendait un peu de lui et qu'il serait assez vilain de l'en priver. Cannes était le paradis de sa turbulence, elle n'était pas bien dans une maison morte.

« Aider au bonheur, quel qu'il soit, se dit-il, c'est toujours une victoire remportée sur la malice du destin; la vie est un jeu, chacun choisit le sien, ou plutôt le subit. Je suis bien sot! Faut-il un raisonnement si lourd pour rendre un faible service à une enfant? Par moment, je suis injuste envers elle. Archie ne songe qu'à m'être

agréable et fera ce que je voudrai. Je ne crois pas qu'il modifie quelque chose ici sans m'en parler, mais que puis-je empêcher? Je n'accepterai rien, ni de lui, ni d'elle, pas même une faveur aussi négative. Pourquoi lutter contre la destruction inévitable des choses? Celles que le temps respecte, l'homme changeant les bouleverse. »

Simon fermait les yeux sur la vision d'une éternité confuse et magnifique. Parfois il tentait de l'extérioriser par l'image ou par le son. Tout ce mélange de bestialité, d'émotion, d'observation dont sont faits nos grands bouleversements lui semblait impossible à rendre par des mots; il eût détesté se raconter, mais dans une ébauche, dans une phrase musicale, il essayait d'enfermer l'inexprimable. Il n'y parvenait point. Critique de lui-même toujours déçu, il ne retrouvait son moi secret que dans quelques œuvres qu'il admirait. En elles, il cherchait des morts plutôt que des vivants; non par orgueil, il s'était simplement aperçu que l'on n'intéresse personne. Mendier l'amour, récolter quelquefois la pitié, voilà ce que peuvent espérer les âmes tendres qui débordent. Simon savait qu'il faut tout emprisonner. Un dosage égal de cynisme et de sensibilité faisait que rien de la vérité ne lui échappait, qu'il ne pouvait la supporter, et qu'il en riait cependant.

— Eh bien, dit Marie-Lise, à quoi rêvez-vous?

Son visage dur et fin s'était crispé, elle posa sa main sur le bras de Simon. Il s'écarta doucement.

— J'irai, fit-il en se forçant à sourire, j'irai, mais alors, partons le plus tôt possible... Je ne resterai pas longtemps.

Armand réfléchissait et demeurait silencieux. Il faut en finir avec Pascaline, se disait-il.

Elle le rejoignait à Marseille presque tous les jours; il la trouvait imprudente, donc dangereuse, mais prodigieusement excitante; le départ allait clore une aventure qu'il ne voulait considérer que comme un agréable inci-

dent sensuel; en revanche, il était ennuyé que Marie-Lise allât retrouver Pierre Lalande. Indécis, il laissait aller les choses, trop averti pour contrarier Lise et jouer les croquemitaines.

Archibald soupira; il sentait le prix d'une période peut-être unique dans sa vie, regrettait qu'elle prît fin.

— Venez quelques jours, dit-il à Simon; si cette jeune étourdie s'amuse, nous la laisserons avec Armand et reviendrons ici en avril.

— Allons, se dit Marillac, il faut se décider... je préviendrai Pascaline aujourd'hui... ou bien je lui écrirai... Non, pas d'écriture... on ne sait jamais.

Ce matin-là, trois heures plus tôt, Pascaline rêvait dans son lit, et, paresseuse, faisait des projets.

Un pot de cette giroflée qu'on appelle quarantaine, posé sur la fenêtre ouverte, concentrait dans la chambre l'intensité des odeurs du printemps. Pascaline y était sensible, balançait entre la mollesse qui la retenait étendue entre ses draps tièdes et l'appel de ce tourbillon léger qui faisait danser la poussière, éparpillait les pétales et venait s'enrouler autour de son cou, frôlant sa nuque, provoquant un frisson, un sourire, un soupir.

Elle n'était que quiétude et torpeur.

Depuis trois semaines elle prenait le plaisir le plus vif qu'elle eût jamais ressenti, elle ne soupçonnait pas qu'il pût exister si fort et quelques éclairs de raison ne parvenaient pas à troubler sa paix physique.

Elle sentait Armand aussi différent d'elle qu'un oiseau d'un quadrupède, éprouvait pour lui un obscur sentiment d'envie qui se mêlait à une admiration, à une soumission de femelle heureuse. Dès qu'il paraissait, elle était ivre; son orgueil, son ambition oubliés, elle était mûre pour l'esclavage, seul bonheur féminin. Cette révoltée ressentait une passion qu'elle ne s'avouait pas tout à fait, qu'elle était aussi incapable de dominer que d'analyser.

Pour garder son amant, elle se disait seulement qu'il

fallait renoncer à un avenir qu'elle avait rêvé respectable et fortuné et que, depuis son échec avec Rambert-Bajac, elle n'avait plus grand'chance d'atteindre.

Elle avait assez sottement méconnu les vraies dispositions d'un patron qui l'eût volontiers lancée dans la seule carrière ouverte aux femmes paresseuses; elle était encore assez simple pour croire qu'Armand ferait pour elle ce qu'elle ignorait que Marie-Lise Fishner fît pour lui.

Les dons éclatants qu'elle avait refusés de Rambert Bajac, elle les attendait d'Armand. Elle se croyait déjà devenue une femme à la mode, ne voyait plus là de déchéance, mais éprouvait au contraire le vague sentiment qu'une belle réussite dans l'aristocratie du demi-monde créerait entre elle et le comte de Marillac une sorte d'égalité.

Un papillon jaune égaré dans la chambre frôla ses yeux mi-clos sur des visions peu décentes; les neuf cris d'un coucou accroché dans la cuisine la rejetèrent dans la réalité. Elle se souvint qu'elle devait rendre le matin même à Rose un manuscrit confié la veille au soir. Sortant à regret de son lit ses jambes musclées, elle fit sa toilette avec minutie, termina son travail et monta vers la villa.

Depuis quelque temps déjà, Rose avait obtenu que Pascaline copiât une élucubration sur les villes d'art de Provence, dont elle comptait faire une conférence. Elle en avait pillé les éléments dans quelques bons ouvrages qu'elle appelait « sa documentation », devait bientôt régaler de sa prose ses relations parisiennes et passer ensuite la mer pour n'en pas priver New-York. Rose Fishner appartenait au grand nombre des heureux satisfaits d'eux-mêmes et tout de même persuadés qu'ils enchantent les autres. De gros compliments lui paraissaient discrets; elle ne savait pas que l'on pût en sourire; ce qu'elle payait cher, elle était certaine de le devoir à ses mérites. Se jugeant une valeur intellectuelle, parce qu'on

la traitait comme une valeur or, elle n'avait pas moins d'illusions sur son physique et lorsqu'elle épinglait sur une robe signée « Chanel » deux gros diamants, elle croyait ensuite poudrer un nez signé « Phidias ».

Marie-Lise qui avait l'esprit caustique ridiculisait si ouvertement ces travers que Rose, obligée de comprendre qu'elle n'était pas admirée, s'en irritait chaque jour un peu plus.

Elle eût aimé se venger de la jeune femme qui la subissait sans égards, lui imposait Armand sans dissimuler beaucoup qu'il était sa propriété et accumulait des insolences assez drôles auxquelles Rose ne savait pas toujours répondre.

Sa manie d'écrire excitait singulièrement la verve de Marie-Lise. Elle et Armand s'accordaient sur ce point qu'ils eussent tous deux préféré que Pascaline vînt moins souvent à la villa : Armand, parce qu'il s'empêtrait dans mille mensonges et craignait que Marie-Lise les découvrît; Marie-Lise, parce que, rivale sans le savoir de Pascaline, elle lui avait voué une antipathie que l'autre lui rendait bien.

Malheureusement la jeune fille, devenue l'auditeur flatteur et flatté de Rose Fishner, n'avait su lui cacher ni quelques regards un peu trop appuyés sur Armand, ni les sentiments que lui inspirait Marie-Lise.

Rose, tout en semblant absorbée par la littérature, guettait son entourage et mûrissait un projet.

Armand croyait lui plaire et ne se trompait pas. L'enlever à sa cousine eût été pour Rose une jolie victoire; Armand aux enchères, pensait-elle assez cyniquement... Pascaline pouvait, suivant les circonstances, ou bien l'aider, ou bien être un obstacle passager à ses desseins. Habituée au jeu vaniteux qu'est l'amour dans le monde, jeu qui devient même, la mode s'en mêlant, un jeu de société, l'Américaine supposait qu'en emmenant Pascaline à New-York, en lui faisant au besoin une situation

là-bas, elle s'attirerait un remerciement de Marillac plutôt qu'un reproche. Là, son calcul était assez juste.

Déjà, celui-ci sentait passer son caprice. Mais, ni lui, ni Rose n'avaient pénétré le caractère peu civilisé de la fille de Pascal Foulon.

Midi sonnaient comme celle-ci gravissait lentement les marches de la terrasse, son manuscrit à la main. Un fourreau de jersey tout plat, serré par une ceinture de cuir, lui laissait son allure de nymphe, et ses bras découverts, naturellement foncés, prenaient au soleil la couleur des poteries grecques.

Armand sentit un regret en la voyant monter à contre-jour, nimbée de soleil. « Quel dommage, songea-t-il, quel dommage que les femmes aient un caractère, une situation sociale, une volonté! Quel dommage que celle-ci ne soit pas un objet et que je doive m'en priver par sagesse et par nécessité! »

Marie-Lise de sa voix la plus sèche, interpella Pascaline :

— Mme James Fishner est dans la bibliothèque, passez donc par l'autre perron.

Pascaline ne put rencontrer le regard fuyant d'Armand et, toute pâle, gagna l'entrée des fournisseurs.

« Quel dommage, se dit Simon en regardant Marie-Lise, quel dommage qu'elle pense, quel dommage qu'elle parle! »

VI

Simon ne pouvait dormir.

Le clair de lune striait sa chambre, en faisant une cage phosphorescente; il se leva, ouvrit les volets, s'accouda devant un paysage de platine et de lapis. Tout était parfum, lumière et silence; les grandes ombres des arbres

frissonnaient imperceptiblement sur les pelouses claires.

La nuit était déserte, nette et nue.

Sur la faune et sur la flore nocturnes, sur les heures crées pour le bercer et l'endormir, Simon ouvrait des yeux indiscrets et dans la marche des étoiles surprenait leur course invisible vers le matin.

Les branches anguleuses des cèdres dessinaient sur le ciel uni un alphabet oriental dont il ne savait pas déchiffrer le sens kabbalistique.

« Symboles, songeait-il, voix des apparences que les poètes transcrivent par une inspiration divine! Est-il insensé de croire devant les plantes immobiles que les générations anéanties depuis des milliers de siècles revivent en elles? Est-il un arpent fertile qui ne soit fait de cendre jadis vivante?... Oui, c'est Daphné dont le regard brille sur les feuilles luisantes du laurier... Est-il rien de plus vrai que ce qu'on imagine? L'intuition n'est-elle pas l'ennemie de l'instinct? L'un préserve la vie, combat pour elle, mais l'autre peut-être la domine et s'en évade, l'un est bas, l'autre... où va-t-elle? Les « actes » ne sont jamais « grands », un homme agite sa génération, l'encombre de sa personnalité. Qu'importe? Les vicissitudes humaines, en tant qu'événements, que sont-elles dans l'univers? La seule « grandeur » est peut-être cette étrange faculté de s'évader du tangible, du réel ou de ce qui semble tel, de fuir par la pensée ce qui *paraît être* pour tâcher de rejoindre, de concevoir ce qui *devrait être,* c'est-à-dire la perfection dans l'absolu... La vie est comme une vitre entre ces choses et nous; à travers elle notre vue s'élance; contre elle nos désirs se brisent... Terre promise... »

Simon soupira. Le poids de l'inconnu l'angoissait encore. Il avait cherché le surnaturel, espéré l'hallucination. Dépistant les tricheurs et les malades, son esprit tourmenté, mais aigu, ne s'aveuglait jamais.

« Un amour, se disait-il, un amour sans objet retombe

toujours sur mon propre cœur et l'écrase. Cette douceur de serrer un être chaud et vivant contre soi... Je pense, lorsque je vois des bras nus, que jamais je n'ai posé ma tête contre une épaule... Sur quelle bouche trouverai-je à la fois la douceur des mots et des lèvres, quel regard sera transparent? L'être est plus caché que le monde, le microcosme et le macrocosme sont également mystérieux... Il faut qu'une femme soit un miracle, il faut n'avoir à lui pardonner aucun de ces mérites qui sentent l'effort, elle doit naître avec toutes ses grâces et, si elle en acquiert, surtout le cacher. Il faut qu'elle nous devine et qu'elle souffre... Amoureuses changées en sources, dans vos larmes fades nous cherchons notre sourire; cependant l'on croit vous aimer! La femme la plus vide est un écho docile, pourquoi ne puis-je essayer de m'en contenter?... Il faudrait que je fusse aveugle et sourd... Je porte une masse de tendresse que rien ne peut user, je suis libre et bloqué en face de moi-même. Des autres, je ne vois que l'éloignement. »

Bien qu'Archibald intéressât assez Simon pour l'arracher parfois à lui-même, il ne se faisait aucune illusion sur la qualité de l'attachement que lui manifestait l'Américain. La facilité qu'il avait de réaliser, jointe à un tempérament actif, empêchait celui-ci de se cogner sans cesse à l'inutilité qui paralysait Simon. De plus, il aimait sa puissance, Simon le savait et qu'il prenait la vie avec une intelligence pratique et une bonne humeur un peu volontaire.

Simon doutait qu'il eût tort, se gourmandait de ne rien prendre au sérieux et tout au tragique; cependant il n'eût pas changé volontiers.

Notre vérité, notre personnalité, nous l'aimons trop ou plutôt elle est notre centre, notre essence. Nous modifierions tout de notre corps, mais pour ce qui est de notre caractère, notre préférence intime, le nœud de notre être,

si l'on peut ainsi parler, nous ne pouvons concevoir son changement que comme un anéantissement.

L'idée de cet anéantissement était indifférent à Simon.

Que la clef de la mort ouvrît sur la nuit ou sur la clarté, il n'en sentait pas d'épouvante; son moi, il n'y tenait guère, le trouvait infime, sans importance. Fondu dans l'immensité, il souriait de la férocité du moi des autres et de cet instinct de conservation qui les poussait à le défendre pour un temps si court par des actions insensées ou cruelles.

Simon eût tout abandonné à ces fauves, il n'était pas né pour guerroyer dans leur domaine; ce qui le révoltait, c'était le sentiment d'être l'esclave aveugle d'une puissance inconnue; son ignorance des causes était un supplice qui ne le lâchait guère. Les points d'interrogation, se disait-il, ont la forme de l'hameçon; lorsqu'on a goûté la curiosité, ils s'enfoncent en nous et nous déchirent.

Simon supportait assez mal une existence quotidienne avec ses dissemblables. Il crut d'abord avoir fait à Marie-Lise un sacrifice incroyable en acceptant d'aller à Cannes. En y réfléchissant, il découvrait qu'il avait peut-être usé du seul moyen d'abréger le séjour de la famille Fishner à la Florentine. Ce séjour commençait à lui peser. Rose, Armand et Marie-Lise à chaque repas, formaient un trio désuni dont les propos sans variété se terminaient toujours par les mêmes discussions. Archibald, grand mangeur et fort gourmand, commandait lui-même les menus; lorsqu'il était à table, il ne parlait que de cuisine et chaque fois que Rose, qui était la plus irascible, élevait le ton, il remplissait de force son verre et son assiette et la gavait pour la faire taire. Marie-Lise n'aimait que les cocktails et les cornichons. Quant à Armand, il appréciait les connaissances culinaires d'Archibald, mais ses pensées étaient ailleurs et quelquefois sa rêverie touchait à la somnolence. Marie-Lise le trouvait terne et le

lui disait sans ménagement, lorsqu'ils étaient seuls. Entre ces gens réunis par une sorte de fatalité régnait une discorde latente que Simon sentait sans en saisir les causes exactes; il percevait sous les formes polies de leurs intérêts opposés un avenir d'inévitables querelles. Il pensait que les appétits sans scrupules de ceux qui vivaient accidentellement autour de lui laissaient libres dans la même cage des animaux que l'on eût soigneusement séparés au Jardin Zoologique. Il prévoyait qu'ils se battraient à quelque occasion et, comme il mettait toute son énergie à défendre sa tranquillité, que leurs démêlés l'ennuyaient, il eût été bien aise de les voir s'installer ailleurs.

La solitude lui était nécessaire pour respirer; lorsque, les nerfs tirés et rétrécis par l'effort que lui imposait toute société, il se retrouvait chez lui avec le silence et l'odeur qu'il aimait, il quittait une armure si lourde qu'il en restait courbatu.

La détente venait devant la nuit muette. La chambre de Simon était située au second étage de la villa. Elle était assez basse et ouvrait sur une loggia qui faisait terrasse couverte sur l'angle de la maison. Il avait passé là bien des heures et s'y plaisait.

Dans son apaisement, Simon devina, sans que rien l'eût décelée, une présence... Quelques minutes passèrent et, comme un bruit éclatant, le craquement léger du gravier vint frapper ses nerfs aux aguets. En se penchant, il distingua sur la terrasse et sous les platanes, dont les bourgeons se dépliaient à peine, une forme claire dans un rayon bleu. Un homme la suivait en pantoufles.

Simon recula et rentra : « Marie-Lise et Armand », se dit-il.

L'intimité des deux cousins ne lui avait pas échappé; il la croyait plus récente qu'elle ne l'était réellement et appelait pour l'excuser toute sa raison à son secours. Il connaissait trop Archibald pour supposer qu'il s'en fâchât, et ce qu'il jugeait le plus sévèrement, c'était le

choix de Marie-Lise. Armand lui inspirait un dégoût si violent qu'il eût appris sa mort avec plaisir. Il se reprenait lui-même lorsqu'un tel sentiment l'envahissait trop clairement. Ce soir-là, cette intrusion dans *son* silence et dans *sa* nuit le bouleversa.

Il referma ses volets avec précaution, sa fenêtre, tira ses rideaux, prit un médicament pour dormir et s'enfonça dans son lit.

Cependant Armand, sans gentillesse, poussait Pascaline vers son logis.

Ce même soir, Rose, ayant laissé Marie-Lise faire un bridge avec les trois hommes, avait regagné sa chambre et fait demander Pascaline. Elle dicta quelques lettres à la jeune fille et peu après dix heures la renvoya chez elle.

Armand, rentrant dans sa chambre, plus tard, l'y trouva cachée, fort gaie, prenant cela comme un bon tour et décidée à ne le quitter qu'au petit jour.

Il lui remontra qu'elle était folle, que l'on avait pu remarquer qu'elle n'était pas sortie de la maison et que l'heure n'était pas si avancée qu'elle ne pût encore s'en aller ouvertement et sans scandale.

— J'ai la clef, tous les domestiques sont couchés, personne ne m'entendra partir, et puis, ajouta-t-elle têtue, si l'on me voit, je m'en moque. Tu es libre, n'est-ce pas, et personne ne te prend pour un moine; à Paris tout le monde saura bien vite que je suis ta maîtresse... je ne me cacherai pas... Mais, dit-elle, inquiète du silence et de la mine mécontente d'Armand, de quoi as-tu peur?

— Je n'ai pas peur, murmura-t-il, dissimulant tant bien que mal sa colère; je trouve que ces manières sont inadmissibles, ici où je ne suis pas chez moi, à deux pas de ma cousine et de Rose Fishner...

— Ah! si l'une ou l'autre venait dans ton lit, ce serait parfaitement correct, n'est-ce pas, mais moi, moi, je serais traitée comme une grue qu'on n'introduit pas chez

les femmes du monde! ou comme une pauvresse que l'on fait passer par la porte de service!

— Tais-toi, voyons, tais-toi...

Et Armand, comme elle élevait la voix, dut se résoudre à lui fermer la bouche en l'embrassant. Elle en prit avantage et, malgré ses protestations, de plus en plus faibles, se dévêtit, se coucha, lui donna de grands plaisirs.

Cette créature, songeait-il, à demi-conscient, va me causer de grands tracas.

Tandis que Pascaline, heureuse, s'endormait, Armand se félicitait de l'opportunité d'un départ qui ferait cesser une intimité dont l'audacieuse venait de lui faire mesurer les risques.

« Je vais partir pour Paris demain matin », se dit-il après quelques instants de réflexion. « Il est grand temps de couper court. Les Fishner partent pour Cannes. J'y serai quelques jours après... Fishner sera bien aise d'avoir des nouvelles de son écurie... Il faut que je lui découvre un crack pour le printemps... Je ne crois pas que Lise ait si mauvais goût... Pierre Lalande la lassera vite... Il aura des concurrents... Une petite absence ne peut me nuire... Au contraire. Je vais reconduire Pascaline chez elle; impossible de rien lui dire ici, elle est bruyante.

Il alluma une cigarette, enfila son pyjama, secoua la femme endormie.

— Il faut partir, dit-il tout bas, j'ai horreur de voir lever le soleil à moins de ne m'être pas couché; d'ailleurs je vais te reconduire; je pourrai, si l'on m'entend, mettre cette promenade sur le compte d'une insomnie.

Armand marchait en silence à côté de Pascaline qui se serrait contre lui.

— J'ai froid, dit-elle, je croyais que tu serais content, et je sens que tu m'en veux; cet après-midi la Fishner m'a retenue pour des bêtises, mais c'est grâce à elle que j'ai pu saisir l'occasion de te voir ce soir...

Armand mâchonnait sa cigarette, cherchant une phrase... Déjà la masse sombre du pavillon apparaissait entre les arbres.

— Ma petite Pascaline, tu vas tâcher de comprendre.

— Comprendre... quoi?

— Mais que... rien n'est éternel... ni même bien long... il faut que je rentre à Paris.

— Sans moi? dit-elle.

Elle s'était arrêtée, suspendue à son bras; elle regardait dans la pénombre l'expression fuyante et fausse, la bouche serrée d'Armand. Il ressemblait à Marie-Lise, mêmes traits aigus et réguliers, à Marie-Lise qu'elle détestait; cela la frappait tandis qu'il parlait.

— Il faut prendre les bonnes choses et se résigner à leur fin, mon petit; je ne puis t'emmener ni m'occuper de toi... je ne t'ai rien promis.

Pascaline avait lâché Armand; elle s'éloignait à reculons; elle sentait monter en elle un torrent d'injures; ce que l'amour et surtout ses sens lui avaient caché, elle le savait maintenant, c'était une haine profonde, instinctive, pour ces gens qui la dédaignaient.

— Quand pars-tu? dit-elle d'une voix étranglée.

Armand mentit prudemment :

— Demain soir par le rapide.

Elle ne pouvait lui jeter ses pensées à la figure; elle était paralysée, secouée de sanglots réprimés.

Armand était plus ému qu'il ne l'eût souhaité; il s'approcha d'elle et voulut la prendre dans ses bras; mais elle le repoussa et lui cria un mot si grossier qu'il en resta figé, tandis qu'elle s'enfuyait vers sa maison.

En rentrant, il vit un rayon de lumière sous la porte de Rose Fishner. « M'aurait-elle tendu un piège? » se demanda-t-il.

Il partit à l'aube en voiture. Pascaline qui n'avait pas dormi le vit passer la grille.

VII

Trois petites Américaines du Sud, figures ravissantes et jambes trop courtes, occupaient un canapé qui prenait un air de perchoir. A leurs pieds, assis sur des coussins, un jeune compositeur, membre d'un groupe qui s'intitulait l'Octave, et dont on disait couramment que cette octave n'avait qu'une note, tenait un banjo et, pour ne pas contredire les médisants, en tirait une mélopée monotone et sans cesse renaissante.

— Je crois bien que l'on appelle cela jouer de la scie, murmurait un journaliste en passant ses mains maigres dans les cheveux d'une blonde divorcée qui, s'étant beaucoup offerte, se croyait irrésistible. Le jeune homme, que ses ennemis disaient mal élevé et que ses amis trouvaient d'un naturel et d'une spontanéité charmants, s'écria un peu trop haut :

— Madame la duchesse, vous ne m'aurez qu'au souper du centième!

— Cocktails! cocktails! cria Lalande pour faire diversion, en cognant l'un contre l'autre deux shakers embués.

La fumée emplissait la pièce.

Marie-Lise allait et venait, invitée, suppliée, complimentée.

Pierre Lalande avait arrangé pour elle cette réunion prétendue intime. On s'écrasait avec bruit, c'était un succès. Cependant la jeune femme semblait plus agitée que joyeuse et le peintre, habile à discerner le plus petit nuage sur les physionomies, se demandait comment il avait pu déplaire.

L'idée que la pensée de Lise Fishner était peut-être tout simplement ailleurs ne lui vint pas et son plaisir mondain fut gâté.

Simon avait lui aussi remarqué quelque chose de diffé-

rent dans l'expression de Marie-Lise; il avait rencontré son regard un peu inquiet et s'en était étonné.

Une robe de crêpe uni et mat la rendait plus mince et plus blanche; sa figure où l'on ne lisait guère que la sécheresse ou le dédain gagnait par la fatigue un charme qui manquait d'ordinaire à sa perfection.

Simon observait la jeune femme, la regardait évoluer parmi ces visages venus de pays, de milieux divers, et réunis là par un homme qui faisait autant de publicité que de peinture.

« Le monde est pour moi comme une eau trop froide, se dit-il. Comme il faudrait qu'il fît chaud dans mon cœur pour le supporter! Je lis ma solitude sur tous ces masques étrangers. Souffrent-ils? Tous riraient de mes pensées pendant un instant et je les ferais bâiller si je parlais un quart d'heure. S'amusent-ils? A travers les volutes de la fumée, dans le reflet des verres bombés, tout se déforme, comme cette joie inventée pour une heure, dans le souvenir. Bruit volontaire, échange de paroles oubliées, de gestes qui doivent faire rire. Et de la tristesse qui se cache énervée. Dans la cordialité des propos d'aujourd'hui est incluse toute la malveillance des récits de demain. Curieux mélange d'appétits et de préjugés. Dans tout cela une grande innocence, une agitation puérile, une danse éperdue autour des poignards qu'il faut rendre invisibles; que d'adresse! que de ruse! dans cet amour de soi, dans mille vanités armées comme des guerrières, dissimulées comme des espionnes... »

— Tout cela est bien loin de la sérénité! lui dit Archibald à l'oreille.

Simon sursauta que l'on eût si bien répondu à sa pensée.

Il y avait là lady Byrth, Autrichienne de naissance, deux fois divorcée, enfin veuve de son troisième mari; son beau-fils, pâle drogué, boiteux qui ne sortait jamais avant six heures du soir, ne vivait que la nuit qu'il

passait au baccara; il y avait aussi le rajah de Bapour, vêtu à l'européenne, mais si mince, si sombre, si grave et si nonchalant qu'il semblait l'Asie en personne. La comtesse Karkoff et sa fille Véra, dont on disait qu'elle était le dernier diamant de sa mère qui n'en avait presque plus à vendre. Elles avaient passé par la fortune, le drame et la pauvreté; la mère restait puérile, indifférente à son avenir restreint de vieille femme; il semblait que le passé d'épreuves pesât moins lourd sur elle que sur les épaules de sa fille le futur indécis. Mme Karkoff se bourrait de sandwiches au caviar en bavardant avec la princesse Baratsky qui était vendeuse chez un couturier. Véra restait silencieuse et comme isolée au milieu du babillage.

— Elle est belle, murmura Pierre Lalande au rajah, et bien faite pour inspirer l'amour.

— Ne prends pas le filet pour un abri, l'appât pour un repas, l'amour pour le bonheur, répondit l'asiatique avec un sourire parisien.

— Cocktail! dit Archibald à Simon; la guerre a secoué, mêlé tous les peuples, mais dans la glace; ils ne s'aiment pas, ils s'éveillent, dit-on... Le réveil des peuples, c'est comme celui des volcans, à fuir!

— Tout est à fuir, dit Simon; pourquoi bouger, puisque nous le savons?

Une des Argentines criait :

— Vous ne savez pas ce bonheur qu'il a eu, le petit Manos? Il voulait se tuer, il n'avait plus un peso et Georgina Erwin s'est tombée folle amoureuse de lui et elle est riche, riche, des plus riches des Etats-Unis!

— Que faire sans un peso? soupira le joueur de banjo. Mieux vaut mourir ou se marier. Elle est jolie, Georgina?

— Elle a des diamants gros... gros...

— Je vois, dit-il, tout juste le nécessaire!...

— C'est vrai, dit Simon à mi-voix, tous les bonheurs

s'achètent. Ceux qui ne peuvent se contenter de ce qui se paye, qui leur répondra?

— Personne, mon pauvre ami! Rien ne répond, ni à nos cris, ni à notre silence, ni homme, ni dieu, ni diable, prenez-en votre parti.

— Je vais retourner à Marseille; Archie, voici quatre jours que je suis ici, cela me suffit.

— A moi aussi, dit Archibald, je reçois tous les jours vingt télégrammes de New-York. Je vais être obligé d'aller un peu là-bas et je voudrais avant de rentrer à Paris passer encore quelques jours à la Florentine. Je laisserai ma femme ici, elle nous ramènera le peintre et nous déciderons sur place les travaux que vous surveillerez en notre absence.

— Vous emmènerez Mme Fishner en Amérique?

— Certainement, je tiens à ce qu'on la voie là-bas.

— Pour longtemps?

Fishner sourit :

— Pas assez longtemps pour la faire souffrir, ni elle ni d'autres... Je ne suis pas un monstre!

Marie-Lise s'approcha d'eux :

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

— Huit heures moins un quart, dit Fishner en regardant son poignet.

— Comment se fait-il que Rose ne soit pas arrivée?

— Elle vous manque?

— J'ai trouvé surprenant qu'elle soit restée trois jours seule à Marseille; elle devait être ici cet après-midi...

— Mais, dit Simon, elle est peut-être là.

Le directeur de l'hôtel, qui devait à Lalande d'héberger les Fishner, avait mis gracieusement à sa disposition un salon pour son cocktail. Archibald sonna.

— Faites-moi savoir si Mme James Fishner est arrivée, dit-il.

Rose fit répondre qu'elle était là, en effet, depuis une

heure, mais que, très fatiguée, elle s'excusait de rester chez elle.

Marie-Lise avait été assez surprise par la brusque disparition d'Armand; celui-ci, après avoir téléphoné à Paris à huit heures du matin, s'en était allé sans prendre congé de personne. Il avait simplement laissé un mot pour Fishner, l'avertissant qu'il était appelé à Paris par son entraîneur. Il s'agissait, disait Marillac, d'un trois ans très intéressant qu'il fallait voir immédiatement. Il priait Fishner d'excuser son départ, mais, ajoutait-il, je préfère être à Cannes le plus vite possible, et je gagne un jour en partant ce matin.

Le prétexte était plausible, cependant Marie-Lise n'y avait pas cru; elle redoutait qu'Armand n'eût encore trempé dans une de ces combinaisons qu'Archibald avait formellement interdites en lui confiant ses chevaux. Elle avait appris à connaître son mari. Il était certain qu'à la moindre incartade, Armand devrait chercher fortune ailleurs. En pensant que ce Marillac, insatiable et joueur comme elle, courait peut-être un danger et qu'il le lui avait caché, elle sentit un renouveau d'attachement pour lui. L'arrivée à Cannes si désirée ne parvint pas à dissiper une inquiétude qu'elle ressentait rarement.

« Je deviens nerveuse, se dit-elle, je me suis trop ennuyée dans ce trou qu'ils appellent un paradis! Mais Armand aurait dû me laisser un mot. »

Le baccara diminua son souci. Elle gagna, joua fort tard et, prévoyante, craignant toujours quelque folie de Marillac, dissimula un gain important.

Sa lassitude était grande; dès qu'elle vit s'égrener l'assistance, elle prit congé de Lalande, lui donnant rendez-vous au golf pour le lendemain.

Puis elle monta chez Rose.

— Que faites-vous ce soir? demanda celle-ci.

— Baccara... dit Marie-Lise.

— Et où dîne-t-on?

— Archibald et Simon détestent dîner au Casino, ils parlaient d'un restaurant excellent... j'aimerais mieux dîner à l'hôtel, je suis fatiguée...

— Ma petite Marie...

La jeune femme leva les sourcils, étonnée du ton affectueux.

— Ma petite Lise, répéta Rose, veux-tu dîner seule avec moi?... Je ne veux pas t'ennuyer, ajouta-t-elle d'un air onctueux, j'ai à te parler... sérieusement, je ne suis pas une méchante femme... je veux te le prouver... il s'agit d'Armand...

— Ah! dit Marie-Lise d'une voix blanche, qu'a-t-il fait?

— Ecoute-moi; nous n'avons jamais eu d'explication sérieuse à son sujet, je voudrais que tu sois heureuse. Moi, je vais retourner en Amérique dans trois mois, je compte y rester un an... Tu sais que je m'occupe là-bas de choses importantes... Archibald aussi sera forcé de passer bientôt quelques mois à New-York; tu refuseras probablement de nous accompagner... tu ne voudras pas quitter Marillac... Crois-tu que ton départ le troublerait beaucoup?... Enfin crois-tu?

— Mais parlez donc! dit Marie-Lise durement, je suis sûre que vous distillez une méchanceté!

— Que tu es injuste! Une vérité n'est pas une méchanceté; mais quand on suppose que cette vérité sera pénible à entendre, on hésite... tu comprends... on hésite...

— Mais quelle vérité? Est-ce qu'il s'agit d'argent?

Rose sourit.

— Non, non... c'est à cela que tu penses... Tu ne crois pas Armand capable d'une... infidélité?

La jeune femme regarda Rose bien en face.

— Est-ce qu'il se marie? dit-elle.

— Mais non, dit l'Américaine interloquée, ne crains-tu que cela?

Marie-Lise haussa les épaules ;

— Vous avez peut-être découvert qu'il me trompe? Croyez-vous que je ne le sache pas? Tous les hommes nous trompent de temps en temps... cela n'a jamais été sérieux.

Elle crânait, mais était horriblement humiliée que Rose connût une escapade de Marillac, humiliée aussi d'être traitée en propriétaire dupée...

— C'est, dit Rose, qu'il a vraiment fait une sottise avec cette petite Pascaline; il risque un scandale affreux, et tu sais, dit-elle toujours doucereuse, qu'Archibald n'aime pas cela... Je l'ai confessée avant-hier... Elle parlait de se tuer s'il l'abandonnait... voulait le rejoindre à Paris... il l'y attend peut-être...

— Comment! dit Marie-Lise, c'est avec « ça » qu'il se distrayait!

Rose vit monter sa colère, mais elle ne démêla pas que cette colère était dirigée presque tout entière contre la jeune fille.

— Vous dites qu'Armand l'attend à Paris? reprit Marie-Lise, les dents serrées. Mais vous êtes folle, il m'a télégraphié aujourd'hui qu'il arriverait sans doute après-demain.

— Peut-être, dit Rose en soupirant, qu'il s'arrêtera à Marseille... Enfin je t'ai prévenue, parce qu'il m'a semblé qu'il ne fallait pas que cette histoire durât, à cause de toi, dans son intérêt à lui, et aussi pour te proposer d'emmener la jeune personne... de t'en débarrasser. Pascaline s'est confiée à moi; elle ne peut rester à la villa, quoi qu'il arrive, et je ne puis l'abandonner; d'autre part, je voudrais t'éviter la peine... l'ennui... tu ne m'en veux pas?

Marie-Lise regardait Rose qui lui souriait d'un air attendri.

« Pourquoi s'est-elle mêlée de tout cela? se demandait la jeune femme. Que signifie le départ d'Armand? Je suis sûre qu'elle ment, mais pourquoi ment-elle? quel

intérêt?... Me brouiller avec Armand? je ne lui ferai pas ce plaisir. S'il est vrai que Pascaline... oui, les absences l'après-midi, certains symptômes que j'aurais dû comprendre, oui, c'est possible, mais je veux le savoir par moi-même. »

Elle se sentait envahie par la colère, mais, habituée à dissimuler, elle se maîtrisa, reprit son calme, résolut de remettre Armand et Pascaline en présence et, jusque-là, de garder le silence.

Rose prit la jeune femme dans ses bras :

— Chère petite, tu n'as jamais senti mon affection... l'intérêt que je porte...

— Parlons d'autre chose, voulez-vous? Ne faisons pas de drame et dînons.

Elle alla au téléphone et demanda Paris.

— Deux heures d'attente... murmura-t-elle, où le rejoindre?... Annulez.

« Décidément, pensa Rose déconcertée par le sang-froid de Marie-Lise, cet incident ne suffira pas à les séparer. C'est à Pascaline que j'aurais dû dire la vérité; la jalousie aurait là plus de prise... mais cela m'était bien difficile... Cette stupide créature ne suppose pas un instant qu'Armand puisse aimer ailleurs... elle se croit si charmante... Ces filles sont d'une fatuité... Quand je dis aimer... il se plairait mieux sans doute avec une femme plus intelligente, moins frivole que sa cousine, si elle lui offrait les mêmes agréments supplémentaires... Il faut maintenant qu'Armand ne soit pas furieux contre moi. Comment empêcher Marie-Lise de lui dire... »

— Voulez-vous commander le dîner? dit Marie-Lise; j'aime mieux ne pas descendre et ne m'habiller que plus tard.

— Tu vas sortir?...

— Je vous ai dit que j'allais au baccara... Commandez n'importe quoi, je vais prévenir Archie, pour qu'il revienne me chercher tout à l'heure.

Rose cherchait un moyen de faire taire la jeune femme et n'en trouvait point. Elle avait assez justement jugé Pascaline en la montrant capable de protester bruyamment contre la conduite de Marillac, mais elle avait exagéré son langage en la dénonçant à Marie-Lise, auprès de qui elle ne s'était point vantée d'avoir fermé la bouche de la désolée en lui promettant d'intervenir auprès d'Armand et de tout tenter pour le lui ramener. Elle lui avait conseillé de partir pour l'Amérique, où elle, Rose, lui procurerait une situation magnifique. Rien, prétendait-elle, n'était plus propre à provoquer un revirement chez Marillac. Pascaline avait accepté cette idée sans enthousiasme; les plans compliqués, les longs efforts ne lui plaisaient pas, mais elle avait acquiescé aux paroles de l'Américaine, tenant à la ménager comme la seule personne qui pût l'aider.

L'important, avait pensé Rose, est de la décider à partir. Devant l'attitude de Marie-Lise, elle regrettait d'avoir apaisé Pascaline. Elle songea même à continuer son vilain rôle, mais il eût fallu découvrir à la jeune fille la secrète entente de Lise et d'Armand. S'il était défendable qu'elle eût parlé à Marie-Lise, rien ne pourrait excuser qu'elle apprît la vérité à Pascaline. Il était aussi trop tard pour agir d'une façon détournée. Rose n'en était pas incapable, mais on savait maintenant des deux côtés qu'elle était mêlée à cette intrigue. Si quelque incident fâcheux se produisait à la suite d'une révélation de provenance inconnue, Rose était certaine que Marie-Lise n'eût pas manqué de la soupçonner, voire même de l'accuser ouvertement, ce qui pouvait gâter définitivement ses relations avec Armand.

En revanche, ses bons offices prétendus ne pouvaient que le rapprocher d'elle.

« Il faut me résigner à leur avoir rendu service, conclut-elle; je dirai un mot de tout cela à Archie un peu

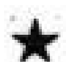
plus tard, il me saura gré lui aussi d'avoir étouffé cette histoire... bien malgré moi! »

Rose s'était crue fine et reconnaissait s'être trompée. Marie-Lise supportait de Marillac ce qu'elle n'eût admis de personne. Elle avait pour lui un sentiment où l'esprit de famille jouait un rôle. Elle était sa complice avant d'être sa maîtresse et l'eût soutenu devant tous et surtout devant Rose. Mais Rose se trompait encore en supposant que tout allait s'arranger en quelques mots, — elle oubliait l'orgueil, l'esprit vindicatif de Marie-Lise. Celle-ci était décidée à garder Armand, mais non sans lui donner une dure leçon.

Elle revint en pyjama et, s'allongeant sur le lit de Rose, lui dit :

— Vous, vous allez vous taire, n'est-ce pas? Je désire que personne, vous entendez bien, que personne ne s'insinue entre Armand et moi; cela se passera « en famille ». Je désire qu'il ignore que vous m'avez avertie.

— Ah! dit Rose, comme tu es intelligente!



Le personnel désœuvré s'empressait autour de la table où déjeunaient, invités par Pierre Lalande, Rose, Marie-Lise et Armand. Il y avait, ce matin-là, fort peu de monde au Casino. Le soleil, malgré les stores baissés, boursouflés par le vent, dorait l'ombre de la salle à manger, allumait des éclairs sur les couverts brillants, et la mer bienveillante clapotait sur la grève voisine.

Archibald et Simon avaient quitté Cannes le matin même; Rose prenait pour Paris le rapide de cinq heures.

Marie-Lise regardait Armand manger avec sérénité un appétissant pilaff de homard. Il paraissait d'excellente humeur. Son voyage à Paris n'avait pas été inutile; pour le justifier, il avait négocié l'achat d'un des meilleurs poulains de l'année. Archibald avait ratifié l'opération qui rapportait cent mille francs à Marillac et à l'écurie

Fishner une chance de triompher dans les grandes épreuves.

Armand, riche pour quelques jours, libéré de son idylle provençale, jouissait de cet état d'esprit léger qui provient d'une bonne conscience et d'une rupture facile.

Marie-Lise devait — du moins elle le lui avait laissé croire — passer une semaine à Paris; il comptait quitter Cannes avec elle et ne plus remettre les pieds à la Florentine. Il entendit donc avec ennui et surprise sa cousine déclarer au dessert qu'elle passerait par Marseille avec Lalande, ceci d'accord avec Archibald.

— En voilà une idée! dit-il, pourquoi faire?

— Tu comprends, Armand, si je vais à Paris maintenant, Archie voudra peut-être que je revienne le retrouver; cela m'ennuie. Tu sais qu'il tient à ma présence, dit-elle avec un sourire ambigu; il n'est pas encore blasé sur les joies du mariage.

— Je croyais, dit Armand, que tu n'avais plus rien à te mettre!

— Mon cher, dit Lalande, j'en suis confus, mais c'est à cause de moi que Mme Fishner a la bonté de modifier ses projets; nous devons décider ces travaux dont vous avez eu l'idée heureuse...

— En ce cas, dit Armand, je rentrerai seul et directement.

— Il n'en est pas question, dit Marie-Lise.

Il leva les yeux sur elle, étonné de la sécheresse du ton, rencontra son regard dur, incisif, qui lui montrait nettement une volonté arrêtée.

— Tu viendras au moins deux jours, continua-t-elle; il est impossible que tu te désintéresses de cette construction... Ce que tu dis n'est même pas très aimable pour Lalande.

— J'en suis désolé, dit Armand, mais cela m'est impossible, j'ai un rendez-vous important à Paris dans trois jours.

— Vraiment? dit Marie-Lise, avec qui?

— C'est de l'inquisition, dit Armand en riant.

— Vous devriez en être flatté, dit Rose qui, contrairement à son habitude, avait peu parlé pendant le déjeuner.

Elle ouvrit son sac, écrivit quelque chose sur le bloc-note qui recueillait d'ordinaire ses pensées profondes. Comme on se levait de table et que Lalande entraînait Marie-Lise vers la porte, Rose restée en arrière tendit la feuille à Marillac.

— Vous serez gentil, dit-elle, de faire partir ce télégramme.

Il lut :

Pascaline Foulon, Florentine, Marseille.
Prière me rejoindre à Paris, demain, urgence.

ROSE FISHNER.

Elle rattrapa les deux autres. Lui, mit le papier dans sa poche et regarda le dos carré de Mme James Fishner avec des sentiments indécis. Au fond, conclut-il, c'est une brave femme! Voilà qui arrange tout! Et songeant à Marie-Lise : « Comme elle peut avoir l'air méchant par moment! »

Un fort mistral soufflait ce jour-là. Il fallut qu'un tourbillon malveillant vînt jeter, sur les yeux d'un jeune homme qui conduisait sa torpédo, cheveux au vent, l'écharpe déroulée d'une femme assise à côté de lui. Un coup de volant maladroit fit dévier la voiture et renversa le chasseur qui portait la dépêche. Il en fut quitte pour une commotion et une syncope, mais le papier qu'il avait lâché rejoignit les mouettes sur la mer.

VIII

La villa Florentine s'appuyait à la colline qui montait derrière elle en rudes échelons. Des cyprès et des chênes-

lièges poussaient entre les rochers et dans leur ombre épaisse l'herbe, la mousse et les fougères s'enchevêtraient parmi les pierres. Une longue et large percée dégageait le nord de la maison; sur la pente abrupte, une fontaine abondante jaillissait et murmurait sous l'écume de deux cascades avant de se disperser en cent ruisselets dans tout le parc. Plus haut que la fontaine, sur une esplanade nivelée en demi-cercle entourée d'ifs taillés, une copie déjà ancienne de l'Aphrodite victorieuse de Capoue se détachait sur le bois noir et dominait le pays tout entier.

Assis sur un banc, Simon regardait vaguement, sans la voir, la mer lointaine et le marbre jauni. Il songeait au triste retour, à la maison de son enfance retrouvée, deux fois déserte. Pour la première fois, le visage de Mme de Prax ne l'avait pas accueilli sur le seuil.

Après cette mort, la maison envahie lui avait paru trop bruyante; aujourd'hui, elle était vide et, seul depuis deux jours avec Archibald, il oubliait qu'il avait souhaité cette paix.

Dans ce coin de parc, décor de tout son passé de rêveries, tâchant de retrouver ses pensées d'autrefois, d'évoquer Angélique évanouie, il était distrait par une image plus jeune et qui n'était qu'absente. Elle semblait errer autour des eaux rapides et rire avec les cascades. Une odeur douce et chaude venait de la terre et des bois; il se souvenait d'un parfum, d'un geste, d'un regard.

Il ne pouvait admirer Marie-Lise, ni l'aimer, mais il la plaignait et l'excusait. Il se demandait si ce qu'elle montrait de légèreté, d'orgueil et d'audace ne cachait pas une sensibilité que personne n'avait éveillée. Il refusait de croire qu'elle aimât son cousin bien profondément; il voyait sa frivolité sans soupçonner ses calculs, sa conduite sans en démêler les motifs, ni surtout les antécédents. Il luttait contre le plaisir que lui avait causé sa présence et qu'il ne voulait pas regretter, contre des

accès contradictoires d'indulgence et de sévérité. Il eût bien aimé voir disparaître Armand et Rose, insupportables satellites de deux personnes qui lui apportaient, sans qu'il s'en rendît compte bien clairement, l'une un bien-être visuel et physique par sa seule présence, l'autre un adoucissement à cet isolement dont il souffrait. Son esprit, tout à la conversation d'Archibald, ne distinguait encore aucun danger venant de Marie-Lise.

Si modeste que fût Simon, il n'avait pu se désintéresser du petit manège de la jeune femme. Elle avait assez bien joué la comédie. Sa coquetterie, ses attentions pour lui, sans l'abuser entièrement, lui avaient laissé croire qu'il ne lui déplaisait pas; mais, s'il se croyait quelquefois convoité, il ne poussait jamais son erreur jusqu'à se croire aimé. Il n'avait jamais senti un désir de le rendre heureux, apercevait et redoutait au contraire l'intention de le faire prisonnier.

Même avec Archibald dont il aimait le caractère, il se tenait sur la défensive. Celui-ci s'était servi pour disposer de Marie-Lise d'un filet tendu par les circonstances et l'avait cédée à Rose comme un cadeau quelconque; autour de Simon, il avait inutilement tissé le réseau plus fin de séductions plus compliquées; cela d'ailleurs inconsciemment ou presque, parce que dans cette occasion un sentiment dissimulait, plus à ses propres yeux qu'aux yeux de Simon, son désir. Simon en venait à blâmer Archibald de son indifférence envers sa femme. Que cet homme très généreux considérât Marie-Lise seulement comme une utilité mondaine, qu'il se désintéressât complètement de cette jeune intelligence qui n'était pas nulle, mais en friche, quand il proclamait volontiers ses goûts d'éducateur, cela prouvait bien, se disait Simon, qu'il était entraîné par son instinct. Puis il se reprochait ce blâme comme une injustice, se souvenait de mille traits qui lui avaient paru antipathiques chez Marie-Lise et une fois de plus la repoussait de sa

pensée comme une intruse, sans se défier de lui-même.

Ce matin-là, il s'était réveillé plus sombre encore que la veille; le paysage lui semblait passé à la mine de plomb malgré l'éclatant soleil. Son esprit avait peine à sortir du brouillard des images vagues; le poids des objets était décuplé et son corps se traînait comme s'il eût désappris à se mouvoir. Mourir, pensait-il, et de ce chaos, de cette confusion où il était plongé, la mort apparaissait comme la lumière et la liberté, un geste, le courage d'un geste, celui que l'homme a, seul parmi toutes les choses vivantes, osé.

Que désirer? se disait-il encore, tout désir s'use et son objet se détruit, aucune autre issue que souffrir... dormir? Les dieux ne songent qu'à dormir...

Archibald écoutait ce faux silence fait de bruits égaux, atténués, venus de distances différentes : le sifflet d'une locomotive, le caquetage des poulets, le roucoulement des pigeons, la colère des chiens de garde et, de temps en temps, faibles et subites, des sonneries de trompettes de cavalerie.

Il était selon sa coutume assis sous les platanes devant la villa et discernait dans ces murmures l'inconstance, la voracité, l'amour, la police et la guerre... toute la vie, se disait-il, résumée et minuscule. Ai-je tort? Simon a-t-il raison? Sommes-nous simplement voués par notre composition chimique et physique à des opinions, à des vies différentes?

Marie-Lise et ses compagnons s'étaient annoncés pour le soir. Fishner sentait avec un peu de mélancolie que le séjour à la Florentine était fini. Il le regrettait comme une halte trop courte, faite dans un pays qu'il ne retrouverait plus. Simon avait fait une fissure dans sa carapace d'homme habitué à extraire de toutes choses ce qui lui semblait le meilleur. Il ne songeait à changer ni sa manière de vivre, ni même sa façon de penser, mais il était moins persuadé de sa force; il venait de voir échouer

devant un homme toutes les tentations. Ce caractère que rien n'avait pu entamer, cette âme si sincèrement douloureuse lui inspiraient une admiration secrète.

Pour Simon qu'il aimait, il ne pouvait rien. Assez délicat pour apprécier un souvenir intact, il était heureux que cette intégrité, cette noblesse ne lui eussent causé aucune déception, pas même celle de céder à une affection dont il eût immédiatement douté. Cependant Simon lui avait fait toucher ses limites, troublait un calme qui venait d'une acceptation désabusée de toutes les médiocrités; cela le portait à réfléchir, à remettre tout en question.

Il quitta la terrasse, chercha Simon dans le parc, contourna la maison et, pensant le trouver auprès des fontaines, prit l'allée escarpée qui gravissait la colline. Simon le vit monter, s'arrêtant de temps à autre; il remarqua sa démarche lasse, alourdie, et lorsqu'il fut plus près dans la lumière crue, son visage amolli et sillonné déjà par le temps et la fatigue.

« Les malheureux, se dit Simon, meurent insatisfaits en croyant aux charmes de la vie, mais pour celui-ci qui les épuise, qu'en reste-t-il? »

Fishner atteignit le haut de la côte et resta muet un moment, reprenant son souffle troublé. Il était appuyé au marbre païen et son regard par-dessus les cimes distinguait vaguement le port, le château d'If et la silhouette élancée de Notre-Dame de la Garde. Il se retourna vers la déesse qui semblait de ses bras étendus appeler du sol toute l'ardeur de la vie nouvelle.

— Beauté, murmura-t-il, beauté, seul but du monde, seule joie... Ne croyez-vous pas, Simon, que les artistes sont les seuls, les uniques bienfaiteurs de l'humanité? C'est à eux qu'elle doit ses minutes les plus pures. Ne croyez-vous pas que l'auteur ignoré de cette statue a plus fait pour élever les âmes que tous les prêcheurs de sacrifice et de terreur de l'au-delà?

Simon sentit dans la voix de Fishner une tristesse qu'il ne voulait pas laisser voir.

— Certes, dit-il, je ne vous contredirai pas, mais il faut comprendre, vénérer l'Aphrodite céleste et sourire seulement à celle des carrefours.

— On les réconcilie chaque jour, dit Fishner. Vous seul vous entêtez dans une utopie. Oubliez le monstre inconnu, puisqu'il est invisible, puisqu'il offre les caresses, l'émotion, la volupté, l'oubli! Vous avez horreur des belles âmes qui vous regardent avec de vilains yeux; prenez donc le corps pour ce qu'il est, lui seul ne trompe pas!

— Voulez-vous, dit Simon, que nous fassions aujourd'hui cette promenade à la Sainte-Baume dont nous avons souvent parlé?

— Oui, certainement, dit Archibald, usons ainsi ces dernières heures de paix. Dans peu de jours, je vous aurai quitté... Vous d'abord, puis Paris, puis la France. Je serai de nouveau repris par l'agitation, empêtré dans les conventions, entortillé dans les euphémismes, cadenassé dans la défiance...

— Ah! dit Simon, vous menez une existence qui endort une douleur stérile, qui fait taire les pourquoi sans réponse. Peut-être avez-vous raison, je ne suis sans doute qu'un faible...

— Chacun de nous, dit Archibald, doute de lui-même et reste impuissant à se transformer.

Vers deux heures ils montèrent dans la torpédo qui devait les conduire à la Saint-Baume.

Ils avaient de jour en jour remis cette visite au pèlerinage vénéré de toute la Provence. Simon aimait la légende qui faisait mourir dans la montagne voisine celle qui avait « choisi la meilleure part ». Comme il y avait été plusieurs fois, il avait dissuadé Archibald de faire cette excursion en hiver. Attendons le printemps, lui disait-il, car la forêt est plus obscure et plus belle lorsque

les feuilles sont revenues. Avril était en fleurs, le parc de la Florentine embaumait. Simon ne passait jamais sous la voûte des cèdres sans y retrouver les impressions religieuses de sa petite enfance. Mme de Prax avait l'esprit trop libre pour admettre le catholicisme et, malgré l'éducation ascétique qu'elle donnait à Simon, elle était incapable d'emprisonner sa pensée dans des convictions qu'elle ne partageait pas. L'intelligence s'arrête à la foi, là commence l'amour. Toute conviction est proche de la passion et peut engendrer des actes absurdes, Angélique avait donc assez vite et, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir, détruit chez Simon la croyance aux dogmes, mais il était demeuré mystique. Dieu, s'il avait perdu ses attributs chrétiens et définis, n'en restait pas moins pour lui un obsédant besoin.

Au lieu de trouver dans les prescriptions religieuses une contrainte à tous ses instincts, il y puisait tout ce qui était nécessaire à sa nature trop affective et trop susceptible. Ce qui le blessait chez les êtres n'existait plus dans l'absolue perfection d'une divinité supra-humaine, mais humaine cependant.

L'éducation, en brisant sa croyance naïve, lui laissait le désir de Dieu, comme un grand amour déçu nous laisse le besoin d'aimer. Mais, de même qu'un visage apparu dans sa réalité et qui nous déçoit durement est plus que mort, puisque nous apercevons qu'il n'a jamais existé tel que nous nous l'étions représenté, et que nous ferions d'inutiles efforts pour reconquérir une tendresse qui serait celle d'un être nouveau; qu'il nous faut reléguer notre ancien amour avec le fantôme dissipé et recréer, si nous le pouvons autour d'une illusion nouvelle, une nouvelle passion; de même, Simon, privé de son Dieu catholique, ne s'intéressait plus qu'aux hypothèses dignes de le remplacer. De la divinité, Simon ne connaissait que l'amour, non la crainte. La menace, le châtiment lui semblaient des inventions purement humaines et jamais il

n'avait rien redouté que l'humain. Le divin l'attirait et son imagination curieuse et souriante, lorsqu'il pensait à l'au-dela, devenait, lorsqu'elle était saisie par le réel, désolée.

Obligé de changer d'image, il ne changeait pas de sentiment. La certitude effacée, le mysticisme la remplaça; mais sa pensée épurée repoussa vite tout anthropomorphisme. Simon cherchait une vérité spirituelle et divine sans prétendre jouer vis-à-vis d'elle, en tant qu'homme, un rôle important, et la perte de toute religion, au lieu d'augmenter son orgueil, le repoussait dans la poussière.

La voiture franchit la grille et s'en alla par les faubourgs prendre la route de Gemenos.

— Ainsi, dit Archie, vous refusez toujours de venir à Paris!... Pour la première fois de ma vie, je suis en face d'un être dont je ne me défie pas et je ne puis gagner son amitié.

— Vous avez mon amitié, Archie, mais je n'accepterai pas ce que vous m'offrez, parce que je veux vivre libre... et qu'il n'y a pas d'esclavage plus ennuyeux que les habitudes et les besoins créés par la fortune... Je suis peut-être digne de votre confiance, mais trop sage pour la vie active où vous voulez m'entraîner. Laissez-moi vivre ici avec mes compas, mon soleil. Cette villa, ces jardins qui vous appartiennent, je m'en occuperai comme par le passé, je ne les quitterai pas. Les êtres sont d'incroyables fantoches, ils font des gestes qu'ils croient volontaires et rompent autour d'eux les fils d'invisibles épées de Damoclès. Je cherche à ne provoquer aucun événement, à vivre sans autre ambition que d'échapper aux regards des hommes et de n'irriter point celui des dieux.

— Vous n'aimez que vous, dit Archie avec une nuance de mélancolie.

— Non, je ne m'aime pas; je ne suis ni égoïste, ni sec. Il y a en moi un désir d'amour divin qui ne se satisfait d'aucun être... il faudrait rencontrer le même désir...

chez une femme... c'est impossible. D'ailleurs, je suis un mystique, peut-être un sage et certainement de cette race qu'on appelle : « les gens ennuyeux »! Alors, je fuis l'amour, car la brute ingénieuse qui préside à la génération pratique le système des compensations, soumet les attractions physiques aux lois de l'équilibre... Mes frères ne s'aiment pas entre eux, bien qu'ils croient ou prétendent se rechercher... Ils sont toujours victimes ou dupes d'un corps qui leur plaît... d'un visage trompeur...

Simon sourit en songeant à Marie-Lise évoquée par ses paroles et aux sentiments indécis qu'il éprouvait devant la jeune femme.

— Les femmes, reprit Archibald, ne vous trompent pas plus que nous ne les trompons... Le paradis disparut pour Eve, dès qu'elle eut follement goûté la vérité, et la Belle au Bois Dormant attend depuis bien plus de cent ans qu'un véritable amour vienne l'éveiller d'une parole, non d'un baiser. Nous prenons des femmes un plaisir que nous détestons qu'elles partagent; nous leur sommes d'autant plus attachés qu'elles sont plus froides, plus sottes, plus méchantes; naturellement nous prétendons que non... nous n'avouons pas non plus volontiers que nous ne nous plaisons qu'avec les plus dépravées, qui nous amusent quelquefois... mais nous sommes trop différents d'elles, Simon, pour aimer leur société! Cette formidable erreur, qu'il y a une morale des sens, règne sur l'opinion. On leur obéit ou non, mais quelle singulière aberration fait juger tel goût plus honnête que tel autre? Et ne m'objectez pas la nature, car plus nous lui obéissons, plus nous sommes bestials. Je comprends votre ascétisme, il se défend mieux que ce choix dans l'obscénité et le triage ordonné par la vertu parmi des gestes qui ne la regardent guère. Avouez que c'est comique! Soyons généreux, cela suffit. Quel que soit l'objet qui nous attire, essayons de souhaiter son bonheur.

— Cela, Archie, c'est de l'amour féminin! Son dévoue-

ment suppose une admiration, une soumission que nous n'éprouvons jamais! Si nous sommes dominés par le plaisir, attendris par la faiblesse, nous nous arrachons à ces liens comme s'ils étaient un obstacle à l'affranchissement spirituel auquel tend inconsciemment tout ce qui est masculin.

— Vous êtes cruel comme un sensuel qui s'ignore! Il y a de la douceur à s'attendrir sur la faiblesse, vous fuyez cette joie que vous croyez facile. Vous êtes sans pitié pour vous-même, sans pitié pour les autres!

— Vous êtes injuste, Archie! Vous oubliez que je ne blâme aucun plaisir, ni personne; mais ces plaisirs, je ne peux pas, comprenez-moi, je ne peux pas y prendre part. Je ne m'ignore nullement, mon ami, je souffre d'être seul de corps et d'âme, j'aime... j'aime... je ne sais quoi. Devant tous les êtres je suis glacé, exaspéré, comme l'est un musicien par les fausses notes. Près de vous, je me sens moins isolé; vous me donnez quelque chose qui ne vient pas de ce que vous appelez votre toute-puissance, mais, pardonnez ma franchise, cela ne suffit pas, ne peut être qu'incomplet... Non, Archie, je ne m'ignore pas... je meurs de soif à côté de la mer.

— Vous n'êtes pas vivant, Simon.

— Pourquoi dites-vous cela? parce que je ne m'intéresse pas à la vie active? parce que je ne remue pas d'argent? parce que je ne suis pas tous les trois jours à la merci des roues et des hélices? parce que je ne vends rien, que je ne commande à personne, que je n'obéis qu'à ma fantaisie qui consiste à demeurer en repos?

» Je vis, Archie, parce que je ne crois pas à la mort. Je crois à une vie intense, brûlante, magnifique, à une vie qu'ignorent ceux qui se croient vivants et qui mourront dans la crainte pour n'avoir pas vécu dans l'amour, ceux qu'une dernière lâcheté convertit parfois au dieu des gendarmes! Archie, je crois à une vérité qui n'est pas nue, mais voilée dans un linceul; je regarde sans attache-

ment pour ce que j'ai cet avenir que j'atteindrai... la mort, seule certitude et seul imprévu!

— Enfin, Simon, le présent existe!

— Oui! sans cesse détruit... Pourquoi construire?... Cette poussière qui couvre chaque jour toute chose comme l'impalpable avertissement de la mort, vous l'avez chassée de Grandpont, vingt domestiques luttent quotidiennement contre elle, cependant elle y reviendra et faite peut-être de nos corps anéantis!

» Vous dites, vous répétez que je ne suis pas vivant. Socrate, Spinoza, Jésus étaient-ils des vivants? Vous les admirez comme moi, cependant! Que pèsent les Césars devant un Saint François d'Assise!

» Nous nions l'immortalité! En vérité, nous ne pensons qu'à elle! J'aime Dieu, parce qu'Il est toute la poésie du monde! Il est hors des lois, Il est l'illogisme et la fantaisie, il faut Le comprendre en dehors des cinq sens, des trois dimensions et des quatre éléments. Dieu, c'est deux et deux ne font pas quatre, c'est toutes les forces de joie, de bonté. Nous savons qu'elles ne sont pas toutes puissantes, que peut-être nous les inventons, mais il vaudrait mieux s'anéantir avec elles que se soumettre au créateur monstrueux du mal.

— Il est des jours où l'on ne souhaite que le néant!

— N'est-ce pas quand votre corps est épuisé de satisfactions?

— Simon, votre sagesse est absolue et peut-être divine, mais la nature relative et terrestre est nécessaire! Permettez que, tout en admirant la sagesse, l'on cède un peu à la raison. Priver tant son corps, c'est risquer de le faire crier bien haut, c'est forcer l'esprit à s'en occuper beaucoup trop. Vous êtes sévère, vous avez quelques préjugés. Je vous accorde que la délicatesse doit les sentir et qu'il est peu sympathique de s'en séparer sans effort...

— Je n'ai pas de préjugés, je vous l'ai dit souvent; c'est une répugnance, une sévérité naturelles qui me ren-

dent insensible devant ce que vous nommez « tentations ».

— Cher Simon, je n'ai de sévérités d'aucune sorte. J'ai surtout pratiqué l'indulgence, même envers moi-même! A un certain âge, on découvre en soi tous les germes de mauvais instincts qui n'ont pas levé et cela nous aide à comprendre, à excuser bien des excès. Les seules fautes graves sont celles des vieillards. S'ils n'ont pas gagné en esprit tout ce que leur corps a perdu, ils ont gâché leur chance, détruit l'équilibre qui donne la sérénité. Vieillir, c'est se sentir chaque jour plus libre, plus prêt à quitter sans regret des plaisirs *usés*... Mais, Simon, vous prenez la vie à l'envers et cela est plus fréquent qu'on ne pense de voir la jeunesse stupidement chaste et la vieillesse dégoûtante.

» Vous fuyez les femmes... Croyez-vous que les hommes ne puissent vraiment se plaire qu'entre eux?

Archibald s'interrompit brusquement; il avait surpris une fois de plus l'ironie dans le regard de Simon; cela lui était pénible.

Le jeune homme répondit :

— Je vois bien que l'expérience abaisse l'idéal de chacun, que les désillusions inclinent les hommes à réduire leurs désirs à la mesure des réalités, bref qu'ils descendent vers la mort au lieu de monter vers elle; et c'est pourquoi j'aime beaucoup votre façon d'attendre l'âge mûr.

La route s'élevait en lacets réguliers, les arbres et les rochers la surplombaient et donnaient à chaque tournant un peu d'ombre. Les virages devenaient de plus en plus durs, la vue de plus en plus belle; l'air était d'une grande pureté et toute la montagne chauffée sentait bon.

Ils arrivèrent au plateau découvert que dominent à droite la forêt et la crête rocheuse de la Sainte-Baume. La torpédo les déposa devant un ancien couvent transformé en auberge; il faut en traverser les bâtiments pour

trouver le chemin qui mène par la forêt à la grotte des légendes.

Il était déjà quatre heures. Plusieurs cars étaient prêts à emmener leurs voyageurs qui vidaient de nombreuses bouteilles en épongeant des fronts brûlés de soleil. Tout ce monde, attablé devant la porte, riait, se poussait, s'agitait. Lorsque Fishner et Simon eurent traversé l'assistance et la maison, ils se trouvèrent dans un jardin désert et négligé dont l'allée principale menait à la lisière du bois.

— Je déteste les humbles d'esprit! dit Simon pensant à la foule heureuse qu'ils venaient de rencontrer. Quel mépris dans cette parole du Christ : « Le Royaume des Cieux leur appartient! » Et qui donc a compris le véritable sens de ceci : « Il sera plus difficile à un riche d'entrer au Paradis, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille! »

— Voulez-vous dire, Simon, que toutes les satisfactions ne nous montrent que leurs limites et que la richesse de l'esprit ne nous apprend que sa défaillance?

— Mais oui, Archie! Il y a déjà dans cette phrase une prescience du « Eli! lamma! sabachtani! »

— Vous appelez humbles d'esprit tous ceux qui ne se torturent pas, riches ou pauvres?

— Oui, je souffre tant de la laideur! de toutes les laideurs! Toutes les actions vilaines m'atteignent! Il me semble que mon cœur en est martelé... Cela me décourage, m'épuise à petits coups et je me tuerai peut-être un jour parce qu'un Chinois aura manqué de parole à un Japonais de l'autre côté du monde! C'est un malheur, Archie, que rien ne peut diminuer, adoucir! La misère, l'horrible misère dépend de la pitié, de la bonté, elle peut les rencontrer... Un geste de vous peut l'abolir... Pour moi personne, personne ne peut rien!

— Simon, je joue parfois le rôle du hasard en me cachant comme lui... Je me suis souvent vengé d'un

ennui personnel en provoquant ailleurs une joie inespérée, ayant ainsi l'impression de faire un pied de nez au mal universel.

» Lorsque je ne puis me dissimuler, lorsque j'oblige des parasites, par une convention tacite acceptée, je ne compte sur aucune gratitude, mais seulement sur la grâce, l'adresse de leurs mensonges... Je ne suis pas beaucoup moins amer que vous, Simon... que vous, pour qui je ne peux rien!... Mais je sais que cette impuissance à vous venir en aide détermine mon affection, ma confiance... Je ne suis ni exploité, ni méprisé par vous, à l'extrême des satisfactions, à l'extrême du renoncement; nous nous rencontrons devant l'angoisse du vide.

Ils entraient dans la forêt; des ifs noirs sortaient des roches, leurs racines les étreignaient comme des griffes de démons géants; le sentier à peine tracé passait entre les troncs et les pierres amoncelées dans un chaos romantique; les arbres à feuilles caduques étaient maigres et follement hauts. Pressés les uns contre les autres, ils luttaient pour respirer et, comme certaines âmes plongées dans les ténèbres communes se dirigent sans indices vers une lumière pressentie, les cimes nouvellement vertes se disputaient l'azur invisible. Le chemin était très dur. Archie, resté un peu en arrière, regardait monter Simon. Il portait un pantalon blanc, une chemise molle ouverte dégageait son cou jeune et solide. Ses mouvements étaient aisés, il balançait sur son bras replié sa veste et de l'autre s'accrochait parfois aux branches pour escalader une roche. Une sonnette tintait doucement et se rapprochait. Tout à coup, Archie vit Simon s'arrêter devant un ânon qui venait à sa rencontre chargé de deux ballots attachés sur un bât qui semblait dater de Saint Louis. L'animal, fiché sur place, ne voulait plus avancer, quand un tout jeune moine en robe blanche apparut brandissant un bâton.

Archie regardait ce tableau inattendu, ces deux jeu-

nesses, Simon appuyé à un arbre, un peu essoufflé et en face de lui le religieux dont la tête angélique émergeait d'un capuchon noir. Il souriait, son visage était heureux; il ne se servit du bâton que pour s'aider dans le passage difficile; l'âne doucement caressé le suivit; lorsqu'il eut dépassé Archie et Simon, il se retourna et leur fit un signe amical et charmant.

Tous deux le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis ils montèrent encore en silence; le chemin s'était élargi; ils arrivèrent à un carrefour; la forêt devenait transparente et ne semblait plus ignorer le printemps; la verdure fraîche envahissait le bord des fossés; ils parvinrent aux premières marches de l'escalier qui monte à la grotte. Ils dominaient maintenant toutes les cimes; à leur gauche était la montagne perpendiculaire et nue, à leur droite, au-dessus du parapet, ils voyaient sur un paysage étendu les tons rosés d'avril. De simples croix de bois, hautes et noires, se dressaient du côté du roc à chaque palier de l'escalier de pierre. Au dernier tournant Simon arrêta Archibald.

— Asseyons-nous, dit-il, c'est ici le dernier repos avant d'atteindre le sanctuaire. Déjà nous dominons la forêt vivante; nous contemplons la victoire des crêtes dépouillées où, voici deux mille ans, priait la solitaire... Regardez ce paysage! Le profil de la terre, l'odeur des bois, le ciel nuancé n'ont pas changé. Ici c'est l'idée éternelle, ici tout est divin! Mais là-haut!

» Là-haut, c'est un culte, un pèlerinage, des objets à vendre, des grâces à espérer! c'est un lieu humain... pis! un lieu public! Un lieu public, fût-il sacré, ne peut que nous éloigner du spirituel; les flèches des cathédrales n'atteindront jamais le cœur du ciel. Aucune religion n'est bonne à notre inquiétude, Archie, lorsqu'elle apparaît en ménagère des âmes, en vendeuse d'illusion. Je n'appelle Dieu que dans les Temples déserts... comme je n'imagine l'amour possible qu'avec des créatures pu-

res, conscientes, tendues vers le mieux, telles que nous n'en rencontrons pas... Qu'importe! Celui qui n'a jamais crié cet appel sans écho vers l'infini, qui n'a jamais senti que l'amour n'est pas un sentiment humain passager, mais la recherche d'un compagnon d'éternité, affamé de la même faim, celui qui s'est contenté de la vie, contenté de son corps, celui-là, cher Archie, est plus à plaindre et plus à mépriser, fût-il ce qu'on appelle un grand homme, qu'un sauvage respectueux des Tabous! Toutes les religions sont belles, toutes les hérésies, toutes les superstitions, hormis une, celle que vous appelez la religion de la vie!

— Simon, dit Archie, Simon, vous ne nierez pas toujours la force du désir humain!

— Pour m'en rapprocher, il faudrait parler de merveilles! Il faudrait m'arrêter au seuil des tristes maisons qui ont amusé votre femme! Il faudrait n'avoir pas « vu »!

» Vous ne verrez pas la chapelle qui est à deux pas de nous... Ainsi vous connaîtrez tel qu'il fut, non tel qu'il est, l'asile de Marie de Magdala! Souvenez-vous que Jésus, lui étant apparu, lui répondit ce que tout idéal nous répond : *Noli me tangere!* Pour laisser à cette journée sa poésie et peut-être en vous quelque chose de meilleur, nous n'irons pas plus loin.

Archie serra la main de Simon et se tut.

Le ciel s'était couvert et, noirci, se confondait avec les monts. Des nuages muets, les feuillages immobiles annonçaient l'orage prochain; après quelques minutes de repos, les deux hommes redescendirent. Comme ils atteignaient les dernières marches, un chœur de voix douces, enfantines, emplit soudainement le silence. Quelques paroles leur parvinrent :

Une voix mystique
Me dit en musique

D'aller au couvent.
Adieu, mon cher père,
Adieu, ma chère mère,
Adieu sans retour!
Je m'en vais au cloître,
Pour ne plus paroître
Tralalaradour.

— Quel air charmant! dit Archie.

— Je l'ai entendu souvent dans mon enfance, murmura Simon; ce doit être un très vieux cantique... Qui peut bien chanter là-haut?

— Vous ne le saurez pas, Simon! pas plus que je n'aurai vu la grotte de la Madeleine... et vous serez ainsi libre de croire que vous avez surpris le chœur des Anges!

Ils s'enfoncèrent dans la forêt qui devenait très obscure, descendirent silencieusement. Une rafale siffla dans les branches; un éclair, un coup de tonnerre unique et long les arrêtèrent un instant à la lisière du bois. Devant eux, les nuages séparés en deux masses pommelées se déchiquetaient vers le couchant et, dans la lumière revenue, un arc-en-ciel parfait réunissait les cimes opposées des monts.

— Simon, le ciel même est païen dans votre Provence! Prenez garde à la fatalité : prenez garde aux dieux des Grecs! Voici leur messagère et leur maître a parlé!

DOMINIQUE ANDRÉ.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTERATURE

Pierre Richard : *La Vie de Vauvenargues*, Librairie Gallimard. — *Voltaire raconté par ceux qui l'ont vu... Souvenirs...* réunis, annotés et accompagnés de résumés biographiques par J.-G. Prod'Homme. Préface d'Edouard Herriot, Libr. Stock. — C.-A. Fusil : *L'Anti-Rousseau ou les Egarements du Cœur et de l'Esprit*, Plon. — Philippe van Tieghem : *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*, Edgar Malfère. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, Armand Colin. — *Mémoires du maréchal de Richelieu*, précédés d'une préface par Paul Reboux, Firmin-Didot. — Paul Reboux : *Les Conquêtes d'amour et de gloire du maréchal-duc de Richelieu*, Ernest Flammarion. — *Mémoires du comte Alexandre de Tilly*, ancien page de Marie-Antoinette. Préface et notes par C. Melchior Bonnet, 2 vol., Henri Jonquières. — *Œuvres complètes de Montesquieu, Lettres persanes*, Edit. Fernand Roches, 2 vol. — Muriel Dodds : *Les Récits de voyages, sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Libr. Honoré Champion. — Montesquieu : *Considérations sur les Richesses de l'Espagne précédées de la Genèse de « l'Esprit des Lois »*, par Charles Vellay, Jacques Bernard.

D'ordinaire, les moralistes ne se recrutent guère parmi les épicuriens et les hommes favorisés par le destin. Ils appartiennent, le plus souvent, au groupe des ambitieux déçus, des héros manqués, des valétudinaires ou des podagres. La Rochefoucauld fut conduit par l'insuccès de ses intrigues politiques, les désillusions de ses entreprises militaires et galantes, ses mécomptes de courtisan, une demi-cécité et les atteintes prématurées de la goutte à faire les amères méditations dont le fruit nous est parvenu. Il fut un philosophe combatif, enclin au pessimisme et que les consolations, les tendresses, les prévenances de l'amitié féminine ne parvinrent point à tourner vers l'indulgence. Il distribuait à foison les sarcasmes féroces et tirait certainement sa joie de l'assouvissement de ses vengeances.

Sans doute était-il doué d'une sorte de génie, mais son crédit posthume nous paraît bien plus découler du caractère agressif de son petit livre (où chaque lecteur éprouve l'étrange délice de se voir découvert et persiflé) que des manifestations intellectuelles de ce génie.

Si l'un des moralistes qui lui succédèrent méritait de partager son renom devant la postérité, il semblerait bien que ce dût être **Vauvenargues**, dont M. Pierre Richard vient d'écrire, dans un court volume plein d'accent et de couleur, avec une vénération où le disciple pointe à travers l'historien, une biographie riche d'informations. Vauvenargues, en effet, ressemblait comme un frère à La Rochefoucauld. Il procéda, à son exemple, à peu près tout seul à la culture de son esprit. Ayant à choisir une carrière, il embrassa celles des armes avec un grand désir de gloire et n'en tira que maladie, désillusion et dégoût. Il eût volontiers empli son cœur de tendresse, mais les femmes lui firent comprendre que sa laideur ne les attirait point. Il écrivit, pour oublier la morosité de sa vie et se consoler de n'avoir point la faveur du roi et des ministres. Il regarda dans l'âme d'autrui, ayant par trop souvent examiné les contours de la sienne, et il ne la vit point sous l'aspect où elle s'efforçait de se montrer. Il fit, à son tour, des réflexions amères dans la solitude profonde où il se murait, quoique très sociable. Il affina sans cesse son style pour lui donner force et résonance, et sa pensée, qui était nourrie d'expériences et de lectures, y gagna de s'exprimer en phrases d'une admirable ordonnance.

Ainsi, parmi ses courts écrits, nous a-t-il laissé des maximes qui, venues des mêmes sources psychologiques que celles de La Rochefoucauld, les valent et souffrent sans peine la comparaison. Les deux hommes étaient de la même race des ambitieux déçus. D'où vient que le second resta dans une sorte de brume, trop négligé des commentateurs et des érudits, rarement réimprimé?

Dans son très curieux ouvrage, M. Pierre Richard nous l'explique. Vauvenargues, tout marquis qu'il était, manquait de relations ou n'en usait point. Pauvre, et, par suite, timide, se complaisant dans un cercle étroit d'amitiés sans influence, ne sortant point des armées ou de la province, incapable de faire, à Paris, où il ne vint que sur le tard, œuvre de mondain et de courtisan, vaincu aussi par son physique trop faible où le mal s'implanta quasiment à demeure, inquiet, incertain de son talent, il attendit, sans lui sourire, la fortune.

De telle sorte que tous ses dons passèrent inaperçus, hors de quelques-uns. Son œuvre ne fut, de son vivant, lue de personne et il mourut trop tôt pour la voir, comme une belle fleur, s'épanouir. Il n'était point, comme son prédécesseur, agressif et, s'il jugeait sévèrement, il admettait les circonstances atténuantes.

Rien n'est plus émouvant que l'histoire de sa brève vie, tout entière concentrée en rêves et en méditations, presque jamais traversée d'une lueur de vraie joie. M. Pierre Richard en a rendu, dans de fort belles pages, l'atmosphère pathétique. Il met en lumière quel rôle bienfaisant Voltaire, que l'on prétend trop souvent n'avoir été qu'un sinistre égoïste, y joua par pure admiration d'un haut caractère et d'un grand talent d'écrivain.

Voltaire fut, en quelque sorte, le « bon génie » de Vauvenargues. Il connut son jeune confrère quand celui-ci, ayant mis au net quelques-uns de ses traités, les lui eut envoyés pour être éclairé sur lui-même. Tout de suite, il discerna dans ces traités la marque d'un esprit sortant de l'ordinaire. Tout de suite, aussi, il passa des conseils à l'amitié et, de celle-ci, à l'aide efficace. En sortant de ses coffres ses précieux manuscrits et en les livrant à l'éditeur, Vauvenargues obéit aux suggestions répétées de son mentor lointain.

On eût souhaité que, dans **Voltaire raconté par ceux qui l'ont vu**, M. J.-G. Prod'Homme, colligeant les pièces de ce recueil, y comprît quelques lettres de Vauvenargues. Ces lettres n'y figurent point. Elles eussent été à l'éloge du philosophe et, par suite, elles eussent contrebalancé l'étonnant amas d'écrits désobligeants que l'on trouve réunis en ces trois cents pages. Sans doute M. J.-G. Prod'Homme leur a-t-il préféré des rapports et des « gazetins » de police, des extraits de factums judiciaires et ce qu'il estime être, parmi les mémoires et les correspondances, des témoignages contemporains plus dignes d'attirer l'attention.

Tel qu'il est composé, ce livre, généralement satirique, loin de nous permettre d'assister, comme le dit son préfacier M. Edouard Herriot, « à la floraison [de] l'éclatante jeunesse de Voltaire », donne de celle-ci une physionomie pénible. Les

pièces sont d'ailleurs fort bien choisies parmi celles que l'on connaît peu ou mal, qui sont devenues rares ou bien qui gisent dans des ouvrages eux-mêmes difficiles à rencontrer. Quelques-unes d'entre elles ont été empruntées (Brevet qui conserve le titre de gentilhomme ordinaire au sieur de Voltaire) à des archives publiques. M. J.-G. Prod'Homme accompagne ces textes de références et de notes bio-bibliographiques, qui aident à les mieux comprendre. Le volume embrasse l'existence de Voltaire, de la naissance (1694) à l'installation aux *Délices* (1754). Ajoutons qu'il offre, comme tout travail de ce genre, beaucoup d'agrément de lecture.

Mais on le peut classer, malgré son objectivité, au nombre de ces écrits qui ont pour dessein de dénigrer les grands personnages de notre XVIIIe siècle bouillonnant d'idées. Que ces personnages, à une époque où les mœurs touchaient à leur pire dissolution, aient, dans certaines périodes de leur vie, témoigné de quelques faiblesses, cela leur enlève-t-il une parcelle quelconque de leur génie? A ce compte-là, Racine, plus qu'épicurien au cours de sa jeunesse et de sa maturité, ne mériterait-il pas les mêmes censures?

Il semble bien que les rancunes posthumes dont souffre Voltaire sont d'ordre politique et religieux. On ne pardonne point à cet homme de nous avoir libérés de maintes superstitions dans le domaine spirituel et d'avoir été l'un des plus puissants exterminateurs de l'ancien régime. On fait d'ailleurs à Rousseau la même guerre pour le même grief. A celui-ci on reproche, en outre, oubliant dans quelles œuvres magnifiques elle se manifesta, de nous avoir empoisonnés d'une sensibilité maladive et capable de priver nos âmes de toute capacité d'énergie.

Plus violemment que Voltaire, surtout coupable de scepticisme, Rousseau concentre sur sa tombe les ressentiments des critiques. On peut difficilement imaginer à quel degré peuvent s'élever ces ressentiments. Pour en donner une idée approximative, nous reproduisons ci-dessous les extraits de la « Prière d'insérer » qui accompagne l'**Anti-Rousseau**, ouvrage nouveau de M. C. H. Fusil :

L'ignorance intrépide, dit cette « Prière d'insérer » évidemment rédigée par l'auteur du volume, les questions mal étudiées, le dog-

matisme, les simplifications et les abstractions, le faux syllogisme, l'outrecuidance, le mépris de tous ceux qui, avant nous, ont cherché, ont travaillé et pensé, le paradoxe et la manie criminelle de crier la guerre à tout le passé, comme s'il était erreur et crime, de ruiner toute tradition, religieuse, nationale, intellectuelle et morale; — ajoutez le ravalement de la vertu, mise à la mesure des petites âmes, le culte du nombre, la boursouflure sentimentale; — sans compter les histoires prétentieuses et niaises, le goût du mélodrame, le bon sauvage, le narcissisme et l'impureté, voilà ce que représente J.-J. Rousseau. Il a mis à la mode la sophistique sentimentale, la vertu équivoque et fallacieuse, la fausse éloquence, en un mot le fastueux mensonge.

A la suite de ce galimatias, M. C. H. Fusil accorde à Rousseau d'avoir écrit « une centaine de pages justement classées parmi les plus belles de notre littérature » et regrette que « victime de son tempérament atroce », il soit « devenu l'un des principaux naufrageurs de l'âme humaine ».

Après cela, quiconque voudra lire l'*Anti-Rousseau* y trouvera certaines qualités de dialectique, mais ne devra pas s'attendre à y rencontrer le moindre esprit de justice. Bienheureusement le philosophe, hué par un petit nombre de personnes intéressées à diminuer son prestige, conserve d'innombrables dévots, moins bruyants sans nul doute, mais certains de ne l'admirer point sans raisons. L'un d'eux, M. Philippe van Tieghem, auteur de bons travaux sur le pré-romantisme, vient de manifester cette sympathie en publiant, dans la collection : *Les grands événements littéraires*, une étude fort intelligente et complète sur **La Nouvelle Héloïse.** On trouvera dans ce petit volume une sorte de « biographie historique » de ce chef-d'œuvre. On y apprendra dans quelles circonstances il fut conçu, quels éléments personnels y entrèrent, dans quels cadres réels ou imaginaires fut situé le thème choisi par l'écrivain, comment se poursuivit la rédaction, quels manuscrits en subsistent, quelles difficultés subit l'auteur pour en assurer la publication, quel accueil lui firent, à son apparition, les critiques et le public, etc...

Nous ne pouvons reprocher à ce travail très pénétrant que de venir après un travail analogue, commenté précédemment par nous (*Mercure* du 15 juillet 1929), de M. Daniel Mor-

net, qui avait traité à fond ce sujet, et auquel d'ailleurs M. Philippe van Tieghem rend hommage.

M. Philippe van Tieghem constate, à la fin de son volume, que la *Nouvelle Héloïse* eut une influence plutôt heureuse sur les mœurs et à peu près nulle sur le roman. Voilà qui est de nature à contrister les contempteurs de Rousseau, disposés à attribuer à toutes les œuvres du philosophe la même action déprimante. Ces zoïles doivent être également peu satisfaits de voir M. Pierre-Paul Plan dresser graduellement, d'après les manuscrits de Théophile Dufour, le formidable édifice de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau,** car cette correspondance, non écrite pour la galerie, parfaitement sincère, merveilleux document humain, justifie le Genevois de bien des noirceurs que ses détracteurs lui imputèrent gratuitement.

M. Pierre-Paul Plan en publie le tome douzième, qui embrasse sept mois de la vie du philosophe (octobre 1764 à février 1765). Rousseau est encore à Môtiers, ville où il paraît avoir traversé des heures entre toutes pénibles. Il a fait le projet d'abandonner toute littérature et on l'y voit se livrer à la fabrication de lacets; mais, en réalité, mû par son démon intérieur et ne pouvant supporter de laisser sans riposte les agissements du Conseil de Genève, il prépare ses *Lettres écrites de la Montagne.*

Le tome XII de la *Correspondance* nous permet d'assister, en spectateur passionné, à la période de publication du susdit ouvrage et de percevoir plus nettement quelles en furent les conséquences désastreuses pour la tranquillité du réfugié. Voltaire choisit ce moment difficile pour lancer contre Rousseau le pamphlet : «*Sentiment des Citoyens,* pamphlet que ce dernier crut devoir attribuer, pour son « style pastoral », parfaitement imité par son ennemi, au pasteur Jacob Vernes (v. p. 197).

M. Pierre-Paul Plan, comme dans les volumes précédents de la *Correspondance,* a ajouté de nombreux inédits aux inédits déjà nombreux de Théophile Dufour. Il reproduit en Appendice une pièce particulièrement curieuse et précieuse, sortie d'une collection particulière, le propre exemplaire de Rousseau du « *Sentiment des Citoyens* », annoté de sa main et préparé pour une réimpression vengeresse.

Il est bien évident que l'écrivain poursuivi, pour la hardiesse de ses doctrines, par des haines actives, enclin, par tempérament, au pessimisme, souvent en proie à la misère, connut, de son vivant, des tribulations assez douloureuses pour mériter, son génie aidant, quelque respect après sa mort.

On s'explique d'autant moins les haines qui l'entourent encore que, de notre temps, on témoigne une faveur marquée aux vauriens et fripons les plus déterminés de l'ancienne cour, fripons et vauriens qui contribuèrent, bien mieux que les idéologues, à accélérer la ruine de la monarchie.

Ainsi avons-nous vu paraître successivement, après les savants volumes de Paul d'Estrée, une piquante biographie du Maréchal de Richelieu romancée par MM. Robert Honnert et Marcel Augagneur, et successivement, publiées par M. Paul Reboux, une édition des **Mémoires** de ce maréchal et, sous le titre: **Les conquêtes d'amour et de gloire du maréchal duc de Richelieu**, une nouvelle biographie de ce cynique épicurien.

Nous ne dirions rien des *Mémoires* qui n'ait été dit. Richelieu ne les écrivit point. Son esprit et son titre d'académicien ne l'empêchaient pas d'être un parfait illettré. Peut-être laissa-t-il à Soulavie qui les rédigea leur matière sous forme de notes. On n'en est pas trop assuré. La biographie de M. Paul Reboux, bon écrivain, souple, nerveux et fin, leur emprunte la majeure partie de sa substance et, par suite, en tire beaucoup de son agrément. Elle vise d'ailleurs à être plaisante plutôt qu'à nous instruire définitivement sur les points restés obscurs d'une existence tourmentée d'ambition et fertile en plaisirs.

L'ayant lue, et ayant appris par elle quels étaient les divertissements ordinaires, disons mieux, les débauches de ce fantasque Richelieu qui commença sa carrière à la Bastille et qui, plus tard, contribua à pervertir Louis XV, on oublie le brillant homme de guerre, le vainqueur de Minorque, pour ne se soucier que de l'homme corrompu et libertin. Celui-ci, si riant et si attirant soit-il, ne semble guère digne d'une telle fortune posthume. C'est à des personnages de sa sorte, à un comte Alexandre de Tilly, par exemple, dont M. C. Melchior Bonnet vient de réimprimer les captivants *Mémoires*, que les colères des critiques de Voltaire et Rousseau devraient s'adresser. Une

élite composée de gens de cette médiocrité morale n'allait-elle pas, par ses excès, bien plus sûrement que les encyclopédistes par leurs écrits, provoquer l'effondrement d'un régime impuissant à brider ses instincts?

Il ne manquait point cependant, en ce XVIIIe siècle si fertile en désordres de l'esprit et des sens, de gens vertueux et de philosophes pondérés qui invitaient leurs contemporains à mieux conduire les affaires publiques et leurs affaires privées. Montesquieu comptait au nombre de ces trouble-fêtes.

Il retrouve, ce semble, à cette heure, quelque faveur. M. Elie Carcassonne, qui vient de publier, dans la collection *Les Textes français*, les deux premiers tomes de ses **Œuvres complètes**, comprenant les *Lettres persanes*, d'après le texte de M. Barckhausen, c'est-à-dire le plus complet et le plus pur, nous montre en lui, dans son excellente Introduction, un moraliste qui ne ménage point ses contemporains et leur signale volontiers les tares de leurs mœurs. L'ouvrage plut, si l'on en juge par le nombre de ses éditions, mais on n'en retint que certaines peintures un peu risquées, l'esprit nouveau et le scepticisme qui s'y faisaient jour, non point la matière moralisante.

Ces *Lettres persanes* faillirent empêcher le magistrat d'entrer à l'Académie où Voltaire le portait. Il eût été bien dommage pour cette compagnie que l'absence d'un tel homme ajoutât à ses déplorables lacunes; car cet homme allait bientôt publier son *Esprit des Lois* qui, dans son œuvre, compte bien plus que les *Lettres persanes*, fantaisie de philosophe dont la forme fut empruntée peut-être à Dufresny.

On a dit que Montesquieu entreprit ses fameux voyages à l'étranger pour s'initier aux mœurs et aux institutions des principales nations et en déduire les considérations ultérieures qui devaient former corps dans l'*Esprit des Lois*. Un très curieux volume de M. Muriel Dodds : **Les Récits de voyages, sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu**, prouve que le solitaire de La Brède ne se contenta pas du seul témoignage de ses oreilles et de ses yeux. Il fit des études particulières des nombreuses relations de voyageurs qui, depuis le XVIe siècle, avaient été publiées.

M. Muriel Dodds a pu dresser une bibliographie de ces relations et démontrer, par des rapprochements de texte, que sa

thèse concernant les informations livresques de Montesquieu est fondée sur des faits patents. Il établit d'autre part que si Montesquieu se préoccupa avec soin de n'affirmer rien qui ne fût certifié par une source sûre, par contre les récits des voyageurs n'influencèrent en aucune façon les données générales de son œuvre.

L'homme, en effet, avant d'écrire cette œuvre, en avait arrêté le plan et la doctrine; mais ce plan et cette doctrine subirent des modifications constantes venues de la réflexion, non des lectures. Nul écrivain n'a montré plus que lui le goût du perfectionnement. Un petit volume, récemment publié par M. Charles Vellay, avec un soin parfait et une admiration que l'on sent se manifester sans cesse dans son introduction, les **Considérations de Montesquieu sur les richesses de l'Espagne,** nous fait, en quelque sorte, assister à cet effort de perfectionnement. Ce texte, resté inédit, nous paraît fort précieux.

On avait, en effet, jusqu'à l'heure, considéré les *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe,* opuscule publié par Montesquieu et devenu rarissime, comme l'embryon de l'*Esprit des Lois,* contenant « les idées essentielles qui apparaîtront plus tard dans leur complète amplification ». En fait, M. Charles Vellay démontre que cet opuscule ne fut qu'une troisième forme d'un essai primitif, tout d'abord intitulé : *De la principale cause de la décadence de l'Espagne* et qui, remanié dans son esprit et sa lettre, devint les *Considérations sur les richesses de l'Espagne.* De ces derniers, dont M. Charles Vellay nous fait le présent dans son livre et de la *Monarchie universelle,* des fragments souvent importants subsistèrent, inextenso ou bien amendés, dans l'*Esprit des lois.*

Les *Considérations,* en leur état d'ébauche, souvent déparées par quelques défaillances de style, forment une œuvre, en définitive, nouvelle de Montesquieu et possédant ses qualités et son homogénéité propres. Elles permettent de se rendre mieux compte du travail intellectuel et matériel à la fois auquel se livrait l'écrivain pour conduire l'expression de sa pensée au degré d'amplitude et de pureté où il souhaitait qu'elle parvint.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Marie Noël : *Les Chants de la Merci*, éditions G. Crès et Cie. — Gabriel Boissy : *Stances du mortel sourire*, Flammarion. — Hugues Delorme : *Zoo*, Ernest Flammarion. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Automnes complémentaires (anamorphoses)*, Perrin et Cie. — Jean Wencker : *Le Temple du Rêve*, Lemerre.

Après *les Chansons et les Heures* qui ont fait à Mme Marie Noël une sorte de célébrité, elle donne à présent **les Chants de la Merci.** Je n'ai pu m'empêcher, en les ouvrant, d'éprouver une véritable surprise. Je n'aime pas beaucoup de ne pas trouver dans un livre, écrit et composé dans la sincérité, un motif, sinon de louange, au moins de sympathie. Je m'étais résigné à ne rien dire du premier livre, je ne pouvais garder le silence sur le second, j'aurais été suspect de trop de partialité, à quoi on aurait prêté même, peut-être, des raisons qui ne sauraient être les miennes. Je ne me sens point porté, je le reconnais, en dépit de quelques exemples merveilleux, à estimer un poème, à apprécier un poète parce qu'ils apparaissent chrétiens, orthodoxes, quand se présente la croyance en homélies plus ou moins adroitement rythmées et bien rimées. Il est entièrement sans intérêt pour moi qu'un poète appartienne à une confession religieuse plutôt qu'à une autre, ou qu'il soit dépourvu de toute religion rituelle et dogmatique. Ce que je n'aime pas, c'est qu'il fasse étalage de sa foi ou parade de son athéisme. Toute considération de talent ou de métier poétique mise à part, *les Blasphèmes* de Richepin n'excèdent pas moins ma patience que les poèmes de Louis Racine. Je tiens bien, par contre, *l'Imitation de Jésus-Christ, traduite et paraphrasée en vers français* par Pierre Corneille, pour un des plus imposants chefs-d'œuvre de notre poésie lyrique, car j'y sens profondément la nécessité qu'il y avait à être catholique romain, même dévot, pour enclore en cette diversité inépuisable de fermes rythmes, les élans à la fois orgueilleux et contenus d'une âme trempée de piété souveraine et de sérénité enthousiaste. Etre conforme à un exemple choisi ne compte presque pour rien ici, la personnalité du poète qu'était Corneille domine tout l'ouvrage et il m'attache à lui, il m'entraîne et me ravit. De même Verlaine, si différent d'ailleurs, et qui est tout

effusion d'un cœur ingénu et sensible dans *Sagesse* et encore dans *Liturgies Intimes.*

Mme Marie Noël n'a ni cette ingénuité exquise ni cette science altière et pénétrante. De la conviction, certes, et de la simplicité dans le sentiment, dans l'expression n'empêchent pas toujours d'avoisiner la niaiserie. Mais il y a, dans le recueil présent, une partie, la première, qui n'a rien d'une prétention à la mysticité, et où, très purement, le poète se raconte les déceptions de son âme, ses tristesses, qui lui ont fait délaisser l'amour de l'homme pour l'amour de Dieu. Le don de l'harmonie verbale ne lui est guère départi, là non plus qu'ailleurs, et l'on bute à chaque instant à des vers tels que ceux-ci :

J'aimerais sans savoir d'avance au juste quoi...
. . . .
Ce que j'ai dit, j'ai peur après de l'avoir dit.
. . . .
Pour pouvoir reposer comme un enfant qu'on couche
Longtemps mon cœur dessus...

Et cela n'empêche pas que par l'élan soutenu, par cette mélancolie doucement résignée et qui secrètement berce en soi des lueurs d'espérance, ce long poème *Captive* ne retienne l'intérêt et ne s'impose à l'attention. Il y a dans les poèmes de Mme Marie Noël une sorte particulière de senteur dévote, indéfinissable et quelque chose de douloureux qui n'appartient parmi les poètes qu'à elle seule, car on aperçoit bien vite au fond que cette douleur n'est pas grande ni inattendue, mais au contraire assez médiocre, faite d'indigence sentimentale et d'amour-propre froissé. Il n'y faut, en tous cas, jamais espérer l'éclair d'un cri angoissé ou déchirant. Ni une fulguration ni un spasme héroïque. De l'application attentive, de la soumission sans contrainte, une humilité dans le ton et la pensée, au demeurant, assez banale. Et c'est par là que ce talent intéresse, c'est par là qu'il se distingue, l'auteur ne tenant en aucune sorte à apparaître différent de ce qu'il est.

Je ne sais où je lisais récemment que Gabriel Boissy appelle ses brefs poèmes des « capsules pour rêver ». **Stances du mortel sourire**, qui se psalmodient avec la langueur ardente de tout lyrisme oriental. Cet admirateur justement passionné du

grand Mistral, ce Provençal si bien a étouffé en sa poitrine l'élan de sa race vers l'ampleur du style et la faconde qu'il voudrait pouvoir comme le cyprès de son rêve murmurer un jour à qui recherche son ombre : « Viens, ô mon frère, viens... Et sache que je m'appelais Hafiz et que je chantais! » Hafiz, sans doute, mais mieux encore Omar Khayyam. Tout ne se forme en ce recueil que de rêves et de chansons d'amour, tout dans ce jardin délicieux où se baigne la sultane, n'est qu'onde parfumée, printemps, fleurs en belles grappes de lumière, chant des oiseaux, prestige éclatant de féminines splendeurs, sous le glissement voluptueux de la lune. Ces stances sans prosodie se présentent par brèves successions d'images tantôt enchaînées, tantôt contractées, mais ne sont lourdes, banales, non plus qu'insignifiantes. On assiste à la gestation du poème, il se propose en ses quelques éléments les plus indispensables ou marquants, notation rapide au crayon, haï-kaï qui ne sont des pastiches non plus que de trop adroites redites. Un sourire, et tant d'élan secret, qui se maîtrise, jamais n'insiste, se pose à ras de la page, s'évanouit. C'est fort spécial, il y faut pour réussir le goût parfait, la mesure, le choix assuré qu'y sait mettre, souple et viril, M. Gabriel Boissy.

« Tu as publié un petit poème, *la Tortue*, qui est une petite merveille. Je ne puis résister au plaisir de te dire combien je l'ai goûté. Ah! la jolie, la jolie chose! Le vu et le rendu de ça!... C'est tout à fait remarquable. Pourquoi ne ferais-tu pas une série de petits poèmes dans le même esprit? Tu en ferais un volume d'un caractère très original, très nouveau... » J'ignore si cette objurgation que lui adressait Georges Courteline a déterminé Hugues Delorme à tenter l'aventure; toujours est-il que ce volume nous est apporté où se groupent de petites fables, de petits poèmes alertes, souvent amusants (quand l'auteur ne s'abandonne pas trop au facile esprit de mots), de courtes fables sous le titre général **Zoo**, et dont l'une des plus parfaitement réussies demeure en effet cette *Tortue* que goûtait tant le grand Courteline :

D'un châle à carreaux vêtue,
Le corps lourd, l'esprit léger,
Voici la mère Tortue
Qui se rend au potager.

Malgré ses jambes malades,
Lasses d'avoir trop marché,
Elle inspecte les salades
Et fait son tour de marché...

La nouvelle série d'*anamorphoses* que nous présente le prince Ch.-Ad. Cantacuzène s'intitule **les Automnes complémentaires.** Ce Prince de Ligne dont le Belœil se situe aux entours, je pense, de Bucarest, de Jassy ou de Braïla, esprit d'encyclopédiste et artisan du vers familier au jeu que lui découvrit Mallarmé, excelle au double art du moraliste désabusé ou qui se distrait, en souriant d'une vétille, et du poète épris de lumière ou que la pensée sereine de la mort attire. Oh, point de grands gestes, ni d'exclamation, jamais. Un trait rapide, lumineux, un rapprochement brusque d'idées par l'accouplement inattendu de vocables qui les évoquent, nulle insistance, cela suffit, et parfois, sans d'ailleurs insister davantage, une philosophie nette, qui ne tremble ni n'exagère lorsque,

Repos dont on jouit sans en jouir,
O mort! troublant repos entre deux vies,
O belle éternité! tu nous convies
A cet inexplicable souvenir...

Aux poèmes se joint le texte du très pur et haut discours que le poète prononça en remerciement aux amis qui, le 19 mars 1928, lui avaient offert un banquet.

Le Temple du Rêve. M. Jean Wencker y condense sa pensée et son art en sonnets, la plupart excellents, encore qu'il cède avec une déplorable facilité au rappel assez fréquent des mêmes rimes de l'un à l'autre : *roses-closes,* ou *roses-roses; passé* avec un autre participe en *sé,* etc.., et encore qu'il se contente bien souvent de rimer par épithètes. Mais son vers est bien fait, bien mené, le quatrain s'enlace et se suit bien, se lie aux deux tercets et aboutit au vers final sans effet trop grandiloquent comme sans tomber dans le banal ou le plat. Je crois qu'il tirerait un grand profit d'une sévérité plus dure envers l'inspiration que je ne sens pas assez contrôlée; il me semble qu'un sonnet suffirait à contenir la matière qu'il étend en deux ou trois sonnets. Il n'use pas assez de raccourcis, peut-être. Un sonnet, non pas seulement de Mallarmé ou de

Verlaine, mais de Baudelaire et de Heredia lui-même, suggère infiniment plus que ce qu'il dit, et cela est indispensable pour qu'il produise avec plénitude son effet.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Morand : *Champions du monde*, Bernard Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *La vie au galop*, E. Flammarion. — Maurice Genevoix : *L'Assassin*, E. Flammarion. — Emile Baumann : *Abel et Caïn*, Bernard Grasset. — Emmanuel Buenzod : *Le regard baissé*, Les Editions Rieder. — Marcel Arland : *Où le cœur se partage*, Librairie Gallimard. — Aurel : *La vierge involontaire*, A. Messein.

Brodsky, Ram, Webb, Van Norden, quatre jeunes gens américains, de la même promotion au collège, et de la même équipe sportive, décident de conquérir le monde, et conviennent de se retrouver tous les dix ans pour se rendre mutuellement compte de leur progrès dans cette conquête. 1909, 1919, 1929. Telles sont les trois étapes marquantes de leur vie, et qui correspondent, par hasard, à des dates décisives de l'histoire contemporaine. En vingt ans (« vingt ans après » leur serment), ces quatre nouveaux mousquetaires, c'est-à-dire ces quatre **Champions du monde,** on fait du chemin, ou les choses ont fait leur chemin malgré eux et sans eux. Brodsky a disparu; Ram s'est suicidé; Van Norden a perdu toute illusion, et Webb est mort à la tâche. Des femmes leur succèdent, qui furent leurs mauvais génies, et ayant pris leurs places, engendreront d'autres Brodsky, d'autres Ram, d'autres Webb et d'autres Van Norden — je l'imagine, du moins... Episode de la grande lutte présente, « celle des femmes contre les hommes », nous dit, du reste, le « prière d'insérer » qui accompagne le livre de M. Paul Morand. Soit. Je ne chicanerai pas l'auteur sur ce point. Mais la question que soulève la lecture de son roman pourrait bien ne pas être là. Ce qu'on retient surtout, en effet, du récit de M. Paul Morand, ce sont les tableaux de l'Amérique et les remarques sur les mœurs du siècle qu'il renferme. M. Morand, comme je l'ai écrit, ici, est un chroniqueur étonnamment preste à surprendre les variations de son temps. Mais il est trop plein de ce qu'il a vu, et trop pressé de nous le dire avec toute la fraîcheur de la sensation pour être un vrai romancier; et *Champions du monde* se rapproche plus des

Caractères de La Bruyère que du *Gil Blas* de Le Sage... Je cite à dessein ces maîtres, encore classiques et déjà modernes par certains côtés, car M. Morand, qui me semble en pleine possession de son art, frappe avec un vigoureux relief, pour fixer les traits de l'époque la moins harmonieuse qui soit, des formules nettes comme des médailles. Que l'on se compose, si l'on veut, une collection de ces documents; mais qu'on ne demande pas à M. Morand de conclure. « Je donne un sens aux faits qui composent l'actualité, et si je généralise, en stylisant, c'est à vous de conclure », répondrait-il. Un observateur n'est pas un historien, ni un informateur satirique un sociologue. Dans *Champions du monde* tout est contradictoire, lors même que les personnages de M. Morand ne pensent et ne s'expriment qu'à travers lui... Contradictoire et décevant — stimulant, aussi. Le cœur et l'intelligence de M. Morand hésitent entre l'ancien et le nouveau continent. Il est cruel pour ce qu'il admire, et tendre pour ce qu'il dénigre. Il se moque. Il s'exalte. Il se refuse et se livre, et l'on ne sait, au demeurant, s'il est sérieux ou s'il s'amuse... Sans doute, nous croit-il trop vieux et juge-t-il les Américains trop puérils? Mais la jeunesse de ceux-ci, quelle maturité présage-t-elle? Il ne nous le dit pas. Il laisse ce soin à M. Georges Duhamel qui s'effraie, à si juste titre, dans ses admirables *Scènes de la vie future*, de la civilisation toute matérielle, de la « civilisation d'insectes » que l'industrialisme et la rationalisation yankee nous préparent... Je le répète : *Champions du monde* n'est pas un roman. La vraisemblance en est absente, et l'on n'y trouve qu'une affabulation arbitraire. M. Morand — qu'on me passe la vulgarité de l'expression — ne sait pas bien lier sa sauce, et il y a quelque chose de trop relevé, qui irrite le goût, dans ses meilleurs morceaux.

Sous ce titre : **La vie au galop**, dont je n'aime pas l'air d'improvisation, M. Charles-Henry Hirsch, le plus fidèle peut-être, actuellement, des disciples de Balzac, présente un tableau animé et fidèle de la frénésie et du désordre de nos mœurs. Tout le monde est exalté et sous pression, il est vrai, dans la famille du richissime financier Sidoine, dont le père s'est logé une balle dans la tête pour échapper au déshonneur, à la suite d'affaires malheureuses. Veuf, Sidoine s'est remarié,

aux approches de la cinquantaine, avec une jeune Anglaise dont la présence exaspère sa fille Georgette — si femme, déjà — et son fils Pierre, un gamin encore. C'est, aussi, qu'il ne savoure pas avec assez de discrétion son bonheur. Nombre de gens sont ainsi, qui ne jouiraient qu'à moitié de leur félicité, si elle était secrète... Et celui-ci est un homme public, un maître du monde, un conquérant. N'a-t-il pas la singulière idée d'obliger ses enfants à l'accompagner sur son yacht, dans une croisière, où il leur faut assister, quasi en tiers, à ses épanchements amoureux...? D'être auditrice et témoin, pour ainsi parler, de ces épanchements, pousse Georgette à se donner au capitaine du yacht, tandis que Pierre qui a subi la contagion de la fièvre spéculatrice de son père, joue et perd une trentaine de mille francs. Sidoine a lui-même frisé la catastrophe... Mais tout s'arrange, à commencer par le règlement de la dette de Pierre, cette peccadille. Georgette épousera le capitaine, et Sidoine, au lieu de sombrer, atteindra le faîte de la puissance. M. Hirsch s'est souvenu d'avoir été auteur dramatique en écrivant *La vie au galop*. Le récit est mené tambour battant. Il se compose presque tout entier de dialogues et de scènes dont les effets sont adroitement ménagés par des suspensions pareilles à des chutes de rideau. La psychologie est juste, encore qu'extérieure; mais les exigences mêmes de l'action ne permettaient pas qu'elle fût autre, et M. Hirsch a dessiné de Sidoine et de ses deux enfants de très expressifs portraits.

Jean Patentier, fils d'un juge d'instruction de province qui instruisit, naguère, une affaire criminelle particulièrement horrible, reprend à la mort de son père l'étude minutieuse de cette affaire... Il veut savoir pourquoi Didier Soucaille qu'il connut, enfant, a tué. Son enquête le convainc que, disgracié par la nature et victime d'une hérédité misérable, Didier a, aussi, Didier a, surtout, souffert de l'abjection de son milieu et de la réprobation des hommes. Dès l'école il a été le paria, la bête puante sur laquelle tout le monde s'acharne. Il s'est muré dans sa haine ou, plus exactement, il s'est enfoncé dans sa sauvagerie parce qu'il ne voyait pas d'autre possibilité de vivre, pas d'autre moyen d'*être*, sans défaillance ni concession, contre l'animosité générale... Point d'explication plus pro-

fonde que celle-ci, dans sa justesse, de la psychologie de **L'Assassin** — de l'assassin-type, s'entend — et il faut féliciter M. Maurice Genevoix d'avoir si bien réussi à en éclairer les ténèbres. Peut-être, au début de son récit, s'attarde-t-il un peu dans la préparation du drame, ou s'embarrasse-t-il de nous expliquer les mobiles sentimentaux qui ont déterminé Jean Patentier à entreprendre son enquête. Et j'ai trouvé superflus quelques-uns de ses commentaires. Mais avec quelle puissance il campe son personnage et décèle les secrets mouvements de cette conscience obscure! Les pages, entre autres, où il conte la première tentative d'assassinat de Soucaille sont, dans leur beauté farouche, des meilleures qu'il ait écrites.

C'est une œuvre sombre que le dernier roman de M. Emile Baumann : **Abel et Caïn.** Le sujet en est l'incompatibilité de deux frères — de deux demi-frères, plutôt — et qui s'exaspère jusqu'à la haine, du fait de la jalousie amoureuse de l'un d'eux. Mais en Hubert et François se réincarnent, aussi, pour se heurter, l'esprit et les sentiments antagonistes d'un homme et d'une femme unis par les liens d'un triste mariage. Entre M. Chapsal, professeur incroyant, et son épouse, catholique hésitante ou timorée, les deux frères rivaux suivent leur destin, celui-ci d'égoïsme violent, celui-là de sentimentalisme rêveur, jusqu'au drame que, seule, une discipline morale vigilante et d'essence chrétienne eût pu éviter... On peut contester les conclusions de M. Baumann. On ne saurait nier l'exactitude de sa peinture, encore que, dans son réalisme assez voisin du naturalisme, elle présente sous un jour qui n'est guère flatteur la petite bourgeoisie d'aujourd'hui... C'est bien la vulgarité mesquine, la veulerie et l'absence de toute dignité dans l'étalage de ses appétits qui caractérise, il est vrai, cette bourgeoisie, et M. Baumann a parfaitement vu avec quel cynisme elle exprime les principes mêmes de l'aristocratie décadente qu'elle s'était, autrefois ,donné pour tâche de dépouiller de ses privilèges. Sans avoir poussé très loin l'analyse de ses personnages, M. Baumann a cerné ceux-ci de traits véridiques qui les font vivants, et sous sa forme simple et directe, son récit révèle une incontestable vigueur.

Le regard baissé : Une jeune fille douce, tendre, rêveuse, et qu'une vieille chanson sentimentale a aidé, peut-être, dès l'en-

fance, à glisser sur la pente du romanesque. Elle aime l'amour, mais, trop pressée de le connaître, passe, en poursuivant son fantôme, à côté du bonheur. Peu de chose, dira-t-on; mais c'est toute la suggestion que M. Emmanuel Buenzod a mise autour de son récit qui en fait le charme. Avec beaucoup d'art, M. Buenzod enveloppe sa narration discrète, volontairement indifférente de la recherche de l'effet, de toute la beauté nuancée de la nature, pendant les saisons heureuses de l'année. J'imagine que nous sommes en Suisse, probablement au bord du lac de Neuchâtel. M. Buenzod fait jouer sur l'eau les reflets changeants de la lumière, et la séduction de celle-ci rend plus douloureuse la déception de sa pauvre Mathilde. M. Buenzod est musicien. J'aime la façon dont ses phrases accompagnent, en sourdine, jusqu'au final déchirant des dernières pages, la mélancolie de son poème, car c'est un poème lyrique qu'il a composé sur le thème, auquel nous serons toujours sensibles, du destin manqué.

La nouvelle œuvre de M. Marcel Arland : **Où le cœur se partage,** n'est pas un roman, mais une suite de méditations. Méditations inspirées par des souvenirs. M. Marcel Arland est un esprit grave, et qui ne saurait vivre sans recueillir ou dégager de la vie un enseignement plus moral que sentimental. Il nous parle, ici, du bonheur, de l'amour et de la mort, à propos de ses impressions de campagne et de banlieue, des humbles gens qu'il a connus, des femmes qu'il a désirées... Il y a de la douceur et de la profondeur dans ses accents, et j'ai tout particulièrement goûté ce qu'il écrit dans le chapitre intitulé *Village*.

Je ne saurais dire que l'idéologie m'enthousiasme qui déborde du nouveau roman de Mme Aurel : **La vierge involontaire;** mais je reconnais très volontiers l'intelligence que Mme Aurel a mise au service de cette idéologie. Il se peut, au surplus, que Luce, son héroïne, représente un type de jeune fille particulier à la génération actuelle. Qu'elle ait été élevée en province explique, du reste, que Luce soit exaltée spirituellement, en réaction contre la routine et les préjugés. Mais Mme Aurel qui joue, à notre époque positive, un rôle analogue à celui des précieuses au lendemain des guerres de religion, a une façon de brasser le concret et l'abstrait, le réel et le chimérique, qui force l'attention, et témoigne de l'ardeur

fougueuse de sa foi. Rien n'est indifférent dans son récit, et l'on peut déclarer qu'il stimule, lors même qu'il fait se cabrer, parfois, la raison.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

A propos d'une reprise de l'*Otage*, 3 actes de M. Paul Claudel, au Studio des Champs-Elysées (*suite et fin de notre chronique du 1er juillet*).

Voici, sans nul doute, le texte de quelque admirateur de M. Paul Claudel. C'est très exactement la définition du théâtre de cet auteur par quelqu'un qui l'a pratiqué au fond :

...Le théâtre de M. Paul Claudel ressuscite devant nous, sous une forme saisissante et que son lyrisme rend plus puissante encore, les sentiments, les pensées, les croyances, les superstitions, les aspirations, toute la vie intellectuelle et morale de ces générations tumultueuses et inquiètes. Il fait agir sous nos yeux leur Dieu, leurs seigneurs, leurs religieux, leurs thaumaturges, leurs guerriers, leurs héroïnes et jusqu'à leurs fantômes. Surtout il nous montre à merveille la profonde empreinte dont le christianisme avait marqué les hommes de ce temps, la poésie qu'il savait tirer pour eux du spectacle de la nature, et comment il en revêtait l'instabilité des choses et l'impermanence universelle.

Car dans une certaine mesure, l'art de M. P. Claudel est sien, et c'est son souffle qui l'anime. Non seulement ses religieux par leurs prières procurent aux morts la paix et le salut, apaisent les génies et exorcisent les démons; non seulement les monastères reçoivent en leurs calmes asiles ceux que l'existence a lassés ou trompés, et sa loi console et secourt les affligés et les misérables; mais en toutes choses et toujours c'est lui qui parle, c'est sa pensée qu'expriment toutes les bouches. Il infuse vie et sentiment à toute la nature, aux plantes, à la terre elle-même. Ce caractère religieux de l'art de M. Claudel est un des points par lequel il confine aux *Mystères*. Ce n'est pas le seul. Comme le *mystère* aussi, le théâtre de M. P. Claudel est une prédication d'autant plus puissante que l'action, l'exemple y ont le pas sur le précepte, d'autant plus pénétrante et capable de s'imprimer dans les cœurs qu'elle s'enveloppe de plus de charmes.

Un style évocateur fait défiler les images brillantes, les épithètes antiques, les « mots appuis » surtout qui, au mépris de toute lo-

gique grammaticale (1), enchaînent et fondent les phrases en un seul développement, sans commencement ni terme, en un déroulement de suggestions indécises qui transmuent la pensée lucide en une sorte de rêve fugitif, et qui font courir le flot verbal, à l'infini, comme le déroulement d'une vague à la surface de la mer illimitée.

Les fidèles de M. P. Claudel reconnaîtront que le commentateur connaît son auteur. Est-il un trait de son talent qu'il ne fixe, une de ses particularités qu'il ne note? Suivons :

M. P. Claudel ne se sert pas de la simple langue courante, et la sienne diffère du langage vulgaire. Il affecte un certain archaïsme et des tournures nobles et pompeuses. Il fait de nombreux emprunts à l'ancien style classique. Emploie des expressions désuètes. On y rencontre à chaque pas, pour ainsi dire, des expressions chrétiennes : il en est de simples, ordinaires, couramment employées encore aujourd'hui, mais il en est aussi de plus rares, presque savantes, demandant en tous cas pour être comprises une certaine connaissance des doctrines religieuses. Le théâtre de M. P. Claudel s'adresse principalement, sinon à peu près uniquement, à la haute classe de la nation, à une aristocratie instruite, lettrée, de goûts délicats et raffinés. De là une recherche de l'expression qui va parfois jusqu'à l'affectation et aux *concetti*.

Ces lignes sont extraites de l'étude sur les Nô placée par M. Noël Peri en tête de son livre *Cinq Nô* (collection Goloubew, Bossard, 1921). J'ai pris la liberté, dont je m'excuse auprès de l'auteur et du lecteur, de substituer dans ce texte au mot: *Nô*, la désignation: *le théâtre de M. P. Claudel;* et au mot: *Bouddhisme*, le mot : *Christianisme*. En sorte qu'il est assez curieux et assez significatif de voir, par cette démonstration tangible, saisissante, que la définition même du Nô faite, de manière concentrée, par un spécialiste de l'étude extrême-orientale, s'applique exactement au théâtre de M. P. Claudel dans ses mobiles, ses prétentions, ses tendances et ses moyens

(1) « M. Paul Claudel est à l'ordre du jour. Son *Christophe Colomb* à Berlin, son discours cinématogra*phile* à New-York et ses manifestations antigrammaticales à Paris ne sont pas restés inaperçus. Son attaque contre la grammaire est évidemment ce que les Français lui pardonneront le moins... J'ai médité avec zèle et même avec scrupule sa nouvelle poétique du langage. Et je sors de ce débat avec un cœur plein d'objections... Je ne puis comprendre son brusque élan sentimental vers le style des cuisinières, etc... (Pierre Brisson, *Le Temps* du 2 juin) » — Nos remarques aideront certainement à comprendre. — A. R.

essentiels. Au Nô a succédé le théâtre Kabouki, qui, tout en gardant comme pivot l'essence du Nô, abordait pour la satisfaction du vulgaire une action dramatique beaucoup plus compliquée selon toutes les ressources du dialogue et les jeux divers des comédiens (XVIIIe). Aussi bien, si le théâtre de M. P. Claudel est invariablement imprégné, vivifié de l'âme du Nô, ses complications dramatiques, toujours pleines des aventures systématiquement les plus torturantes, le montrent-elles dans son ensemble plus particulièrement conforme au Kabouki.

Il n'est pas dans mon dessein de pousser, sous ce point de vue, le dépouillement — c'est bien le mot qui convient — de M. P. Claudel. Je le pourrais pourtant, car à chaque moment de la représentation et de la lecture de l'*Otage*, particulièrement, l'évidence apparaît, pour si peu que l'on ait été averti, comme je le fus moi-même à la suite des quelques informations que j'avais voulu prendre avant d'assister aux représentations de M. Tsutsui et de sa troupe, dont j'ai rendu compte ici. J'ai voulu dire simplement à quelles étonnantes constatations vis-à-vis de M. P. Claudel cette information, pourtant de fortune, m'avait amené.

N'ai-je point déjà exprimé cette pensée qu'un butin serait fort abondant : celui que ferait un lettré japonais qui s'aviserait de cerner les pièces de M. P. Claudel avec le dessein légitime de leur soustraire leurs éléments sino-japonais? Notre éminent compatriote, alors, ne resterait-il pas tout nu?

Le symbolisme de l'*Otage* y est mêlé d'un élément historique ultra-fantaisiste, qui suppose chez le lecteur une ignorance crasse ou une bonne volonté aveugle.

C'est l'histoire de Georges et de Sygne de Coûfontaine, cousins germains. Ces malheureux jeunes gens, derniers descendants d'une antique famille de seigneurs français, ont assisté, la main dans la main, au supplice de leurs pères et mères réunis sous la hache du bourreau en 93.

La jeune orpheline s'est donné pour tâche de faire revivre de l'ancien domaine détruit (seule l'abbaye est encore debout) au moins la terre et ses fruits. Elle a rassemblé les tronçons épars de l'armoirie de Coûfontaine et aussi la tête, le tronc et les membres du grand Christ de bronze, brisé lui aussi et dispersé.

Quant à Georges de Coûfontaine, tandis que sa cousine essayait de refaire et de gérer le patrimoine, il tâchait, ayant pris femme, de transmettre le sang. Il n'y trouva pas de satisfaction : sa femme devint la maîtresse du Dauphin, et mourut; également moururent ses deux fils.

On nous présente ainsi deux personnages fin de race, représentatifs chacun de l'une des deux grandes traditions : la jeune fille est entièrement habitée de l'idée de Dieu, et le jeune guerrier de l'idée féodale (essence même du Nô).

Frappé des injustices de Dieu envers les hommes en général et envers lui en particulier — envers sa race, envers son sang, Georges doute de Dieu à la fin. Il a pris un sérieux otage en chair et en os : le Pape lui-même. Il l'a enlevé aux geôles de Napoléon (qui est actuellement à Moscou), et veut le mener en Angleterre auprès du prétendant légitime. L'autre résiste, il souhaite seulement de retourner à Rome. Georges lui fait de sérieuses remontrances où le respect ne perce guère. Injonctions d'un côté, réticences de l'autre : à mesure que le Samouraï — pardon — que le jeune seigneur s'échauffe, le pape, pauvre bonhomme, se fatigue, penche la tête, s'assoupit. Georges alors se tourne vers le grand crucifix et adjure le Christ lui-même de prendre ses responsabilités :

— Seigneur Dieu, si toutefois Vous existez, comme ma sœur Sygne en est sûre, je Vous apporte cet innocent [le pape] qui s'endort entre vos bras.

Il ne s'agit plus de rester caché; c'est de Vous qu'il s'agit, je vous ai forcé à paraître.

Le Corse n'a plus cet otage entre les mains. J'ai rétabli les plateaux de la balance. Décidez donc dans Votre liberté.

Tout est bien tiré au clair.

Tout va se passer en spectacle aux hommes et aux Anges.

Le dieu de bronze reste inerte. Mais nous connaîtrons sa réponse. Il ne se prive en vérité nullement — comme il fait au cours des temps — pour surprendre, par l'arbitraire, la cruauté, l'incohérence de ses caprices, ses fidèles eux-mêmes.

Ici le triomphe est réservé à un monstre, sorte de démon incarné, esprit violent, intelligent, fourbe, sanguinaire, policier, traître. Il a traversé la Révolution, l'Empire, en se haus-

sant au grade; puis, grand-maître de Paris, il s'engage dans la Restauration sous les meilleurs auspices en livrant la place au Prétendant.

Poussé par un instinct passionné de revendicateur, et d'une manière forcenée et sans répit, cet homme a entrepris de s'approprier, d'usurper, d'annexer à sa chair même la vieille Maison de Coûfontaine. Il apparaît à Sygne. D'abord implorant, puis impérieux, il la force — sinon il dénoncerait la présence du Pape — à devenir sa femme, puis à lui donner un enfant. Il faut voir, au cours de la répugnance de Sygne et de la pression du baron Turelure (c'est le nom de l'individu), comment un brave prêtre appuie au nom de Dieu ce mariage ignoble auprès de la jeune fille tout en révolte. Si M. P. Claudel a voulu bien nous montrer dans l'esprit et les pratiques de l'esprit chrétien ce qu'ils comportent — sous un certain angle — d'odieux, il y a réussi. Le bon curé s'emploie en une onctueuse et fourbe incitation à convaincre la jeune fille de s'abandonner à toutes lâchetés, à toutes dégradations. Espèce d'agent sournois d'un dieu ignoble tel que le fixe M. P. Claudel. On voit le Christ, par ses légats, abuser d'un pauvre être qui lui a donné sa foi. Sauver la peau d'un Pape au prix de n'importe quel sacrilège, de n'importe quelle immonde action.

L'Otage est le spectacle de la longue agonie d'une jeune femme sous la torture. Elle est martyrisée par un monstre et sous les yeux ravis du bouddha auquel elle appartient par sa foi. Elle est martyrisée avec un raffinement chinois qui se complaît sans trêve à rendre la douleur plus corrosive, la plaie plus profonde et mortelle au plus tard, le spectacle de la démoralisation plus déchirant, plus abominable.

La malheureuse enfin, s'étant jetée entre un coup de feu de Georges de Coûfontaine et la poitrine de son mari à qui la balle était destinée, est blessée à mort, agonisante. Tandis qu'elle est dans les transes et quasi en coma, son mari la comprime encore et l'écrase lentement dans sa faillite morale sous les yeux d'un auditoire aux nerfs tendus de la religion à la sodomie. M. P. Claudel appuie sur la chose avec un goût de roulier. Le bourreau transperce cette âme avec une grande délectation :

TURELURE. — ...Ah, je veux qu'où je suis vous soyez désormais avec moi et que nos os côte à côte reposent dans le même monument! (*La tête de Sygne, et jusqu'à la fin, fait et fera : non.*)

Encore non? mais moi je vous dis que oui, et c'est moi qui suis le plus fort.

Je vous connais mieux que vous-même et ce dernier acte vous découvre à la fin.

L'amour est un lien plus fort que le sang. Et qui vous connaîtrait mieux, ma chère Sygne, que cet époux à qui s'est ouvert le secret de votre corps virginal? (*Silence.*)

. . . . . .

Coûfontaine renaît en notre cher enfant. Voulez-vous le voir et l'embrasser? (*Signe que non.*)

Quoi? vous ne voulez pas voir notre enfant? (*Signe que non.*)

Et jusqu'au bout, longuement, inlassablement, systématiquement la violence martèle ainsi chaque seconde de l'agonisante et jusqu'à ne s'adresser plus, soudain, qu'à un cadavre.

Entendons bien que le sacrifice total de soi consenti par Mlle de Coûfontaine la conduira tout droit au ciel. Voilà bien la conclusion « morale » attendue et qui justifie et fait passer pour orthodoxes trois actes débordants d'un manifeste sadisme moral. L'auteur, sous prétexte d'épuration, cultive la détresse en amoureux de la douleur féminine.

Les comédiens sont fort attachés à leur auteur; ils lui dévouent beaucoup de talent. Naturellement, c'est la femme, Mme Eve Francis, qui se fait justement le plus remarquer. Elle se donne entièrement à son rôle. La scène dernière est jouée par elle avec un réalisme à la fois macabre et fantasmagorique très bien étudié et rendu.

A tout prendre, malgré son type sémite très accusé et assez surprenant à représenter une chrétienne de vieille souche, et son âge qui n'est plus celui d'une demoiselle, elle est une très honorable Sygne de Coûfontaine, car ce qui importe pour l'actrice dans cette pièce, c'est de bien mettre à nu sa torture, de savoir étayer comme il faut le mélodrame. Les approches de la mort, l'extrême douleur et la complète géhenne et déchéance morale sont rendues par cette aimable femme de façon fort épouvantable et très sinistre. Assise toute rigide sur son fauteuil, la tête bandée de blanc, on dirait une condamnée des

Etats-Unis sur la chaise électrique. Sa face effrayante se troue aux yeux et passe du livide en sueur au blanc de cire avec une heureuse habileté. De même, ses grands yeux glauques à l'inouïe désespérance chavirent et se voilent congrûment. Elle sait faire passer sur son masque les caractéristiques sanguinaires et d'aliénation du talent de M. P. Claudel. Il peut la fleurir avec reconnaissance.

Pourtant M. P. Claudel s'est toujours montré mécontent de ses interprètes français. Maniaque de l'imitation, il voudrait, avec un joli cynisme, que ses ouvrages soient joués à Paris à la japonaise, comme sont joués les Nô. Il a écrit (1) :

Le Nô est une forme d'art extrêmement raffinée, mais il faut voir jouer ces épisodes dramatiques pour bien les comprendre.

...Les gestes des acteurs se réduisent aux changements absolument significatifs, mais ils les développent sur toute une période. En Occident, l'acteur fait toujours des gestes trop rapides.

De même, la récitation du texte se fait dans les Nô sans aucune nuance, *modo plano*.

Vous savez que j'ai fait jouer moi-même au Théâtre Impérial de Tokyo une sorte de Nô qui s'appelait *la Femme et son ombre*.

Quand je surveillais ici [*en France*] autrefois les répétitions de mes pièces, j'ai toujours eu de grandes difficultés, malgré la bonne volonté de mes artistes.

On me disait toujours : Ce n'est pas la vie! On blâmait cette espèce de psalmodie que je voulais obtenir des acteurs, comme dans le plain-chant, et que j'ai retrouvée avec tant de joie dans le Nô.

En disant sa désillusion à ne se point voir servi par les comédiens comme les auteurs des Nô l'ont été, M. P. Claudel oublie seulement qu'il ne donne que des caricatures de ceux-ci. Mme Eve Francis (sa principale interprète de toujours) en jouant d'une façon toute mélodramatique, est parvenue à sauver longtemps les pièces de M. P. Claudel d'apparaître trop évidemment ce qu'elles sont, un vulgaire placage surexotique.

ANDRÉ ROUVEYRE.

1. Déclarations remises à l'agent publicitaire F. Lefèvre, et publiées dans les *Nouvelles Littéraires* du 18 avril 1925.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Union rationaliste. — Trois conférences de Paul Langevin à l'Union rationaliste sur *la science et le déterminisme.*

Un grand nombre de savants viennent de fonder, sous le nom d'**Union rationaliste** (16, rue de la Sorbonne), une société ayant pour objet de répandre, dans le grand public, l'esprit et la méthode de la science. Ils se sont groupés autour d'Henri Roger, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, et de Paul Langevin, professeur au Collège de France (1). Parmi les premiers adhérents figurent bien des maîtres de l'enseignement supérieur : Paul Appell, Albert Bayet, René Berthelot, Georges Bohn, Emile Borel, Célestin Bouglé, Ferdinand Brunot, Paul Fauconnet, Jacques Hadamard, Gabriel Kœnigs, J.-M. Lahy, Louis Lapicque, Henri Laugier, Paul Lemoine, Henri Lévy-Ulmann, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Jean Perrin, Henri Piéron, Etienne Rabaud, Louis Rivet, Georges Urbain... Frappés par l'importance d'une telle œuvre de diffusion, des écrivains comme Jean-Richard Bloch, Paul Brulat, Gaston Chérau, Paul-Louis Couchoud, Georges Duhamel, Luc Durtain, Jean Guéhenno, Jean Luchaire, Maurice Martin du Gard, Jean Rostand, Jules Sageret, Philippe Soupault, Bernard Zimmer, se sont joints à eux.

Nous sommes convaincus que, dans tous les domaines de la pensée, il y a place pour une méthode rationnelle : l'esprit positif a présidé à la naissance des sciences physiques; il préside à la naissance des sciences psychologiques et sociales. Un tel *rationalisme* — dans le sens précis que nous donnons à ce terme — est bienfaisant; il est seul capable de poser et de résoudre les grands problèmes qui sollicitent l'esprit humain; il peut et doit donner naissance, non seulement à un système de connaissances, mais à une plus grande union des esprits, à des façons nouvelles de concevoir l'idéal.

Malheureusement, les obstacles sont nombreux :

1° Il y a les credo invérifiables, les préjugés anthropomorphiques entretenus par une tradition séculaire et suivant les-

(1) M. D. Jahia s'est chargé de la centralisation et de la cohésion de nos efforts.

quels il existerait, dans le monde, des réalités que la science expérimentale serait incapable d'atteindre.

2° Il y a le succès inquiétant des doctrines qui, sous diverses formes, représentent l'antiintellectualisme.

3° Il y a les ravages causés par les demi-savants, qui propagent des idées notoirement fausses et répandent dans le grand public le goût du surnaturel.

4° Il y a la méconnaissance, par certains savants eux-mêmes, de la puissance de l'esprit scientifique : par suite de l'extrême spécialisation des recherches, il arrive trop souvent aujourd'hui que tel ou tel travailleur, cantonné dans un étroit domaine, finisse par perdre de vue l'ensemble de l'œuvre dont il est un des artisans.

5° Il y a enfin la croyance trop répandue que l'esprit scientifique est incompatible avec la poésie et le sentiment, qu'il ne peut donner naissance qu'à une sagesse froide et insuffisante. Erreur que tout cela...

L'Union rationaliste sera d'abord une société d'étude, de discussion; ce sera, en second lieu, une société de propagande. Au cours des séances d'étude, qui ne grouperont qu'un public restreint de savants : mathématiciens, physiciens, chimistes, biologistes, psychologues, sociologues, on cherchera la façon de rendre accessible au peuple l'esprit scientifique, de lui faire sentir la beauté et la poésie de la science, de lui montrer l'idéal moral en train de naître sous l'action du rationalisme. La propagande sera le complément des séances d'études : par la conférence, mais surtout par des conseils individuels, par la fondation d'une bibliothèque rationaliste (comprenant des livres, des brochures, des manuels à l'usage de l'enfance), on s'efforcera de répandre les idées sur lesquelles l'accord se sera établi.

La société fait appel à tous ceux qui croient à la valeur et à l'efficacité de l'esprit scientifique *dans tous les domaines;* elle n'a aucun caractère politique; elle se vouera uniquement à la tâche intellectuelle définie plus haut.

L'activité de la société a débuté par une série de remarquables conférences de Paul Langevin sur **la science et le déterminisme**, les 6 mai, 20 mai et 3 juin derniers, puis par une conférence, toute d'actualité, le 25 juin, d'Henri Laugier sur *l'influx*

nerveux, dont Georges Bohn aura sans doute l'occasion de parler ici-même, mais que nous pouvons dès aujourd'hui signaler pour sa clarté et l'intérêt primordial des idées développées.

§

A diverses reprises, les lecteurs du *Mercure de France* ont été mis au courant des nouvelles conceptions, qui sont en train de bouleverser la science : tout d'abord par une série de trois articles intitulés *Récents progrès en physique* (2), puis au sujet de l'astronome anglais (doublé d'un quaker), A. S. Eddington (3), dont les écarts de pensée, disions-nous, « sont quelque peu attristants pour la nature humaine ».

Dans ses conférences, Paul Langevin prit nettement position contre Eddington et contre d'autres savants de premier plan, comme le Danois Bohr et l'Anglais Dirac, sur lesquels une furieuse vague mystique vint déferler. Ces physiciens s'autorisèrent d'une interprétation (inconsciemment) tendancieuse pour monter à l'assaut du déterminisme : ils partaient d'un résultat obtenu par l'Allemand Werner Heisenberg, qu'on appelle fâcheusement « principe d'indétermination » et que nous avons toujours préféré désigner par *postulat d'ignorance*. Langevin nous rappela que c'est en prenant le contrepied de la boutade de Newton (je ne fais pas d'hypothèse) que la science progresse. C'est en abandonnant l'attitude purement phénoménologique des énergétistes (au début de ce siècle) que la physique obtint ses plus merveilleux résultats; et, dans un parallèle profond et lumineux, il compara la science actuelle — avec sa mystérieuse *constante de Planck* (4) — aux efforts de nos devanciers, lorsqu'ils évaluèrent pour la première fois le *nombre d'Avogadro* (relatif au nombre des molécules *réelles* dont la matière est faite).

Au lieu de tourner le dos au déterminisme, il est infiniment plus sage de renoncer à la notion de chose dans le monde sous-atomique : l'individualité est un apanage de la complexité, et les corpuscules ultimes (électrons, protons, photons)

(2) *Mercure de France,* 15 août 1929 (p. 177-180), 15 septembre 1929 (p. 676-680), 15 octobre 1929 (p. 440-442).

(3) *Ibid.,* 15 février 1930 (p. 162-165).

(4) Curieuse indétermination, dit Langevin, qu'une indétermination que nous savons *déterminer* au millième près de sa valeur.

sont bien trop simples pour prétendre à l'individualité. En cela, Langevin est d'accord avec la mécanique ondulatoire (L. de Broglie, E. Schrœdinger...), avec le champ unitaire d'Einstein, enfin et surtout avec les nouvelles statistiques (Bose et Einstein, Fermi, Pauli et Dirac), qui se développent en rigoureuse conformité avec les faits.

Ajoutons que ces discussions donnent un regain de confiance en l'intelligence humaine : si la « nature » nous présente toujours la réalité *par le mauvais bout*, que dire des « données immédiates de la conscience » et, plus généralement, de l' « intuition » bergsonienne? Ce sont des apparences séduisantes, mais souvent fallacieuses, qui n'auront droit de cité que lorsqu'elles auront été passées au crible de l'expérimentation scientifique.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Divers : *Population et Repopulation, état actuel de la question dans le monde*, *Comité national d'études*, 45, rue d'Ulm, Paris. — Docteur Sicard de Plauzoles : *Prophylaxie de la dégénérescence par l'éducation sexuelle*, Comité d'hygiène sociale, 15, rue de Verneuil. — D. Riazanov : *Communisme et Mariage*. Collection Orange. Les Revues, 47, rue Monsieur-le-Prince. — Mémento.

Le Comité national d'études sociales et politiques qui tient ses séances dans les nobles locaux de la Cour de Cassation a consacré une de ses dernières réunions à la question de la **Population et Repopulation** et plus spécialement à celle de la stérilisation légale qui mérite en effet une étude approfondie.

On sait en quoi celle-ci consiste. Plusieurs pays dans le monde, voyant croître terriblement le nombre des dégénérés de toutes sortes, ont donné à l'Etat le droit de faire stériliser d'office les plus dangereux de ces dégénérés, par exemple les épileptiques et les aliénés, de façon à supprimer leur descendance, presque toujours tarée de leur propre vice. Aux Etats-Unis, une vingtaine d'Etats, sur cinquante, ont adopté cette législation, et un mouvement dans le même sens se dessine en Europe. Le canton de Vaud, par exemple, a depuis le 3 septembre 1928 une loi de ce genre et, à la séance dont je parle, il a été donné d'instructifs détails sur la façon

dont « la mesure de préservation » est réalisée (il faut l'autorisation du Conseil de santé cantonal, qui s'entoure de toutes les lumières désirables) et sur l'étendue de cette réalisation (en 1929, il y a eu seize demandes, dont neuf rejetées, sept accueillies et six réalisées, toutes sur des femmes; une demande pour un homme, qui avait été formulée par une commune et autorisée par le Conseil de santé, a été retirée).

La question, même avec les très sages précautions ci-dessus, n'en reste pas moins délicate de par les erreurs et les abus auxquels son application peut donner lieu. On commence par ne vouloir stériliser que les aliénés incurables, mais on peut assez vite demander de leur assimiler les simples fous, ou les demi-fous, les simples malades à tare transmissible, alcooliques, syphilitiques, et pourquoi pas tuberculeux, cancéreux et autres? Et comme tout le monde, ne serait-ce qu'à titre d'hérédo, rentre plus ou moins dans une de ces catégories, tout le monde courra risque d'être châtré!...

Au surplus, une fois en si bonne route, pourquoi n'irait-on pas jusqu'à rendre improductifs tous les dissidents, tous les mal vus? Et par conséquent aux Etats-Unis : les nègres, les jaunes, les juifs, les Slaves et les Méditerranéens... Même sans tirer argument de ces outrances inacceptables, ne peut-on pas rappeler ici qu'on voit à chaque instant des femmes à qui les médecins déconseillent la maternité et qui font de beaux et nombreux enfants? et des gens issus de parents malades et même tarés et qui sont très bien portants et quelquefois supérieurement intelligents, peut-être de par cette tare même?

Ajoutez à ceci que les propagateurs de ce que l'on appelle le *birth control*, le contrôle des naissances dans le sens de l'eugénisme, prêtent souvent à toutes les suspicions, car ils semblent se préoccuper beaucoup moins d'eugénisme que de libre sexualisme, ceci comprenant non seulement les procédés anticonceptionnels, mais même les pratiques homosexuelles. La *Ligue mondiale pour la réforme sexuelle*, par exemple, demande expressément que les aberrations sexuelles ne soient plus considérés comme des crimes, des vices ou des péchés, ce qui est vraiment très clair.

Sans doute répondra-t-on que tout cela est autre chose que la stérilisation des anormaux incurables et dangereux et qu'on

peut à la fois approuver celle-ci et désapprouver le néo-malthusianisme. Ce serait volontiers en ce double sens que je me prononcerais personnellement. D'une part, favoriser par tous les moyens possibles la natalité, surtout chez nous Français, et d'autre part admettre le droit pour la société, avec toutes les précautions et garanties nécessaires, d'empêcher de se reproduire certains aliénés ou assimilés par trop dangereux. Mais mieux vaudrait encore tourner le problème et prévenir la formation de ces déchets humains. Or, il est parfaitement possible : 1° d'inhiber et guérir la syphilis; 2° de supprimer l'alcoolisme; 3° de prévenir la plupart des dégénérescences physiques; 4° d'atténuer et raréfier les extravagances intellectuelles et morales. Mais ceci exigerait un grand effort social, et comme le résultat n'intéresserait pas la politique politicienne, il est à craindre qu'on ne s'y résolve pas de longtemps.

Un problème bien voisin du précédent est celui de l'éducation sexuelle que traite le docteur Sicard de Plauzoles dans sa conférence **Prophylaxie de la dégénérescence par l'éducation sexuelle**, publiée par le *Comité pour l'Enseignement et le Progrès de l'hygiène sociale*. Ce problème soulève les mêmes difficultés. Les adversaires de l'éducation sexuelle estiment, et quelquefois avec raison, qu'il y a danger à attirer de trop bonne heure l'attention de l'écolier sur telles questions dont il retiendra surtout le côté troublant et même inconvenant, et à laisser faire dans cet ordre d'idées certains éducateurs par trop zélés. On se souvient que le fameux Robin, initiateur, à son école de Cempuis, de cette éducation sexuelle, avait inventé, pour combattre les excès de pudeur, des lieux d'aisances à simple demi-clôture, dont garçons et filles se servaient d'ailleurs en commun. D'autre part, les gens sérieux partisans de cette éducation sexuelle, répondent très justement qu'ils ne sont pas responsables des folies de quelques-uns d'entre eux, et que ce qu'ils demandent, c'est simplement que l'enfant soit mis d'aussi bonne heure que possible au courant de ce qu'on appelait autrefois les mystères de la nature et sache en ce domaine le prix de la santé, de la probité et de la prolificité. Si l'éducation sexuelle devait être dirigée par des hommes comme l'auteur, aussi comme le professeur Charles Richet et le docteur Pinard, qui assistaient à la conférence, il n'y aurait

rien à dire. Le système des oies blanches a fait son temps et il serait vain de chercher à le rétablir. Ce qui importe, ce n'est pas d'ignorer certains problèmes par scrupule de convenance pudibonde, c'est de les traiter avec alors toutes les exigences de l'honnêteté morale et civique. Que personne ne se refuse au mariage pour des motifs de bas égoïsme ou de débauche vulgaire,.et que les gens mariés tiennent à honneur d'avoir au moins trois enfants. Avec ce simple programme en deux articles, tout sera parfait et on pourra alors se dispenser de suivre ceux qui, même au nom de la morale, de la patrie ou de la religion, se montreraient plus exigeants; en ce domaine délicat, le mieux est l'ennemi du bien.

Que pensent les marxistes du mariage? On le saura en lisant la brochure de Riazanov, **Communisme et Mariage,** publiée dans la *Collection orange* que viennent de fonder MM. Mesnil et Morhange après avoir été, nous apprennent-ils eux-mêmes, exclus du Parti communiste français (pourquoi, grands dieux?) Donc, il paraît qu'en matière de mariage, la conception prolétarienne s'oppose à la conception bourgeoise. Celle-ci est basée sur la propriété privée, ce qui s'harmonise très bien avec le mariage monogame, et celle-là consiste dans la propriété commune qui semblerait devoir conduire au communisme sexuel; toutefois, le marxisme ne va pas jusque-là et il déclare même que c'est dans le mariage bourgeois que les femmes sont communes! Parfaitement! Le *Manifeste* de Marx et d'Engels de 1840 s'exprime ainsi : « Les communistes n'ont pas besoin d'instituer la communauté des femmes, car elle a presque toujours existé... On ne pourrait leur reprocher que le désir d'instituer officiellement la possession commune des femmes à la place de celle qui est hypocritement dissimulée; il va de soi que les conditions actuelles une fois abolies, la possession commune des femmes créée par l'état de choses actuel, c'est-à-dire les prostitutions officielle et non officielle, disparaîtront aussi. » Et voilà comment nous apprenons des choses vraiment ahurissantes, qu'aujourd'hui en société individualiste les femmes sont communes (vous en doutiez-vous, ami lecteur?) et que demain, en société communiste, les femmes seront individuelles. Le monde renversé, quoi!

Cette idée de la communauté des femmes, qui, au fond, me

semble bien exister chez les communistes d'aujourd'hui, a hanté également les communistes d'autrefois, et les moines salaces qui, au moyen âge, rêvaient d'idéales « cités du soleil » caressaient volontiers cette conception, sans d'ailleurs se trop préoccuper si elle était bourgeoise ou prolétarienne; leur communisme, étant à base d'amour et non de haine, affectait volontiers une couleur religieuse, et même aujourd'hui, quand une secte a le courage (que n'ont pas les bolchévistes) d'affirmer son communisme intégral sexuel, elle s'abrite derrière la charité chrétienne. C'est ainsi qu'il y a quelque temps, le grave *Journal des Débats* donnait de curieux détails sur une secte de ce genre, repérée en Danemark :

La police vient d'entreprendre une action à Christiansund contre une secte spéciale, accusée de polygamie complète. Cette secte, qui s'intitule *Communauté chrétienne*, exerce le communisme idéal; elle professe entre autres une conception toute particulière du mariage : une pour tous, toutes pour un. Comme les membres de cette secte s'engagent par srment à observer la discrétion la plus absolue sur leurs pratiques, l'enquête piétine sur place, et il est presque impossible de pénétrer les secrets de cette singulière association.

Il semble en effet que l'idée religieuse seule, faussée bien entendu, puisse faire naître et durer une fraternité aussi extrême : pour les purs, tout est pur, disaient certains hérétiques d'autrefois, et entre fils du même Seigneur, tout doit être commun. Quant aux marxistes, qui n'ont pas cet idéal, malgré tout ennoblissant, leur mariage, même sans atteindre le communisme obligatoire, doit parvenir très vite à l'archi-union-libre, c'est-à-dire, en somme, à la chiennerie.

Mémento. — La *Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* (26, rue du 4-Septembre) demande que soit rapidement voté le projet de loi rendant obligatoires les allocations familiales, et surtout que ses dispositions soient étendues aux exploitations agricoles. Il est certain que c'est surtout sur les campagnes qu'il faut compter pour maintenir le taux de la population d'un pays; les villes sont de grandes consommatrices d'hommes : taudis, alcool, syphilis, cherté de vie; à la campagne, au contraire, les familles nombreuses vivent plus facilement; tout ce qu'on fera donc pour les favoriser aura chance d'être efficace tandis que les efforts pour augmenter les familles ouvrières urbaines se-

ront trop souvent vains. — La même revue insiste sur la lourdeur croissante de la Dette viagère, c'est-à-dire des pensions civiles et militaires; elles n'atteignaient avant la guerre que 300 millions, ce qui au coefficient 5, devrait faire aujourd'hui 1.500 millions et non 4.000. Les pensions de guerre vont être fort accrues de par la Retraite du combattant. Au total, les pensions de toute nature atteignent presque 10 milliards, près de la moitié de la Dette publique entière qui est de 22 milliards et demi. On s'achemine vers l'idéal socialiste où tout le monde sera entretenu par tout le monde. Il faudrait : 1° remonter l'âge des mises à la retraite; à 55 ans, même à 60, même à 65, beaucoup de fonctionnaires peuvent encore travailler; 2° diminuer le nombre des fonctionnaires, mais comment? — *Le Temps présent, revue de la Ligue française pour la défense des intérêts vitaux de la France et de ses colonies,* 237, boulevard Saint-Germain, publie un double manifeste : 1° Pour la vie chère et les impôts, la Ligue française émet un certain nombre d'idées très justes : que l'impôt ne doit décourager ni l'esprit d'épargne ni l'esprit d'entreprise; que, pour être vraiment efficaces, les dégrèvements doivent être massifs et de sens économique juste; 2° Pour les Assurances sociales, elle souhaite que l'intervention de l'Etat soit réduite au minimum dans leur fonctionnement et que celui-ci soit organisé dans le cadre et suivant le principe de la mutualité. Tout cela est excellent, mais vient un peu tard. Dégrèvements et Assurances ont été votés dans des directions contraires. Il est vrai que l'on peut toujours revenir sur ce qui a été mal engagé. — *L'Animateur des Temps nouveaux* du 6 juin rappelle que d'après les chiffres du Ministère du travail allemand, la loi d'assurances sociales a coûté en 1929 6 milliards et demi de marks-or, soit 36 milliards de nos francs. Il faut donc s'attendre à ce que nos prochains budgets passent de 50 à 80 milliards, perspective séduisante! Comme chiffre de comparaison, notons que le grand programme de travaux publics qu'a établi le gouvernement ne monte qu'à 17 milliards, à dépenser en cinq ans.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Conférence navale de Londres et la question des sous-marins. — — H. Bywater : *Les marines de guerre et la politique navale des nations depuis la guerre*, Payot. — Marc Elder : *Jacques Cassard, corsaire de Nantes*. La Renaissance du Livre. — Laurence Keating : *Le voilier « Mary-Céleste »*, Payot. — P. Demartres : *Les Terre-Neuvas*, Payot. — Fleuriot de Langle : *L'affaire de Navarin*, Société d'Editions Maritimes et Coloniales. — V. A. Von Mantey : *Histoire de la Marine allemande*. — G. Clark, C.-A. Stevens : *Histoire de la Marine des Etats-Unis*, Payot. — Paul Valéry : *Mer, Marines, Marins*, Firmin-Didot. — J. I. R. G. I. : *L'Armée française vivra*, Libr. de la Rev. Française. — Manue : *Têtes brûlées, cinq ans de Légion*, Nouvelle Société d'Editions. — Doty : *La Légion des Damnés*, Stock. Mémento.

La Conférence de Londres, pour le désarmement naval, malgré sa solennité et une mise en scène qui a atteint au ridicule, — cinq experts auraient aplani les litiges en huit jours — a abouti à une augmentation d'armements. Le discours inaugural du Roi George V contenait cependant des paroles assez éloignées des formules protocolaires que l'on entend à l'ordinaire, et elles avaient fait naître quelques espoirs :

> Je crois que vous tous, à qui vos gouvernements ont confié la haute mission de continuer la tâche entreprise à Washington, êtes animés d'un seul esprit, c'est-à-dire que vous avez l'intention de travailler, non pas à *des fins égoïstes et exclusivement nationalistes*, etc...

M. Mac Donald, qui avait sans doute accommodé le discours royal, ajoutait de son côté :

> Il faut arrêter la concurrence qui s'est manifestée dans les catégories et dans le nombre des navires. Si nous ne sommes pas prudents, nous serons une fois de plus entraînés dans une lutte fiévreuse, semblable à celle qui a annoncé la guerre de 1914.

Paroles pleines de sagesse en pure perte. A la vérité, l'accord anglo-américain sur la parité des forces navales, qui servait de base à la Conférence, était suspect à tous. Il manquait de loyauté, de franchise, et il aboutissait à une augmentation d'armements en faveur de la marine américaine, puisque la parité devait se faire sur le pied de la nation la plus forte. Singulier point de départ pour une Convention qui se proposait le désarmement. Cet accord à deux, arrêté avant tous débats, a faussé l'esprit de la Conférence. Nul n'a compris les

motifs de cet accord. Même aujourd'hui, après tant de discussions oiseuses, de débats enveloppés de brouillard, on ne comprend pas les raisons profondes qui ont déterminé l'Angleterre, si jalouse de tout temps de sa suprématie navale, à accepter que sa marine fût désormais à égalité avec celle d'une autre nation. Il n'y a qu'une explication possible : un accord secret, sous roche, conditionnel de la parité, par exemple la promesse du rachat de la dette anglaise (1).

La position ainsi adoptée par l'Angleterre et l'Amérique, ne leur permettait plus de combattre avec force la demande de la marine française, réclamant une augmentation de 200.000 tonnes, en fait de désarmement. Ce n'est pas d'hier que la France a un domaine colonial, dont elle peut tirer un légitime orgueil; mais c'est d'hier qu'un pet-de-loup d'état-major a eu l'idée de métrer les lignes de communication qui unissent à la métropole nos perles coloniales, sans compter, disait-il, les îles Kerguelen, et sans doute aussi la Terre Louis-Philippe, par le 65° de latitude sud. Il a obtenu ainsi un chiffre astronomique, qui a fortement impressionné les augures de la Conférence, sans parler du public. La conviction s'est aussitôt faite sur les besoins légitimes de notre marine pour assurer la sécurité de ce vaste domaine. L'Italie, parlant la dernière, séduite par la parité des flottes anglo-américaines, a simplement réclamé de devenir aussi grosse que sa voisine, la marine française. Tout cela est plutôt puéril que grave, et n'est pas gros de conséquences.

Ce qui est grave, pour ne pas dire criminel, est d'avoir offert nous-mêmes pour parer à la demande de suppression des sous-marins, formulée par l'Angleterre et l'Amérique, que ceux-ci n'agiraient plus, au cours d'une guerre, en présence des bâtiments de commerce, que comme des bâtiments de surface. Nos sous-marins ne pourront plus ainsi agir par surprise. Autant vaut, dès lors, ne plus en construire. Nos délégués d'un jour à Londres n'avaient pas le droit de consentir un pareil renoncement en brisant entre les mains d'un adversaire possible une arme, efficace entre toutes, sortie du cerveau de nos ingé-

(1) Une dépêche disait, ces jours derniers, que M. Stimson avait refusé de donner communication à la Commission des Affaires étrangères du Sénat, des papiers non officiels, mais confidentiels, échangés, avant la Conférence, entre les gouvernements des Etats-Unis et de l'Angleterre.

nieurs. C'était le moment, si on avait insisté sur la suppression pure et simple du sous-marin, de quitter avec dignité la Conférence, en déclarant que nous reprenions notre liberté. Mais pourquoi une telle restriction à l'emploi de l'arme sous-marine? Pourquoi exiger qu'avant d'attaquer un navire de commerce un sous-marin soit dans l'obligation de mettre en sécurité l'équipage de ce navire? A-t-on pensé à exiger de l'aviation, avant de laisser tomber des bombes sur un immeuble, de s'assurer que celui-ci aura été évacué par ses habitants? Raison d'humanité? Mensonge et hypocrisie. Si nos délégués ont ainsi baissé pavillon devant les prétentions anglaises et américaines, c'est qu'ils ignoraient sans doute que la guerre sous-marine, même poursuivie avec l'extrême rigueur qu'y ont mise les Allemands, n'a coûté qu'un nombre infime d'existences humaines, comparé aux hécatombes sanglantes des batailles sur terre, si longtemps sans résultats (2). Ou s'ils ne l'ignoraient pas, que ne l'ont-ils fait valoir pour s'élever contre de faux prétextes d'humanité. En moins d'un siècle, c'est la seconde victoire anglaise qu'il nous faut marquer pour réduire notre marine à l'impuissance. En 1856, en reconnaissance du maigre appui qu'elle nous avait prêté en Crimée, l'Angleterre arrachait à nos diplomates, toujours sous le prétexte d'humanité, l'abolition de la guerre de course, abolition à laquelle le gouvernement des Etats-Unis n'a d'ailleurs jamais souscrit. Les restrictions apportées à l'emploi de l'arme sous-marine, comme l'abolition de la guerre de course, n'ont point pour fondement des raisons d'humanité, mais l'impérieuse nécessité d'assurer à la navigation commerciale anglaise l'immunité dont elle a besoin pour continuer, en temps de guerre, le ravitaillement de l'Angletere. Notre délégation de Londres a pris, avec une légèreté regrettable, des responsabilités très lourdes dans un avenir dont elle ne sera d'ailleurs pas maîtresse.

(2) La guerre sous-marine a coûté, pendant quatre ans de guerre, 6.000 existences humaines aux Allemands et 30.000 victimes aux Alliés, y compris les passagers des deux sexes, embarqués sur les navires coulés. Que sont ces chiffres auprès de ceux que coûteront les bombardements massifs de l'aviation sur les villes de l'arrière, contre lesquels personne ne proteste?

§

Un Anglais seul était capable d'écrire un ouvrage aussi documenté, aussi complet, trop nourri de détails peut-être pour le grand public, que celui de M. H. Bywater, **Les Marines de Guerre et la Politique navale des Nations depuis la Guerre.** Ecrit, non dans un esprit de nationalisme étroit, mais avec des vues élevées et un réel souci d'objectivité, cet ouvrage, tout à fait remarquable par la sûreté de son information, réservera bien des surprises aux marins de toute nationalité, auxquels il reproche leur mégalomanie.

> L'opposition à la réduction des armements navals vient presque entièrement, écrit-il, des intérêts professionnels en jeu, antipathiques au principe même du désarmement par éducation et par tradition... La campagne contre la restriction de la puissance navale a été organisée par des officiers de marine et leurs associés civils. En Grande-Bretagne, nous avons vu des membres de l'Amirauté insister publiquement sur l'importance du maintien d'une suprématie en croiseurs, en contradiction flagrante avec notre politique officielle à la Conférence de Washington...

Au sujet de cette Conférence, il ajoute :

> C'est un fait ironique mais indiscutable, que la renaissance de la puissance navale française date des accords de Washington.

C'est un grand plaisir pour moi de me rencontrer sur ce point avec M. Bywater, car j'ai été le seul publiciste français à annoncer cette renaissance, dès la clôture de la Conférence. La revue navale d'Alger, ces jours derniers, où, sur environ 70 navires qui y ont pris part, plus de 50 sont de construction récente, confirme aujourd'hui mes prévisions.

Les livres sur la marine foisonnent. On a assisté à pareille floraison sous le règne de Louis-Philippe; le prince de Joinville, chef de la marine, entendait que celle-ci entrât dans les préoccupations de l'esprit public et devînt populaire. Eugène Sue, Corbière, le père du poète des *Amours Jaunes,* et d'autres s'attelèrent à cette besogne avec plus ou moins de bonheur. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde d'écrire sur un tel sujet. M. Marc Elder, qui est un de nos écrivains connaissant le mieux les choses de la mer, écrit dans un livre, dont nous parlerons tout à l'heure, les lignes suivantes :

Je mis du temps à pénétrer les Anglais qui savent évoquer, avec cette puissance véridique qu'aucun écran ne déforme, la vie du bord et la mer. Ils ont la connaissance, l'orgueil, la simplicité. Quand ils écrivent, ils restent des marins, des hommes qui ont haleté longtemps, corps à corps avec le navire entre le ciel et l'eau... Chez nous, il y a trop de faux monnayeurs dont l'aplomb ne justifie pas l'ignorance. Voyages d'Auteuil à Charenton par la mouche, suspendre dans son cabinet, entre le dictionnaire de Jal et l'album de l'amiral Parès, une demi-douzaine de modèles, un astrolabe et un chapeau ciré, ne suffit pas pour être touché de la grâce.

Qu'on me pardonne donc de faire le silence sur des ouvrages dont les auteurs se donnent vainement l'apparence de loups de mer. Les barbarismes, les impropriétés de termes dont ils sont pleins permettent de les démasquer tout de suite. Mais il en est d'autres dont c'est un plaisir de parler. M. Marc Elder, dans son **Jacques Cassard, corsaire de Nantes**, évoque avec émotion le vieux Nantes maritime des corsaires et des négriers, et nous raconte, dans une langue colorée, savoureuse, pittoresque, la vie aventureuse de son héros, dont un de nos croiseurs portait le nom il n'y a pas longtemps. Cette existence résume celles du plus grand nombre de nos corsaires. Après des prodiges de valeur, Cassard, trompé par ses armateurs, dépouillé, ruiné par l'administration et la justice de son pays, mourut fou, après avoir été enfermé au château de Ham.

M. Laurence Keating a réussi à éclaircir une des affaires les plus ténébreuses de la vie maritime d'autrefois, **Le Voilier « Mary-Céleste »**, rencontré au large de la côte d'Espagne, toutes voiles établies, sans un homme à bord. Avec une patience acharnée, il a pu reconstituer le drame, et il nous conte, avec une rare connaissance de la psychologie des gens de mer, toutes les péripéties de cette incroyable aventure. Livre émouvant et curieux, qui vous initie à des mœurs, à des pratiques heureusement disparues.

C'est certes un reportage « sensationnel » que celui auquel s'est livré M. P. Desmartres, un journaliste, en allant vivre quelques jours la vie des pêcheurs de Terre-Neuve. Il nous en a rapporté un livre instructif et émouvant : **Les Terre-Neuvas**; mais est-il assuré que la sincérité de sa vision n'a pas été

déformée par la mise en scène, provoquée par sa venue, sous le couvert des armateurs?

M. Fleuriot de Langle, en utilisant des papiers de famille, nous donne une intéressante étude sur **L'Affaire de Navarin**, dont l'intérêt est d'autant plus grand, pour nous, que si nous sommes bien informé, l'unique exemplaire du rapport de l'amiral de Rigny sur la bataille de Navarin, que possédait le ministère de la Marine, a été, par mégarde, envoyé au pilon, il y a de longues années. Bornons-nous à signaler deux gros ouvrages, **L'Histoire de la marine allemande** du vice-amiral van Mantey et **L'Histoire de la marine des Etats-Unis** par un groupe de spécialistes, qui seront d'excellents guides pour des études de détail. Il nous reste un mot à dire de **Mer, Marines, Marins**, un superbe album de photographies, fort jolies, ma foi, précédées d'un commentaire poétique de Paul Valéry. Ce rapprochement de la prose de l'éminent académicien et de vues photographiques peut paraître assez singulier.

§

On se souvient de l'émotion causée par un livre anonyme, *Feu l'armée française*, paru il y a quelques mois. Cependant, cet ouvrage était purement négatif; il ne se préoccupait nullement de remplacer l'organisation militaire qu'il jugeait mort-née. On était donc fondé à lui reprocher de négliger de rebâtir l'édifice, après l'avoir ruiné de fond en comble. Voici la contre-partie : **L'Armée française vivra**, signée G. I. R. G. L., firme, sans doute, d'un groupe d'officiers dont la communauté d'idées est une garantie. Ces auteurs reconnaissent pour une grande part le bien-fondé des critiques de *Feu l'armée française*. Ils écrivent, en effet (p. 125) :

L'organisation issue des lois militaires de 1927 et 1928 nous donnera : des unités mobilisées non instruites et dépourvues de toute cohésion; des cadres inexpérimentés; une couverture de la frontière insuffisante.

Elle laissera, sinon inutilisée, du moins très mal organisée, une grande partie de nos ressources en hommes.

L'armée ne sera plus désormais qu'une vaste administration.

Les frais généraux seront, avec les effectifs du service d'un an,

les mêmes qu'avec le service de trois ans, mais le rendement sera nul.

Les soldats, accomplissant la durée légale du service, perdront leur temps pendant huit mois sur douze, etc...

Cependant, ils reconnaissent que les *conditions préalables* à l'application du service d'un an (106.000 militaires de carrière, 15.000 agents militaires, 30.000 employés civils, 15.000 gardes républicains mobiles) apporteront une amélioration sensible au fonctionnement de notre organisation militaire. Mais cela reste insuffisant. Nos auteurs tranchent dans le vif et réclament une organisation qui ne soit plus un compromis entre la loi de 1873 et le service d'un an, ce qui est la vérité, à l'heure présente, compromis entre le conservatisme des uns et les exigences électorales des autres.

Le problème à résoudre est le suivant : L'Allemagne possède une armée de 100.000 hommes, en temps de paix, dont la contexture lui a été imposée par le traité de Versailles. Parmi les hypothèses qui ont été faites sur le rendement que l'Allemagne pourra tirer de cette armée de 100.000 hommes à la mobilisation, nos auteurs adoptent la plus défavorable, pour parer au pire. Ils admettent qu'il pourrait sortir de cette armée une centaine de divisions, parfaitement encadrées, dès les premiers jours de la mobilisation. Ils trouvent la parade à cette menace dans une organisation nouvelle de notre armée qui, sans exiger une plus longue présence sous les drapeaux, nous permettrait de mettre en ligne, avec nos six plus jeunes classes, 120 divisions, et non 40 avec notre organisation actuelle. La place me fait défaut pour entrer dans le détail de cette organisation. Qu'on se reporte à cette étude, purement technique, dont la lecture est assez ardue. Mais une telle organisation me paraît logique, solide et souple. Elle répond le mieux à nos besoins actuels et aux possibilités de l'avenir. Chose curieuse, le germe de cette organisation se trouve dans un petit livre, dont le manuscrit était remis à l'éditeur en mai 1870. Le livre, anonyme, ne put paraître que fin 1871, sous le titre *L'Armée nouvelle*, que Jaurès devait reprendre plus tard.

Voici deux livres sur la Légion étrangère, **Têtes brûlées**, de G. R. Manue, et **La Légion des Damnés**, de Doty. L'attrait

de la Légion, c'est qu'elle est le refuge pour ceux à qui tout manque soudainement dans la vie, souvent sans qu'il y ait de leur faute, avec le silence et la discrétion sur le passé, son plus beau titre d'honneur. Avec cela, la vie libre à certaines heures, le grand repos moral, le vide autour de soi, l'absence des obligations de la vie civile, la jouissance intime de sa solitude et de ne plus souffrir des autres, au seul prix de l'abdication de sa volonté, soumise à une discipline de fer. Cela, les désemparés de la vie qui consentent un pareil troc, le savent. Ils ont accepté le marché, et beaucoup le renouvellent par leurs rengagements. Ce qu'on doit regretter est qu'on n'ait pas tenté de combattre, d'une manière plus efficace que par des répressions, les habitudes d'ivresse où l'on noie le cafard, où l'on oublie le coup de chien qui vous a jeté là. Il faut lire ces deux livres, malgré ce qu'ils ont de douloureux et de pénible. Une pensée consolante se lève parfois de cet enfer.

Mémento. — « Revue militaire française » (avril) : *En relisant Clausewitz*. — La défense du pays contre le danger aérien. — Initiation au voyage militaire des Alpes. — *Le combat de Rossignol* (22 août 1914). — « Revue Maritime » (avril) : *La marine et l'expédition d'Alger*. — Commandant Voitoux : *La Navigation aérienne transatlantique* (Soc. d'Edit. marit.). Etude qui vient à son heure, des conditions atmosphériques d'une traversée de l'Atlantique Nord pour l'aviation. « Nombre d'aviateurs, écrit le commandant Voitoux, sont capables de tenter une prouesse non encore réalisée, malgré la perspective d'y perdre la vie. Mais ce n'est point là le moyen de démontrer qu'un service est commercialement possible. » On ne saurait mieux dire. — Général Becker : *Infanterie et Artillerie dans l'attaque* (Berger-Levrault). Etude sur la liaison entre l'Infanterie et l'Artillerie, suivie de l'examen de nombreux cas concrets, tirés de la guerre de 1914.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : un désintoxiqué qui regrette le bienfaisant opium, recouvre la mémoire et se souvient de Marcel Proust. — *Revue des Deux Mondes* : quand Mac-Mahon était sous-lieutenant en Algérie en 1830-31. — *La Revue mondiale* : Tartarin et Barnum, lorsque les Etats-Unis sont entrés dans la grande guerre. — *Revue bleue* : les dernières années de Mme Cosima Wagner. — Mémento.

Tous ceux qui éprouvent de la sympathie pour le talent et la brillante personnalité de M. Jean Cocteau se réjouiront

de la nouvelle qu'il nous donne lui-même de sa désintoxication : il fumait l'opium. Le nom de la drogue est le titre du « journal » écrit « après douze jours et douze nuits sans sommeil » que publie **La Nouvelle Revue Française** (1er juin). Un dessin de l'auteur suggère de façon très impressionnante (par de petits cercles concentriques jumelés, inscrits à la base de cônes dont le sommet jaillit de l'épiderme) « les tortures que l'impuissance médicale inflige à ceux qui chassent un remède en train de devenir despote ».

Guéri, M. Jean Cocteau garde sa gratitude à l'opium :

> Je ne suis pas un désintoxiqué fier de son effort. J'ai honte d'être chassé de ce monde surnaturel auprès de quoi la santé ressemble aux films ignobles où des ministres inaugurent une statue.
>
> Picasso me disait : « L'odeur de l'opium est l'odeur la moins bête du monde. » On ne pourrait en rapprocher que l'odeur d'un cirque ou d'un port de mer.
>
> Dire d'un fumeur en état continuel d'euphorie qu'il se dégrade revient à dire du marbre qu'il est détérioré par Michel-Ange, de la toile qu'elle est tachée par Raphaël, du papier qu'il est sali par Shakespeare, du silence qu'il est rompu par Bach.

Enfin, M. Cocteau espère que la jeune médecine découvrira « une méthode active de désintoxication » ou un régime qui permette de supporter les bienfaits du pavot ». La mémoire est revenue au poète avec la santé. Nous lui devons des « notes sur Proust » assez curieuses. M. Cocteau se rappelle cette historiette où l'on voit d'abord les jeunes amis de Proust imiter les adresses postales en vers de Mallarmé :

> A cette époque, nous nous envoyions des adresses poétiques. La poste ne se fâchait pas.
>
> Par exemple :
>
> *Facteur, porte ces mots, te débarrassant d'eux,*
> *Au boulevard Haussmann chez Marcel Proust*, 102.
>
> 102, *boulevard Haussmann, oust!*
> *Courez, facteur, chez Marcel Proust.*
>
> Proust répondait par des enveloppes couvertes de pattes de mouches. En alexandrins il décrivait la rue d'Anjou, depuis le boulevard Haussmann jusqu'au faubourg Saint-Honoré.

Près de l'antre où volait un jour Fromont Meurice
Et de l'ineffable Nadar...

J'ai oublié le début et je coupe la fin, car la flatterie jointe au reproche formaient sa méthode amicale.

Je me demande par quels prodiges du cœur mes chers amis Antoine Bibesco, Lucien Daudet, Reynaldo Hahn gardèrent l'équilibre. Malgré de nombreuses lettres (une, si belle, sur PARADE — reprise; il comparait les acrobates aux Dioscures et appelait le cheval *grand cygne aux gestes fous*), nous cessâmes de nous voir à la suite d'une scène brulesque. J'étais allé boulevard Haussmann, en voisin, sans chapeau et sans manteau. Lorsque j'entrai, je dis : « Je n'ai pas de manteau, je gèle. »

Il voulait m'offrir une émeraude. Je refusai. Le surlendemain — j'avais un rhume — un tailleur vint prendre mes mesures pour une pelisse. L'émeraude devait d'abord m'en faciliter l'achat. Je renvoyai le tailleur et Marcel Proust m'en garda rancune. Il joignait à son épître de griefs, d'autres griefs sur douze pages qu'il me chargeait de transmettre au comte de X... Cet interminable réquisitoire se terminait par un post-scriptum : *au fait, ne dites rien.*

§

La **Revue des Deux Mondes** (15 juin) commence la publication des mémoires du maréchal de Mac-Mahon. Ils ont été écrits très postérieurement aux faits que rapporte cette première partie et relatifs aux années 1830-1831. L'ancien Président de la République se revoit sous-lieutenant au 20e de ligne et, sous les ordres du général Berthezène, concourant à la prise de Sidi-Ferruch. Ce qui suit est une illustration de l'esprit militaire d'alors — d'aujourd'hui peut-être? malgré les enseignements terribles de 1914-1918 — où la bravoure d'un jeune officier peut coûter plusieurs vies humaines et ne pas lui inspirer un seul regret, même plus tard, quand il a passé l'âge mûr :

Dans ce moment, une batterie de six pièces de gros calibre ouvrit le feu contre nous et contre les bâtiments de la flotte. Plusieurs boulets passèrent au-dessus de la tête de nos hommes qui, par un mouvement instinctif, se jetèrent à terre. Indigné de ce mouvement, je leur dis avec vivacité qu'il était stupide de saluer ainsi. Je faisais le fanfaron, lorsque, tout à coup, un de ces gros boulets enleva deux files complètes à côté de moi, et dispersa leurs membres de

tous côtés. J'avoue que, sans avoir le temps de la réflexion, je ne pus m'empêcher de baisser la tête. J'en éprouvai une grande honte. Ce fut du reste la seule fois qu'un mouvement de ce genre me surprit.

Le maréchal conte, à la suite de cet épisode, et sans critiquer ce fait, si saugrenu qu'il nous paraisse, s'étant produit devant l'ennemi :

Quelques heures après, un boulet passa également très près de la tête de Charles de Maillé, officier d'ordonnance du général de Bourmont, qui ne put s'empêcher de se baisser.

Un de ses camarades des pages, M. de Belle-Isle, se mit à rire aux éclats. De Maillé, furieux, descendit aussitôt de cheval et, tirant son sabre, déclara à son ami qu'il voulait avoir raison de cet outrage, et l'invita à se défendre, car il était décidé à lui passer son arme à travers le corps. Par le fait, M. de Belle-Isle ne fut que légèrement blessé.

Le sous-lieutenant de Mac-Mahon, après de beaux exploits à son actif, reçoit le ruban rouge. Au soir de sa vie, il relate :

Le lendemain, 21 novembre 1830, fut le plus beau jour de ma vie, celui où je fus décoré de la Légion d'honneur. Je n'avais que vingt-deux ans. Ni la grand'croix de la Légion d'honneur, ni le bâton de maréchal de France ne me firent autant de plaisir. Inutile de parler de ma nomination à la présidence de la République qui ne me fut nullement agréable.

D'un chef de bataillon, invité par son général à haranguer sa troupe pour l'entraîner à l'assaut, le maréchal écrit :

Ce brave commandant était peu éloquent et ne savait que dire. Il commença par jurer deux ou trois fois, mais voyant que ses interjections ne produisaient aucun effet, il prononça tout à coup cette énergique harangue : « Trente-septième, vous voyez là-haut ces Bédouins; eh bien! ils auraient des... comme mon shako, que nous les enfoncerions quand même, trente-septième! » Le shako-tromblon que portaient alors les officiers avait plus d'un pied de hauteur et de largeur. Cette apostrophe mit en joie le régiment qui partit avec un élan incroyable.

§

La Revue Mondiale (1er juin) donne de fort amusants extraits du « Journal d'un bourgeois américain pendant la

guerre ». A Ellisburg, ville symbolique imaginaire dont le nom marque la cité voisine de New-York habitée par l'auteur, M. George Nestler Tricoche a observé des Tartarins, des foudres de guerre solidement retranchés dans de confortables fauteuils, « manœuvrant des corps d'armée avec bien plus d'audace que papa Joffre ».

Il note à la date du 19 mai 1917 :

En passant, relevons un effet de la Grande Guerre : c'est en ce qui concerne le respect du drapeau national. On avait, aux Etats-Unis, il faut l'avouer, une étrange manière de considérer cet emblème. Saluer « l'étendard qui passe » ne serait jamais venu à l'idée d'un civil; cela se comprend encore dans un pays si bourgeois. Mais il est plus difficile d'admettre les usages aussi variés que peu choisis, auxquels le drapeau était affecté. On s'en servait pour entourer des vases à fleurs, pour recouvrir des tabourets; on le vendait sous forme de cravate; finalement on alla jusqu'à en faire des mouchoirs... Ceci dépassait la mesure et quelques personnes commencèrent à se plaindre. Dernièrement, grâce aux efforts de sociétés patriotiques, le gouvernement a fait paraître, officieusement, une liste de règles à observer à l'égard de la « bannière étoilée ». Une de celles-ci veut que les vieux drapeaux ne soient pas jetés au rebut : il faut les brûler, ou les enterrer, même s'ils sont de l'espèce la moins coûteuse. Le public a accueilli ces instructions avec une docilité étonnante, et qui est d'un bon augure...

En juin 1917, la jeunesse profitait de l'enthousiasme guerrier pour déserter les comptoirs. Et M. Tricoche donne raison à un « épicier en gros » que scandalisait ce goût des défilés, parades ou essayages d'uniformes. Et voici une diatribe du négociant « très patriote » :

C'est toujours comme ça dans ce pays-ci! On s'emballe sur les nouveautés en les retournant sens dessus dessous pour en faire sortir quelque occasion d'avoir du bon temps. Ces messieurs les militaires pour rire oublient qu'ils sont payés par nous qui restons enfermés au magasin ou au bureau, tandis qu'ils déambulent sous les ombrages du parc ou se donnent des pique-niques sous prétexte de servir en campagne!

L'étonnante publicité américaine qui maintenant corrompt toute l'Europe, ne perdait pas ses droits. Voyez avec quel bon goût elle profitait de l'actualité :

Vous lisez dans une devanture, à New-York, par exemple : *Avis du Gouvernement!* Vous vous approchez, naturellement, et découvrez le boniment suivant :

> Les Slackers (tire-au-flanc) *doivent être poursuivis!* Or, ceci s'adresse aussi à vous, tire-au-flanc bourgeois, qui renâclez lorsqu'il s'agit d'entrer dans mon magasin examiner mes merveilleux gilets à $ 2.95!

Vous vous éloignez, dépité; mais, quelques pas plus loin, vos yeux sont arrêtés par un placard portant en gros caractères :

> *Dernières nouvelles!!*
> Paris, 7 heures du matin. — Le Général Pershing insiste sur la propreté des dents des soldats.
> *Suivez son conseil!*
> N'achetez que la brosse à dents indestructible X
> La meilleure pour le prix!

Comme toutes les modes, celle-ci se répand avec une rapidité aussi vertigineuse que fatigante... pour le passant. Une petite perle en l'espèce est cette réclame d'une grande maison d'articles de sport :

> Tandis que les obus éclatent *over there* (là-bas), n'oublions pas qu'ici les fleurs s'épanouissent. La brise douce qui caresse nos champs nous convie à manifester de nouveau notre culte de la nature, notre mère commune !
> *Soyons patriotes* envers nous-mêmes, autant qu'envers notre contrée!
> *En avant!!!* vers nos tentes et nos *golf links,* nos ruisseaux poissonneux et nos sentiers de montagne.
> X et Cie.
> Quartier Général des Joueurs de Golf.

§

La vieillesse de Mme Cosima Wagner, qui vécut presque un siècle, inspire à M. Adolphe Boschot ces lignes sur les dernières années de la fille de Liszt et de la femme du grand Richard (**Revue bleue, 7 juin**) :

Sur combien de tranchées, creusées par le Germain dans le sol de la France, les noms de son théâtre lyrique planaient-ils comme des héros protecteurs : tranchée Siegfried, abri Hans Sachs, tran-

chée des Walkyries... Et puis, ce fut la défaite allemande, la débâcle du mark, la ruine totale des classes moyennes en Allemagne.

A Bayreuth, plus d'argent. L'œuvre de Wagner était dans le domaine public. Plus de droits à toucher. L'Allemagne oubliait la veuve de son musicien national. En 1926, deux théâtres suisses, par pitié, envoyaient *un pour cent à l'octogénaire.*

Bayreuh abandonné, ruiné, esseulé... On parlera de reprendre les festivals lyriques d'autrefois. On essayera, dès 1928, de les reprendre. Mais retrouvera-t-on jamais les enthousiasmes, les exaltations d'avant 1900? Alors, dans le crépuscule du XIXe siècle, le culte de Wagner tournait à l'illuminisme... Mais Bayreuth, avec tant de solitude autour de l'animatrice qui se survit trop longtemps, n'est plus qu'une cité d'agonie. Dix années après l'armistice, les décors du théâtre, roulés sur la scène, s'effritaient sous l'humidité. La fosse de l'orchestre, appelée jadis « l'abîme mystique », n'était plus qu'un trou noir, et qui sentait la moisissure... Toute la petite ville, perdant son factice éclat de Mecque musicale ou de centre de tourisme esthétique et international, n'était plus que silence et mélancolie. Plus de foules de « pèlerins ». Plus de fanfares héroïques, pour les appeler au théâtre, sur la « colline sacrée »... Dans la gare déserte, ne venait plus qu'un petit train de trois voitures, une pour chaque classe. Et c'était encore trop, pour les huit ou dix voyageurs qui s'égrenaient, tristement, un à un, dans la ville assoupie.

Les années s'accumulaient. L'illustre veuve dépassait ses quatre-vingt-dix ans. Pendant presque un demi-siècle, elle avait régné sur la capitale, sur la Rome du monde artistique. Désormais, dans sa demeure de Wahnfried, où tout lui parlait du grand disparu, elle n'attendait plus que la mort. Mais la mort tardait à venir. Peut-être, comme une autre femme passionnée, se disait-elle aussi : « On ne meurt donc jamais! »

La conquérante d'autrefois ne quittait plus guère la chambre du premier étage. Devant ses fenêtres, dans la pelouse, elle voyait une large dalle de marbre blanc... *Richard Wagner...* Il était là, sous la pierre fatale, où elle vient de le rejoindre.

MÉMENTO. — *Latinité* (juin) : « Le pavillon sur la rivière », fragment d'un roman inédit du poète Paul Drouot, tué à l'ennemi. — Poèmes de MM. Pierre Camo et Ph. Chabaneix.

Le Correspondant (10 juin) : « L'Allemagne abdiquera-t-elle devant la Prusse? » par M. Pierre Delattre. — « Décadence des armes », par M. Pierre d'Hugues.

Le Mercure de Flandre (mai) : numéro consacré à « un grand artiste, un grand cœur » : M. Marcel Batilliat.

La Nouvelle Revue (15 juin) : « Les états de conscience après la mort dans les diverses traditions », par M. J. Rivière. — De M. René Lévy : « La danse et M. André Lévinson ».

Les Primaires (juin) : Une chanson de M. Tristan Klingsor. — « Pensées marines » de Mme Marie Le Franc. — « Esquisse d'un Barrès », par M. Yves Ernaud.

La Revue mondiale (15 juin) : « La Macédoine martyre », par Mme Nélia Pavlova. — « La situation actuelle de la science russe », par M. F. Pétrov.

Le Génie français (juin) : « Conscience cosmique », poème de M. Emile Vitta. — De M. le docteur H.-R. Olivier : « Noël Fiessinger ». — « Dardé, tailleur de pierres; Léandre, paysagiste et portraitiste », par M. R. Villedieu-Benoit.

Le Divan (juin) : « Lucifer », poème de M. Fagus. — « Earline et Stendhal », par M. Ferdinand Boyer.

La Revue de France (15 juin) : « Les trois glorieuses », récit d'un témoin : Dumont d'Urville, publié par M. Camille Vergniol.

La Revue de Paris (15 juin) : « Caucase », par M. André Beucler. — « La technicité juridique de la paix », par M. Anatole de Monzie. — « Le général Weygand », par M. Henry Bidou. — « L'épopée de Mireille », par M. Albert Thibaudet. — Souvenirs d'A. Hérault sur « le ministère de Jules Simon ».

La Muse française (10 juin) : « Tierce rime », par M. Maurice Chevrier. — Poèmes de MM. F. Dauphin, P. Gien, J. de Montbrial, Noël Ruet. — « Charles Le Goffic », par M. André Dumas.

La Revue universelle (15 juin) : Caulaincourt montre Napoléon à Moscou. — Pensées inédites de Stendhal, recueillies par M. Henri Martineau. — « Une esthétique de la pensée », par M. Luc Benoist.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Veut-on vraiment revaloriser le talent? (*Le Temps*, 15 juin). — Poe et Baudelaire (*Action Française*, 28 juin).

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er juillet dernier, sous la rubrique *Notes et documents littéraires*, René de Weck a entretenu nos lecteurs de l'article publié dans **Le Temps** par le fameux éditeur Bernard Grasset, sous le titre : *Veut-on vraiment revaloriser le talent?*

Je n'y serais pas revenu, dans la présente chronique, si je partageais les opinions — j'allais écrire les illusions — de mon ami de Weck. Mais tel n'est pas le cas, hélas! L'article de

M. Bernard Grasset, plus fin connaisseur de ce qu'il dénomme la « chose littéraire » que de la littérature tout court, doit être interprété selon moi comme le cri de détresse d'un industriel inquiet de l'avenir.

Si M. Grasset s'effraye de la dévalorisation littéraire, consécutive aux excès de la publicité, c'est que la publicité coûte cher et qu'en matière d'industrie littéraire *elle ne paie pas.* Elle est efficace sans doute, elle peut servir à augmenter démesurément le tirage de certaines œuvres plus ou moins médiocres, mais, en définitive, les frais qu'elle occasionne sont supérieurs aux bénéfices qu'elle procure. Dans les meilleurs cas l'opération est blanche, le plus souvent elle se solde par un déficit, et tel auteur qui fait « la gloire » d'un éditeur contribue à le mettre à mal dans ses affaires. Je sais bien qu'il est des auteurs fortunés qui s'en voudraient de nuire aux intérêts de leur éditeur et qui n'hésitent pas à contribuer pécuniairement aux glorieuses délices d'une publicité qui tend à établir la supériorité de leur génie sur celui de tous les littérateurs passés, présents et futurs. Mais en dehors de ces cas exceptionnels, il n'en demeure pas moins qu'en matière d'industrie littéraire, la publicité *ne paie pas.*

Nous en trouvons un aveu non déguisé dans l'article même de M. Bernard Grasset :

Il faut que l'on sache d'abord que les éditeurs ont souvent agité dans leurs conseils cette brûlante question de la publicité littéraire, ou plus exactement, de cette surenchère, qui est presque devenue la loi de leur profession. A chacune de ces discussions, les neuf dixièmes d'entre eux se trouvent d'accord pour mettre fin à toute surenchère, même brusquement. On comprendra d'ailleurs aisément que, pour ceux qui ont une maison dont le crédit est affirmé et les affaires régulières, renoncer à des moyens excessifs n'est même pas un sacrifice, puisque aussi bien ce n'est qu'au prix d'une grande modération dans la réclame et, d'une façon générale, dans le risque, qu'une maison assise peut prétendre à des bénéfices réguliers. On sait trop peu dans le public qu'une réclame excessive ne permet point à un éditeur de trouver dans son travail une rémunération équitable. De tels efforts, l'éditeur ne peut les entreprendre qu'au prix d'un grand désintéressement personnel : mené par le seul besoin de faire rayonner sa maison, il accepte alors que ces excès, non seulement ne lui rapportent rien, mais lui coûtent.

Ouvrons ici une brève parenthèse. Je crois que mon ami René de Weck se trompe étrangement lorsqu'il écrit :

En proclamant la faillite de la surenchère, M. Bernard Grasset s'honore grandement. Pour cette confession méritoire, on l'absoudra non seulement d'avoir naguère hurlé avec les loups, mais encore d'être apparu, à de certains moments, comme le chef de la harde.

M. Grasset ne mérite ni de telles félicitations ni une telle absolution pour l'excellente raison que, lorsqu'il se récrie contre la surenchère et les excès de la publicité, il ne songe nullement à soi-même, mais aux autres, à tels de ses confrères et de ses concurrents. Car M. Grasset, ainsi que le prouvait déjà son livre sur la *Chose littéraire*, est atteint de « bovarysme », pour employer l'expression créée par notre éminent collaborateur et ami Jules de Gaultier. M. Grasset « se conçoit autre qu'il n'est » et ne voit le reflet de ses défauts que sur les visages des autres.

Il se sent lui-même noble, grand et pur, et les excès qu'il réprouve, ce sont ceux qu'il voit commettre par les autres. Ceux-là lui paraissent abominables et il met toute son énergie à les dénoncer, à les blâmer impitoyablement.

Que l'on déguste, comme il mérite de l'être, ce petit filet de son article du *Temps*.

Je suis beaucoup plus d'accord qu'on ne croit sur l'extrême danger d'une publicité excessive; mais, seuls ceux qui ont approché, en moi, l'homme, savent jusqu'où va ma conviction que cette publicité, *entre des mains maladroites*, risque de fausser l'opinion et de desservir les lettres.

Les quatre mots que je souligne, « *entre des mains maladroites* », suffisent à prouver que M. Bernard Grasset — l'homme — se sent ici hors de cause. La meilleure preuve que le fameux éditeur ne songeait nullement à se stigmatiser lui-même en dénonçant la surenchère et les excès de la publicité, c'est qu'au moment même où paraissait son article dans *le Temps*, il m'a été donné de découvrir dans Paris d'énormes panneaux-réclames — tels qu'ils semblaient réservés jusqu'ici au lancement des savons et des pâtes dentifrices — annonçant la publication par *Grasset éditeur* du nouveau roman de

M. Paul Morand. Ceux sans doute qui ont eu l'honneur d'approcher M. Bernard Grasset, l'homme, doivent frémir en songeant à ce que semblable publicité, « *entre des mains maladroites* », risquerait « de fausser l'opinion et de desservir les lettres ».

Du fait de ces panneaux-réclames et de l'article de M. Bernard Grasset dans *le Temps*, le talent de M. Paul Morand se trouve du coup « revalorisé ».

Heureux M. Paul Morand!

Maniée par des mains adroites, la publicité de M. Bernard Grasset — l'homme — est la seule qui « revalorise » les talents.

Il y aura désormais deux sortes de littérateurs de talent, ceux qui auront tout simplement du talent et ceux qui auront un talent « revalorisé ».

C'est sur cette perspective magnifique que je ferme ma longue parenthèse.

§

Revenons-en au fait, justement relevé par M. Grasset, qu'en matière d'industrie littéraire, la publicité *ne paie pas*, qu' « une publicité excessive ne permet point à un éditeur de trouver dans son travail une rémunération équitable », que ces excès de publicité « non seulement ne lui rapportent rien, mais lui coûtent ».

Sous le titre *Mes Succès en Publicité*, M. Claude C. Hopkins, un des *rois* de la publicité aux Etats-Unis, un champion du monde, a publié un ouvrage extrêmement intéressant qui nous aidera à rechercher *pourquoi* la publicité *ne peut pas payer* en matière d'industrie littéraire.

Mais avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de cueillir dans ce livre quleques maximes qui nous semblent de nature à intéresser M. Bernard Grasset — l'homme :

Il faut être naturel et simple. Le langage de la publicité ne doit pas se faire remarquer. Qu'on aille à la pêche du client ou à la pêche du loup de mer, il ne faut pas montrer l'hameçon.

N'essayez jamais de vous vanter. Vous vantez vos produits et non pas votre personne.

Ne faites parade ni de vos installations ni de vos réalisations, ni

de tout ce qui est plus intéressant pour vous que pour votre client. Les gens n'aiment pas qu'on se vante.

Personne ne peut citer un succès permanent bâti sur la frivolité. Les gens n'achètent pas à des clowns.

Ne voilà-t-il pas de sages et précieux conseils? et combien autorisés. Cependant, même s'ils étaient suivis, la publicité continuerait sans doute à ne pas *payer*, en matière d'industrie littéraire.

C'est que, comme l'a montré Charles Maurras, dans son admirable et profond opuscule : *l'Avenir de l'Intelligence*, l'industrie littéraire est une *très petite industrie* :

En tant qu'affaire pure la littérature est une mauvaise affaire et les littérateurs sont de très petits fabricants.

Or, le bénéfice de la publicité est réservé aux bonnes affaires et aux grands fabricants. Là-dessus M. Claude C. Hopkins est absolument formel :

La publicité, c'est l'art de la vente visant des millions de gens. A cause de son vaste territoire, elle est très coûteuse.

Selon cet auteur, éminemment compétent :

Si la réussite ne se réalise pas, la faute en est au produit ou aux conditions du marché, non pas à la publicité.

Et il ajoute ailleurs :

Il y a en publicité de nombreuses choses qu'il est trop coûteux de tenter. Il faut les éviter...

Dans de pareils cas on s'adresse à trop peu d'intéressés. Il est trop coûteux de les atteindre à l'aide d'organes ayant une circulation universelle. Des dizaines d'années se passent avant d'avoir récupéré les frais engagés. Dans d'autres cas, l'acquisition d'un client absorbe tout ce qu'on recevra de lui pendant de nombreuses années. Les ventes ne se renouvellent pas assez souvent.

Eh! oui, en matière de littérature la publicité est onéreuse et le demeurera toujours, parce que l'industrie littéraire n'est et ne sera jamais, par rapport à d'autres, qu'une trop petite industrie.

Quant à « revaloriser » les œuvres, il n'y faut point songer,

tant qu'on s'acharnera à demeurer sur le terrain industriel et commercial. Le seul fait que la littérature se soit transformée en industrie littéraire suffit à expliquer l'abaissement de la qualité des œuvres offertes en pâture à des « cent mille lecteurs ».

Je ne puis mieux faire que de reproduire ici une page de Tocqueville que je citais il y a onze ans dans le *Mercure de France* du 16 septembre 1919, au cours d'un essai intitulé : *Tocqueville et la Littérature américaine :*

> La démocratie ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit industriel au sein de la littérature.
>
> Dans les aristocraties, les lecteurs sont difficiles et peu nombreux; dans les démocraties il est moins malaisé de leur plaire, et leur nombre est prodigieux. Il résulte de là que, chez les peuples aristocratiques, on ne doit espérer de réussir qu'avec d'immenses efforts, et que ces efforts, qui peuvent donner beaucoup de gloire, ne sauraient jamais procurer beaucoup d'argent; tandis que, chez les nations démocratiqus, un homme peut se flatter d'obtenir à bon marché une médiocre renommée et une grande fortune. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'on l'admire, il suffit qu'on le goûte.
>
> La foule toujours croissante des lecteurs, et le besoin continuel qu'ils ont du nouveau assurent le débit d'un livre qu'ils n'estiment guère.
>
> Dans les temps de démocratie, le public en agit souvent avec les auteurs comme le font d'ordinaire les rois avec leurs courtisans; il les enrichit et les méprise. Que faut-il de plus aux âmes vénales qui naissent dans les cours, ou qui sont dignes d'y vivre?
>
> Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées.

En dépit de toute publicité, même onéreuse, il n'est pas vrai que des œuvres de haute valeur et réellement originales soient immédiatement accessibles à ce que M. Grasset dénomme « le public des cent mille ».

Comme le remarque M. C. Hopkins, technicien émérite de la publicité, qui dans sa spécialité est un assez profond psychologue :

Nous suivons la foule. Aussi ce que j'ai remarqué de plus intéressant en publicité, c'est cette tendance à l'imitation, qui est celle de la foule.

C'est là un facteur dont il faut tenir bon compte. Les gens suivent les styles et les préférences en vogue.

M. Léon Daudet fait la même constatation dans un bel article sur *Poe et Baudelaire,* mais, si j'ose dire, en sens inverse:

Le premier moment provoqué, chez la plupart des gens, par l'apparition d'un génie puissamment original, en littérature, en musique, en peinture, en sculpture, est fait de colère et de répulsion. Les critiques de l'époque, ou prétendus tels, ceux qui vivent de la flatterie à l'imbécillité courante, s'associent, bien entendu, à ce haro. En poésie, notamment, les talents habiles, chatoyants, en surfaces et en facettes, reçoivent un accueil enthousiaste, unanime, sans ombre ni fêlure, quelle que soit, sous la poudre dorée de la forme, la cendre de leur production. C'est du déjà vu, du déjà connu; cela ne heurte ni ne trouble personne; la fraîcheur de la voix dissimule les réminiscences et les poncifs séculaires, et tout le monde demande et redemande du savoureux coco, dans ce joli gobelet de « doublé » que l'on croit en or.

Spectateur, sur le balcon du temps, quand tu vois se dérouler un tel cortège d'adulations et d'acclamations, méfie-toi. *Jam transivit...* déjà il a passé et la nuit vient. Si, au contraire, derrière un pauvre bohème, en vêtements quelquefois soignés, mais de ce soin qui trahit la gêne, le visage levé vers les étoiles, tu entends une clameur de haro, tu vois grimacer des faces de haine, alors apprête tes tablettes et ton calame, spectateur qui vas fixer quelque chose de grand. La foule n'aime pas le beau, il faut le lui apprendre...

La foule n'aime pas le beau, il faut le lui apprendre... c'est la condition essentielle de toute « revalorisation » des œuvres artistiques ou littéraires, mais il y faut l'action lente et tenace d'une petite élite, sans cesse accrue. Le temps seul y peut pourvoir.

GEORGES BATAULT.

ART

Le Salon des Tuileries. — Trois mille toiles, dont la plupart de qualité, puisque nous sommes dans un salon sélecté; un peu plus d'une centaine de sculptures, quelques-unes très belles,

les autres d'excellente intention, une exposition de graveurs, peu nombreux, mais de choix, pratiquant tous, cela va sans dire, la gravure originale : voici ce que nous présente le Salon des Tuileries, en sa huitième session, abrité aux baraquements du Cours-la-Reine, comme le furent au temps jadis les Indépendants. Peut-être un jour, et je pense moins lointain qu'on ne le croit, ce Salon des Tuileries possédera-t-il une installation fixe. En attendant, un point de nomadisme ne messied pas à l'art nouveau. C'est seulement très coûteux. L'empressement des visiteurs pare à cet inconvénient, la réputation du Salon des Tuileries étant bien assise. Cet emplacement du Cours-la-Reine, s'il devenait définitif, n'est point mauvais. Cette année, le Salon y est très bien, mais il a ouvert un peu tard, ce qui, naturellement, abrège sa durée.

Le principe du Salon des Tuileries lui assure la prospérité. Ce principe est aussi indiscutable que celui des Indépendants. Il concilie l'indépendance et la sélection. C'est l'opinion des artistes dont la valeur n'est plus discutée qui décide du recrutement de ce Salon. Les artistes qui forment le noyau du Salon, étant de tempéraments très divers, amènent, par dilections diverses, des jeunes artistes très différents. Il peut y avoir parmi les jeunes des oubliés, mais moins qu'ailleurs, même qu'aux Indépendants, que la croissance permanente de leurs effectifs contraint à ajourner les derniers adhérents. Si le Salon des Tuileries n'est pas tout à fait complet, c'est que parmi les maîtres du moment, par convenances personnelles ou par tactique, certains ne participent point aux expositions collectives de grande importance esthétique ou numérique. Ainsi Bonnard, Vuillard et moins incontestables Picasso ou Derain. Henri Martin a besoin pour ses grandes pages décoratives des panneaux du Grand Palais. D'autres comme Quost ou Charreton restent fidèles aux Artistes français, par une longue habitude. Le compartiment A, celui des artistes qui ont quitté la Société Nationale, irrités du refus de cette Société d'accueillir les jeunes, présente quelques lacunes. Le compartiment B, celui des jeunes maîtres en pleine maturité triomphante et de leurs amis, est plein à craquer. Là on accueille toutes les audaces. Ce n'est pas la faute des chefs de file si certains audacieux préfèrent se grouper en scissions

sélectionnées d'Indépendants. Faut-il se plaindre de ces fragmentations? Les cinq Salons nous proposent quinze mille toiles à regarder par an. La visite d'un Salon unique serait impraticable; ou l'on reviendrait au Salon raréfié d'antan et par manque de place aux exclusions injustifiées, au règne des coteries et des plus intolérantes. Le lendemain de la création du Salon unique, les Salons de refusés refleuriraient à tout espace libre où créer des baraquements.

§

Quelques visiteurs du Salon des Tuileries m'ont demandé : « Est-ce nous qui nous habituons aux procédés des peintres récents, ou bien se sont-ils assagis, — assagis ou rapprochés de leurs devanciers? » Il y a des deux. En quelques années, la surprise irritée de l'amateur devant des façons de sentir et d'exprimer audacieuses et personnelles devient une surprise charmée. Aussi il y a chez les peintres retour à la nature, c'est-à-dire à l'observation de ce que l'on voit, c'est-à-dire à la plausibilité et nettement à la possibilité. On n'invente pas de formes plastiques. Disloquer les formes plastiques pour les reconstituer en vrac, en désordre, arbitrairement, ne mène point à composer de belles harmonies de lignes. On peut se targuer d'avoir atteint à ce résultat, au cours des premières années de fièvre, de programmes, de manifestes, de congratulations par petits groupes. Puis on en revient. La nature n'offre pas de lignes droites. La peinture géométrique est une chimère. La géométrie ne se soucie pas de beauté. Si elle en a une, cette beauté est très spéciale, intellectuelle, cérébrale. La peinture cérébrale! c'est un simple mot. La beauté naturiste, la beauté féminine sont autrement compliquées qu'une figure géométrique. Peut-être peut-on trouver dans la géométrie des points de départ pour la création d'arabesques pour l'art décoratif. Il y faudrait, toutefois, un mélange de fantaisie. Quand un peintre déclare qu'il a enfermé une figure dans les formes d'un cône ou d'un cylindre, je pense que c'est l'effet d'une gageure individuelle et s'il est bon peintre, sa velléité géométrique est devenue si invisible que ce n'est que sa confidence qui en informe et non la vue de son tableau. Ce sont réactions vaines contre l'impressionnisme. Un peintre de talent me di-

sait qu'il ne voulait pas obéir à l'*horaire* impressionniste. L'expression n'est pas maladroite. En effet, l'impressionnisme a donné tout l'horaire de la lumière, du dégel en Normandie aux plus chaudes heures de l'été à Venise et à Tahiti. Cela a été toute l'histoire et tout le roman de la nature. Que de peintres obéissent encore à cet hiératisme vériste qu'a créé Seurat en aboutissement de l'impressionnisme.

Que l'on cherche autre chose, quoi de plus légitime et il faut constater qu'on a trouvé autre chose sur le chemin du plus grand art. Les vérités sont sinon multiples, sinon nombreuses, au moins doubles, et de plus il y a des degrés dans la réalisation plastique, dans son probabilisme. Ces vérités diverses ont des routes parallèles, entre lesquelles il y a des chemins de traverse. Mettons métaphoriquement qu'il y ait aussi des impasses. Le cubisme en était une. J'entends dire à propos de certains qui furent cubistes, que cela leur a donné de la force et de la souplesse. Qui sait si au contraire le cubisme n'a point retardé l'affirmation de cette force et de cette souplesse. Quand ils pratiquaient le cubisme nous les défendions, mais ce n'était point par inclination vers leurs théories, c'est parce qu'il apparaissait à leurs œuvres qu'en dehors de leurs théories, malgré l'application assez stricte de leurs théories, c'étaient de bons artistes et perfectibles.

L'impuissance à créer de la beauté nouvelle avec ces théories cérébralistes et le regret de n'avoir pas trouvé un nouveau chemin, viable, vers la beauté, avait poussé quelques artistes à peindre des sortes de phantasmes où l'énigme de leur pensée s'exprimait par une disproportion voulue de formes. Ils créaient des *monstres,* c'est-à-dire des corps humains prodigieusement déformés et des paysages sans cette stabilité apparente, qui, sauf séismes, est l'apanage de notre bonne terre. Une déclivité de route devenait une cascade et des femmes portaient gaillardement leur hanche sur l'épaule. Cette période est finie. Ceux qui pratiquaient ces recherches en sont revenus. Le mot d'ordre est de regarder et d'exprimer. Heureuse lassitude qui permet de créer de belles œuvres.

§

Albert Besnard, le doyen de ce Salon, n'a rien perdu de son

habituel bonheur d'expression, de son don précieux de multiples trouvailles de détail et de la fraîcheur de l'unité d'impression de sa toile. Le faire n'a jamais été chez lui plus subtil ni plus léger. Aman-Jean parallélise, dessins et peintures, des attitudes de femmes d'un admirable dessin et d'une étonnante intuition psychologique. Ses rares qualités d'harmoniste lui permettent les plus heureuses alliances de tons contrastants. Musique d'accords neufs de la nuance qui s'allient en sa belle et fine orchestration. C'est de l'agrément le plus aigu et le plus imprévu. Ces études ou portraits d'une grâce en apparence négligée et au fond très maintenues dans la rareté des lignes et des couleurs présentent des effigies rêveuses, si distinctes les unes des autres qu'elles paraissent faire le tour de tout le rêve.

Karbowsky reste fidèle à ses thèmes de fleurs blanches souvent rayées de la teinte chaude d'une rose ou d'une pivoine sur des boiseries gris de lin. Mais il semble qu'une chaleur plus vive rayonne à ces créations ornementales de ligne si pure.

De Jacques Blanche, d'harmonieux tableaux de fleurs, traités avec une belle connaissance de ses frêles modèles et de leur rayonnement. De Maurice Chabas de ces larges paysages bretons, marines et notations d'estuaires de fleuves que nimbe un calme majestueux de l'atmosphère; non point paysages composés, mais paysages auxquels le lyrisme du peintre ajoute sa sérénité.

Jules Adler se délasse de ses symphonies populaires et de ses études de la vie du travail en peignant, autour de lui à la campagne, les horizons clairs et tempérés du pays de Septeuil et ce sont de très agréables notations de printemps diapré. Henri Morisset a un nu d'allure distinguée. Henri de Saint-Jean nous montre une route d'hiver s'enfonçant dans une futaie dépouillée avec toute l'impression tragique de ce jour gris et orageux. Louis Charlot a un grand tableau dont le rythme rappelle un peu le vieux musicien de Manet. Ce sont paysans du Morvan groupés autour d'un joueur de vielle. Page d'aujourd'hui, imprégnée par le hasard de la vie provinciale d'un sentiment déjà d'hier. Balande expose un moulin en Charente d'une belle sonorité, avec une muraille blanche

d'une étonnante variété sourde de tons, dans la claire atmosphère vive et subtile du bord de mer. André Chapuy, un de nos peintres les plus divers, a peint cet hiver des intérieurs d'une savoureuse clarté. Raoul Carré est un de nos meilleurs paysagistes, des plus variés dans ses thèmes et des plus fidèles à la couleur spéciale du terroir. Il rapporte du lac d'Annecy les plus intéressantes notations. Mme Charlotte Aman-Jean donne la plus claire vision d'un grand jardin à Château-Thierry, autour de la maison de La Fontaine devenue la maison d'Aman-Jean. C'est d'une tonalité d'été tempéré très agréable. Mme Babaian peint d'une façon très personnelle, fuyant le tapage coloré, mais d'un art tout particulier à moduler de la façon la plus complète des harmonies d'une rare distinction. Ses natures-mortes sont très agréables. Elle expose un nu féminin vigoureusement modelé. Jehan Berjonneau peint tantôt l'Ardèche, tantôt son Poitou natal avec allégresse. Ses ciels de la plus aimable limpidité baignent des paysages où les accords des verts sont largement et exactement enchaînés.

Roger Casse, entre deux paysages d'une intéressante finesse d'observation, expose un excellent portrait très contenu, très sobre, très expressif, vu en dedans. Aucune recherche d'effet, la plus scrupuleuse fidélité à la nature et à l'intelligence de la mentalité du modèle. Il n'est point exagéré de penser devant ce portrait de Roger Casse à la magnifique intimité des portraits de Fantin-Latour. Adrienne Jouclard triomphe à chaque Salon. La force de son dessin lui a livré le mouvement et le rythme de chacun de ses tableaux de thèmes très variés s'impose en toute vérité. Ses scènes de boxe sont lyriquement véridiques. Elle a noté dans un spacieux village de Lorraine tout l'apparat aimable et la marche tumultueuse d'une procession dans un grand luxe exact de couleur ensoleillée.

Parmi les tentatives dont une incontestable nouveauté n'emprunte rien à une déformation des lignes, la recherche de vérité et d'intimité de Jacques Denier est captivante. Ses deux vieillards, au repos, chacun au coin de leur cheminée, dans un intérieur simple et blanc de maison villageoise, valent par une sobriété et en même temps un relief d'exécution qui dénote chez le peintre la volonté de traduire dans toute sa vérité,

et de l'éloquence la plus contenue, la vie des humbles. Ridel a d'aimables sensations de féeries d'automne. Paul Simon de pittoresques études d'animaux, dessins rehaussés ou aquarelles. Thomas-Jean d'agréables *nocturnes parisiens*. Emile Arnold de fraîches notations de fleurs et de pelouses.

René Karbowsky d'un œil très fin et d'une très fluide exécution éveille d'agréables sensations printanières et des aspects de pommiers en fleurs. Marie Droppé est par le choix des sujets et la joliesse, pourtant vigoureuse, de l'interprétation un peintre-poète et son *Automne* a tout l'agrément d'une page décorative à la volute harmonieuse en même temps que ses figures féminines sont largement modelées.

Notons Georges Carré et le bel horizon de sa *Fenêtre ouverte*, les paysages remarquables de Seyssaud et son Midi très personnel, les paysages de Mania Maro où les plis de terrains et les arbres vivent comme d'un rythme humain, pourtant véridique, ceux de René Juste, d'un grand charme de couleur, de Raymond Kœnig, de Bouchet, de Michel Colle : une Bretagne blanche et de saveur inédite; les vieilles maisons de Moutiers, fortement dessinées par André Strauss; les amènes paysages parisiens d'Hélène Marre, les pages naturistes de bon accent de Jean Adler, le port d'Andrée Fontainas, et aussi Georgette Carrier, Claude Rameau, Mme Glehn-Thibaut.

Il n'y a guère d'orientalistes. Paul-Elie Dubois, dans ses études de paysages sahariens dresse les grandes figures de Touaregs du Hoggar avec cette vigueur et cette habileté de nuances qui font de lui un de nos meilleurs peintres de l'Afrique du Nord. Mme Béatrice Appia, de claires notations de foules et de villes marocaines. D'un voyage en Espagne, Paul Hannaux a rapporté des notations pleines d'humour en même temps que de vérité pittoresque et son garde civil est d'un beau surgissement. Bibal est un des plus patients et des plus doués peintres du pays basque. Il l'a longuement observé et le traduit dans toute sa particularité. Villes roses, jeux tumultueux et ensoleillement. Marcel Laurent peint des pardons bretons avec une fougue curieuse. Deschmaker a des portraits de musiciennes d'un faire remarquable et très défini. Le bon portrait d'homme en robe de chambre de Martin-Ferrières s'encadre de remarquables études du Paris d'hiver ou des

quartiers populeux, d'une impression de détresse lépreuse qui eût séduit Huysmans.

Gustave Florot mériterait que l'on s'attardât à l'étude de son œuvre, consciencieuse et forte, pleine de pensée, peut-être un peu abstraite en des intentions d'ailleurs toujours formulées avec le plus grand souci de la plastique. Ses *Sirènes* sont une belle page.

Le Cirque attire quelques-uns de nos artistes. De Botton y trouve la matière d'une allégorie réaliste, où la plausibilité du mouvement éperdu de ses trois chevaux et de son écuyer brandissant une écuyère prend, par la véhémence de son dessin, figure évocatoire. La tentative intéresse par sa hardiesse. Brianchon étudie le cirque dans sa vérité d'aspect, et son groupe d'écuyers bleus dans le jour pâli d'un couloir est loin d'être sans mérite. Jarosz recherche les éclats de la fête foraine et affectionne décrire les paillasses multicolores, face de céruse autour du nez vermillonné. Il a du rythme et du mouvement. Maldovan anime aussi de figures très vivantes la piste du cirque.

§

L'art d'évocatrice, le don de féerie familière, de grâce spontanée si vivante, et la personnalité des figures qu'elle trace rendent particulièrement émouvante cette vision de blanches jeunes filles en fleurs dans un jardin d'une pâle et chaude verdoyance que nous montre Jacqueline Marval. Il y a peu de tableaux à la fois aussi forts et aussi séduisants dans ce Salon. Flandrin nous décrit, dans une chaude et fauve clarté l'entrée du Forum. Il y juxtapose un bouquet où il s'affirme un des plus magnifiques peintres de la fleur qui soit. Nous avons dit, à propos d'une exposition particulière, toute la force savoureuse des bouquets de Friesz, traités dans leur masse sur des fonds de tapisserie opulents qui les accompagnent d'une orchestration nourrie. Son tableau des *Ramasseurs de bois* vaut par la belle silhouette et la juste observation de ses ouvriers rustiques moins encore pourtant que par la magnificence d'horizon, villages roses et ciel pur où il les situe. Charles Guérin donne peut-être la plus curieuse de ses études

de femme aux atours volontairement surannés qu'il place dans le cadre de beaux jardins à la française d'une si spacieuse clarté. Il montre d'excellentes figures féminines dans le décor brun et rose qu'il affectionne. Warocquier a un bon portrait et deux natures mortes. Kayser une belle image d'intérieur avec sur la table des fleurs et des fruits. Toutes les qualités de grâce de Lebasque s'affirment dans ce joli nu de femme à sa toilette placée sur un fond rose qui semble si joliment s'effeuiller comme des pétales qui tombent. Deltombe accumule à sa manière somptueuse des fleurs et des fruits dans sa nature-morte et il nous révèle un superbe jardin d'Anjou ordonné et chatoyant. Déziré, si velouté l'an dernier, peint ses natures-mortes d'un grand style, mais avec véhémence. Gluckmann réunit en atmosphère rosée des groupes de baigneuses. Kars montre une très forte étude de femme au châle gris. Eberl après tant de recherches heureuses sur la vie de la fleur et la beauté féminine se consacre pour un temps à l'étude du bal-musette dont il connaît à fond les figurants et dont il dessine avec la plus humoristique rigueur les allures et l'expression du regard. Baras-Levraux donne du paysage d'été à Saint-Tropez d'éclatantes images qu'il anime de vivantes silhouettes. Picart Le Doux expose des nus de ligne agréable. C'est une page très vivante que le portrait où Kramstyk fait revivre la face dolente et rêveuse de Zak le peintre qui créa tant de légères visions souriantes à demi, douloureuses un peu qui, depuis sa mort, lui assurent la gloire.

L'art de Le Wino a la beauté d'être exceptionnel. Après une étude serrée des éléments naturistes qui lui valurent tant de beaux paysages d'une facture presque classique, Le Wino groupe autour de baigneuses dans des paysages composés d'éléments radieux, toute la séduction de la lumière et crée des féeries toutes modernes et authentiques.

Paulémile Pissaro peint une nature recueillie et silencieuse, qu'il anime discrètement de personnages menus et très dessinés. Par le calme et la vérité des eaux et les jeux très suivis des verdoyances diverses et le charme des fleurs de pommiers au printemps, dans une atmosphère tendre et toujours juste, il excelle à rendre des heures fraîches et rares de la nature.

Creixams est un artiste très particulier, chez qui l'imagination joue son rôle. Il aime d'ailleurs les pages picaresques et c'est chez les gitanes qu'il va chercher souvent les motifs de ses groupes au désordre volontaire et vivant. Autre peintre de soleil, Sophia Piramowicz qui excelle à peindre des villages tunisiens ou andalous et à noter des portraits de gitanes à la face assurée et la toilette truculente.

André Lhote a un nu tout à fait remarquable et deux beaux paysages. C'est un de nos peintres les plus doués et chaque fois qu'il obéit simplement à l'émotion, il se montre supérieur.

Un tableau de Lecaron, le *Hammam,* bien peint d'ailleurs, vaut par l'ingéniosité de sa disposition. Le choix de son sujet lui a permis une disposition heureuse de nus en postures variées; son ordonnance est logique et ses nus bien dessinés.

Signalons les paysages de Léon Parent, les natures-mortes de Stival, l'étude de jeune violoniste de Mme Delgobe-Deniker, le portrait de femme d'une artiste volontaire et douée, Jeanne Joly, le nu de Maguet, la *Maternité* de Max Band qui possède de remarquables dons de peintre ému et exact; le bon portrait de dame en vert par Suzy Naze. Val revient à ses tableaux de fleurs, toujours harmonieux. Du Marboré songe au temps du romantisme et, après une sauvage bataille d'Hernani, nous dépeint une agréable Mimi-Pinson au joli attifement versicolore. Bon peintre de portraits et de fleurs, Mme Alexandrowicz expose des chrysanthèmes d'un jaillissement étoffé. Yvonne Sjoestedt, aux rares qualités décoratives, nous montre une route dans la montagne, très bien venue; de Juliette Drivier un beau bouquet et une nature-morte distinguée, des fleurs de rêve de Mme Miral, un bouquet éclatant de Radda, des grottes bretonnes et des poissons pêchés étendus sur des galets qu'affectionne de peindre Igounet de Villers, les paysages parisiens de Zina Gauthier, new-yorkais de Reno, un Solliès de lignes architecturales, parée de couleurs vives, de Mondzain ; des natures-mortes de Jacquemot, des fleurs de Savreux, les croquis alertes et poussés de Mlle Jeanne Bergson, Osterlind, Kvapil, excellent peintre de nus.

Parmi les bons tenants de l'impressionnisme, Peské, grand peintre d'arbres et d'eaux avec un très beau paysage de hêtres

pourpres et une séduisante notation de la Mare aux Fées à Fontainebleau, Chénard Huché avec ses paysages si colorés de Sanary et le hérissement rocheux des gorges d'Ollioules, Gritchenko avec ses natures-mortes de composition si variée; Dreyfus-Stern avec un bar très pittoresque; Widhopff avec une très belle nature-morte; Alix, excellent caractériste qui donne une notation mouvementée d'une allée de grand magasin. Durey aux solides paysages d'une vigueur de couleur véridique; Hermine David avec un frais paysage d'une avenue de Montmartre aux arbres vert tendre. Georges Darel qui délaissé momentanément ses robustes composi ons pour peindre avec une grâce délicate des quais de Paris Ghy Lemm avec des paysages parisiens de frêle et juste at osphère, Kosloff qui expose un nu d'une grâce classique, un aspect de foule juive d'Ukraine remarquable d'ordonnance et de sentiment ethnique et aussi de bons paysages de Paris; Zingg avec des moissons; Dignimont avec ses nus si expressifs; Koyanagui avec une jolie scène de chasse; Malfray avec de vigoureuses études et encore Feder, Sypiorski, Clary-Baroux, Ryback, etc...

A la sculpture, Bourdelle est représenté par une très belle tête de Victoire. Nous reviendrons dans un prochain article à Bourdelle, pour la belle exposition donnée à la galerie Vignon de ses derniers bronzes et de ses admirables dessins sur les épigrammes grecques.

A côté de lui, Despiau dont l'influence heureuse est si grande sur les jeunes sculpteurs avec un buste de rieuse qui est un chef-d'œuvre; Niclausse avec un buste de Paul Valéry qui mérite tous les éloges. Pompon avec un foulque dans sa manière résumée, un nu de jeune fille gracieux et très poussé de Poisson, une étude de jeune fille sportive au repos, nu d'une simplicité de pose qui est la nature même, et d'une admirable légèreté précise d'exécution, par Anna Bass, qui nous montre aussi un très beau et très véridique buste de fillette; Drivier a une grande statue, d'un faire particulièrement robuste, avec une recherche d'originalité, d'ailleurs réalisée, dans cette allure rectiligne, sauf une jambe repliée; Wlerick montre une très captivante statue de jeune homme, face originale, corps superbement modelé. Guénot a une excellente statue; Arnold, une Diane de très beau rythme; Paul Mané, un torse dressé

avec son habituelle carrure et sa science souple de la ligne. Popineau un nu de femme d'un mouvement intéressant. Signalons les envois de Loutchansky, d'Apartis, de Daria Gamsaragan, de Grate, de Mlle Marguerite Knoop.

A la gravure, de beaux camaïeux et des burins où Jacques Beltrand évoque les mers grises et aussi les vallées d'Arcadie, où il grave les sereines allures des Cérès et des grandes nymphes, de sveltes croquis de Laboureur, des eaux-fortes d'un admirable dessin d'Anna Bass, nus et portraits du faire le plus agilement moderniste dans la pureté de leur ligne classique; des paysages de Frelant et encore Guastalla, Léon Lang, Gabrielle Faure, Angelina Beloff, etc., etc...

C'est une très belle démonstration de la valeur de la gravure française à cette heure de notre art.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Abel Fabre : *Manuel d'art chrétien;* Bloud et Gay. — Jacques Meurgey : *Armoiries des Provinces et Villes de France;* Bosse, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

On pourra lire avec plaisir le volume que vient de publier M. Abel Fabre. C'est un *Manuel d'Art chrétien,* qui donne un historique des connaissances archéologiques depuis l'origine jusqu'à nos jours. L'art chrétien n'est, en somme, nous dit M. Fabre, qu'un aspect de l'art romain, de l'art byzantin, de l'art du moyen âge, de l'art classique et même de l'art moderne. « Des Catacombes à notre époque actuelle, l'histoire déroule un immense et merveilleux panorama, qui paraît d'abord enchevêtré, mais abstraction faite des styles locaux, on y démêle cinq grands courants constituant cinq périodes et engendrant cinq arts auxquels tout se ramène. » 1° une période de cinq siècles ayant suivi les conquêtes d'Alexandre, avec l'art gréco-asiatique qui s'établit à ce moment; 2° une époque byzantine lui fait suite du VIe au XIIe siècle; 3° la période gothique, du XIIIe au XVe siècle, dont l'art admirable n'a jamais été dépassé; 4° la Renaissance ou période classique, durant jusque près la Révolution; 5° la période moderne dont les caractéristiques sont trop connues pour avoir besoin d'être signalées.

L'art chrétien, surtout pictural, est né dans les catacombes, mais s'il est essentiellement documentaire, il n'est en somme qu'un premier pas vers les réalisations qui seront l'intérêt des époques futures. La sculpture n'apparaît que vers le ve siècle en des œuvres parfois contestées et qui comptent le Saint-Pierre si célèbre de Rome, comme précédemment de nombreux sarcophages. De la même période daterait le superbe coffret d'ivoire que conserve Brescia, dont les quatre faces sont couvertes de scènes relatives à la légende chrétienne. De la période mérovingienne, il n'a guère subsisté en France que le baptistère Saint-Jean à Poitiers, les belles cryptes de l'église de Jouarre et une partie de l'église de Cravant; des VIe et VIIe siècles, on peut montrer le baptistère de Riez (Basses-Alpes), dont la coupole a été refaite au XIIe siècle, et la crypte de Saint-Laurent de Grenoble à quatre absides.

L'art byzantin nous est de beaucoup plus familier, grâce aux nombreux édifices qui en subsistent à Constantinople, Antioche, Alexandrie, Ephèse, etc. Le plus connu est sans conteste Sainte-Sophie de Constantinople. Ravenne a conservé différents édifices remarquables qui permettent de retrouver l'art de la longue période qui s'étend entre les ve et VIIIe siècles. De l'époque romane, il a subsisté en France de nombreux édifices dont les plus intéressants sont : Saint-Front de Périgueux, Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, Saint-Cernin de Toulouse, la Madeleine à Vézelay, Saint-Savin à Vienne, Saint-Pierre d'Angoulême, etc. On trouve, dans les pays voisins, également différents restes d'architecture romane et que M. Abel Fabre énumère.

Les écoles de sculpture de la période sont surtout intéressantes, notamment à Toulouse, en Auvergne, dans la région de la Loire. La peinture également a laissé de remarquables vestiges à Saint-Savin et des vitraux subsistent, par exemple, à Saint-Denis, dans la crypte; à Chartres dans les fenêtres de la façade.

Nous passons à la période ogivale ou gothique, dont M. Abel Fabre dit avec raison qu'elle est l'honneur de la France et la merveille du monde occidental. Très discutée à son apparition, cette architecture s'est imposée bientôt et a régné pendant trois siècles sur toute l'Europe de l'ouest. On ne peut que

mentionner ici les chefs-d'œuvre de Rouen, de Chartres, de Paris, de Reims, Amiens, Albi, Sens, etc., pour ne pas quitter notre pays. Parallèlement à l'architecture ogivale, l'ornementation, la sculpture, la peinture, les mosaïques et les vitraux ont pris une importance de plus en plus remarquable, le volume en parle longuement et apporte sur le sujet des détails précieux. A partir du xve siècle, l'Italie se dégage des anciennes formules avec l'art qui prit le titre de Renaissance et qu'on retrouve dans toute l'Europe au cours du siècle suivant. En France, on mentionnera surtout la vitrerie très remarquable de cette période, — sans parler des très nombreux édifices qui s'y rattachent. Avec le xviie siècle, la Renaissance cède le pas à l'art dit classique, sur lequel il nous paraît inutile d'insister. Le xviiie siècle est une période d'acheminement vers ce que l'on a convenu d'appeler l'art moderne. Le volume de M. Abel Fabre, écrit sous forme de « leçons », est un ouvrage abondant, rempli de renseignements précieux et dont le titre est pleinement justifié.

M. Jacques Meurgey publie en même temps un ouvrage de grand format sur les *Armoiries des Provinces et Villes de France*. Ce volume intéressera particulièrement les bibliophiles et les curieux d'histoire. Les armoiries dont il est question forment une collection de trois cent-douze bois gravés pour Louis XIV et conservés au musée Condé, à Chantilly. M. Jacques Meurgey nous en donne une minutieuse description et les reproductions qu'insère l'ouvrage sont remarquables de netteté. Par sa documentation et son aspect typographique, c'est une heureuse acquisition pour nos bibliothèques.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La Belgique d'hier et d'aujourd'hui. — Les prix littéraires. — Quelques poètes belges. — Jean Milo : *Mailles*, Ed. Henriquez. — Carlo Bronne : *Les Fruits de cendre;* Renaissance du Livre. — Roger Bodart : *Les Mains tendues;* Revue Sincère. — Jules Minne : *En Amont du Rêve;* Imprimerie Nationale. — Louis Wennekers : *Sur les traces de Merlin;* Le Thyrse. — Le prix quinquennal de Littérature. — Mémento.

Le temps n'est pas loin où la Belgique passait aux yeux du monde pour le dernier refuge de la rudesse béotienne. La malédiction baudelairienne l'avait marquée au front et

depuis lors, il était bien reçu de la vouer à l'exécration des artistes qui ne se faisaient point faute de l'accabler de sarcasmes et de lui imputer, à tout propos, les pires attentats contre l'esprit. Ses meilleures intentions, car quoi qu'on en ait dit elle en était capable, demeuraient méconnues et quelque légitimes que fussent parfois ses protestations, elles étaient toujours accueillies avec l'incrédulité dédaigneuse dont on bafoue un malotru inaccessible aux bons usages.

Circonstance aggravante, ce n'était pas seulement l'étranger qui la traitait en ennemie : sa propre élite la reniait et, quand les *Jeune Belgique* plantèrent leur étendard dans ses terres en friche, ce ne fut ni pour la réhabiliter, ni pour la défendre, mais tout simplement pour se révolter contre elle.

En effet, les chefs de la rébellion s'y construisent chacun une tour d'ivoire qui devient leur unique patrie et d'où, par mépris autant que par jeu, ils lanceront l'anathème.

Si, au début, on ne prend point garde à leurs clameurs, c'est que l'on sait les positions bien gardées. D'ailleurs, les Belges ont-ils lieu de se plaindre? Entre une France convalescente et une Allemagne dévorée d'ambition, ils vivent à l'aise dans une bienheureuse obscurité. Leurs finances sont prospères et la politique, autour de laquelle gravitent leurs préoccupations, assure par l'alternance au pouvoir des libéraux et des catholiques, la satisfaction de tous les appétits.

Mais voilà qu'à force de s'agiter dans leur tour, les conjurés, dont l'isolement n'abolit ni la verve ni la foi, attirent sur eux l'attention des littérateurs français qui leur font part de leurs sympathies et ne tardent pas à devenir leurs collaborateurs. Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, J. M. de Heredia, Théodore de Banville, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin leur envoient des vers, J. K. Huysmans de la prose. Taine admire les fiers sonnets d'Albert Giraud « qui lui rappellent les œuvres de ses chers poètes anglais » et quoi qu'en pensent Charles Potvin et Gustave Frédérix qui sont les augures attitrés, la petite revue bruxelloise prend rang parmi les meilleurs périodiques du temps.

Décidément, il s'agit de veiller au grain et de renoncer à une feinte ignorance. La vieille « zwanze » bruxelloise, du reste, est entrée dans la danse et la bourgeoisie fait chorus.

Mais, pas plus que la conspiration du silence, la guerre de quolibets entreprise dans les journaux et les cabarets, ne parvient à étouffer la révolte. Dérangée dans sa digestion, ce qui la met en colère, et consciente d'un danger inconnu, ce qui l'intrigue au plus haut point, la Belgique officielle, tout en prenant ombrage de ses fils ingrats, commence à s'intéresser à leur destin. Ne se sont-ils pas avisés, en effet, de fêter André van Hasselt, Charles de Coster, Octave Pirmez et l'inquiétant Camille Lemonnier, salués comme des maîtres par l'élite étrangère, malgré l'incompréhensible dédain dont les injurie leur pays? Georges Ohnet, tenu pour un grand écrivain par la société bourgeoise, s'effondre sous leurs railleries qui cette fois trouvent quelques échos dans le camp ennemi. Les œuvres d'un Barbey, d'un Villiers, d'un Verlaine, d'un Mallarmé et toutes les plaquettes des symbolistes figurent entre les romans à la mode aux vitrines de la librairie Lacomblez. Après Bruxelles avec *La Jeune Belgique,* Liége avec *La Wallonie,* Gand avec *Le Réveil,* et même Braine-le-Comte avec *La Nervie,* mènent le bon combat, et voici qu'astucieux comme les Grecs dont ils célèbrent les Dieux dans leurs vers, les principaux conjurés parviennent à forcer les portes de la grande presse. Albert Giraud et Georges Eeckhoud à *L'Etoile Belge,* Iwan Gilkin au *Journal de Bruxelles,* se font les champions de l'esprit nouveau. Grâce à eux, des noms inconnus la veille acquièrent une juste renommée. Peu à peu, la Belgique sort de sa léthargie, bien qu'il faille le retentissant article de Mirbeau sur *La Princesse Maleine* et l'accession d'Emile Verhaeren à la gloire européenne pour lui imposer la reconnaissance d'une littérature nationale. Du coup, le gouvernement, avec le trop beau zèle des nouveaux convertis, s'empresse de couronner Maurice Maeterlinck qui, se jugeant indigne d'un honneur précédemment refusé à Camille Lemonnier, refuse, à la grande stupeur des sphères officielles, le laurier qu'on lui tend. L'incident, comme bien on pense, fait quelque bruit, mais, malgré le froid qui en résulte, on se sent, dans les deux camps, à la veille d'un armistice. A la *Jeune Belgique* qui épuise son carquois, la Chambre répond par la création d'un Ministère des Sciences et des Arts. Des décorations saignent à la boutonnière des anciens insurgés;



les récompenses officielles se multiplient; saisies d'un beau zèle, des municipalités baptisent leurs rues nouvelles du nom d'écrivains belges morts et vivants et voici que la guerre, tirant la Belgique de son coin d'ombre pour la hisser sur un pavois inattendu, tous ses fils prennent figure de héros devant l'univers émerveillé. On exalte ses artistes comme ses soldats; le nom de ses écrivains retentit au delà des frontières, si bien que, la paix signée, il ne reste plus qu'à consacrer officiellement leur gloire. M. Jules Destrée crée l'*Académie de langue et de littérature françaises*. Des hommes d'Etat, soucieux de laisser dans l'histoire une trace que ne leur garantit pas leur carrière politique, fondent des prix de poésie; des dames du monde imitent leur exemple et l'on voit même des financiers s'arracher à leurs spéculations, pour doter annuellement de quelques gros billets de jeunes auteurs en mal de fortune et de génie. Ceux-ci se sont d'ailleurs accrus avec une telle rapidité qu'on pourrait les croire fabriqués en série et, bien qu'innombrables, les prix, tant officiels que particuliers, ne suffisent plus à apaiser leur fringale. Tout jeune Belge d'aujourd'hui, en état de brandir une plume, se croit digne en effet de l'une ou l'autre timbale et pour la conquérir ne boude aucune intrigue. Chaque printemps fait éclore des recrues nouvelles, si bien que la Belgique, ayant couronné depuis une trentaine d'années ses principaux écrivains, se voit contrainte d'élire à une immortalité éphémère des auteurs de seconde zone.

Car, quelque décevant que soit l'aveu, il faut bien reconnaître qu'après sa magnifique floraison littéraire de 1884, la Belgique, à de rares exceptions près, n'a plus compté d'écrivains français de premier plan et qu'en ce moment, ce sont ses écrivains flamands qui reconstituent son glorieux patrimoine.

Sans doute, existe-t-il une raison à ce phénomène et ne faut-il pas la chercher bien loin. Un esprit chagrin la trouverait sans peine dans l'excès des encouragements officiels et s'empresserait de regretter les temps lointains où, stimulés par l'indifférence du public, nos écrivains de langue française aspiraient gratuitement à la défense d'une noble cause. Il est de fait que la période héroïque des lettres françaises de

Belgique se clôt au moment où le gouvernement s'aperçoit de leur existence, et l'on peut affirmer que si les lettres flamandes leur dament actuellement le pion, c'est parce qu'entrés plus tard dans la lutte, leurs meilleurs représentants demeurent fidèles à un jeune idéal qu'ils servent d'ailleurs avec la foi des apôtres et des martyrs.

Quoi qu'il en soit, il n'importe guère en ces jours jubilaires de s'attendrir aux dépens d'un présent plein de promesses, sur un passé dont il ne nous reste plus que les mélancoliques échos.

A les entendre, nos jeunes écrivains attendent leur heure et s'évertuent, après des hésitations compréhensibles et des tentatives dont ils reconnaissent eux-mêmes la précarité, à nous doter d'une littérature « racique », exempte des influences étrangères que l'on retrouve sans peine chez tous leurs prédécesseurs. L'un de leurs meilleurs représentants, M. René Verboom, a publié à ce propos quelques pages curieuses dans *Le Rouge et le Noir*. Mais en attendant, il faut bien se résoudre à juger l'arbre aux fruits qu'il porte, et puisque le Prix Verhaeren vient de mobiliser à nouveau nos poètes de moins de trente ans, on peut, par ceux qui le briguèrent, se faire une idée des ambitions, des tendances et des réalisations de la jeunesse d'aujourd'hui.



A la vérité, le jury éprouva quelque peine à fixer son choix, non par manque de concurrents — jamais on n'en vit un tel nombre — mais par l'impossibilité où il se trouva d'établir entre eux une équitable hiérarchie.

Comme il y a des années de bon vin, il y a des années de bonne poésie, et cette fois, sous peine de remettre à des temps meilleurs l'attribution du prix, les malheureux experts furent bien forcés de coter, parmi les crus de marque, d'aimables piquettes auxquelles, aux jours d'abondance, se refuse le suffrage des vrais amateurs.

Ce n'est pourtant qu'elles fussent dépourvues de bouquet. Gentiment « elles se laissaient boire » comme les « grands petits vins » chers à M. Léon Daudet et qui valent, quand on les déguste avec une certaine innocence, les clos illustres dont le nom seul inonde l'âme de parfum.

Comment se refuser, par exemple, aux menues gentillesses

que M. Jean Milo prodigue dans les brefs poèmes de **Mailles**? Ame à facettes, sur laquelle se jouent, s'éparpillent, s'irisent et se confondent en changeants reflets, toutes les apparences d'un monde enchanté, M. Jean Milo se sentirait évidemment incapable de traduire en rythmes précis les émois qui l'assaillent de toutes parts, et il serait aussi absurde de lui demander raison de telle insolite image que de lui reprocher les brumes dont, par caprice, il trouble l'élan de certaines strophes écloses dans la lumière comme roses au soleil.

L'essentiel est qu'à travers ses clins d'œil à une mode d'avant-hier, il demeure l'exquis poète que *Vol à Voile* nous avait révélé et à cela, Dieu merci, il n'a point failli.

Poète, M. Carlo Bronne l'est aussi, mais sans les audaces de M. Milo et rien que par son titre, **Les Fruits de Cendre**, le recueil qu'il vient de publier à la Renaissance du Livre trahit déjà ses prédilections.

Crépusculaires à la façon de certains Charles Guérin, ses vers dédiés tantôt à l'amour, tantôt à la mort, dérobent, comme certains couchants d'automne, de mystérieux brasiers derrière l'apparente torpeur de leurs nuées, et tels poèmes de M. Bronne, partis sur un thème de romance, s'achèvent en un cri déchirant où la chair blessée et l'âme en détresse unissent leur commune douleur.

Pour ce qui est de M. Linze, qui concourait au Prix Verhaeren avec *Pont*, et de M. José Gers qui remporta la couronne avec *0,99 Jeanne*, leurs ouvrages ont été étudiés dans une précédente *Chronique de Belgique*.

M. Roger Bodart, de qui **Les mains tendues** viennent de sortir de presse, sera évidemment candidat au Prix Verhaeren de 1931. La chaleureuse préface de M. Léon Daudet, l'art tout classique dont le poète se prévaut et l'incontestable talent qui règne d'un bout à l'autre de son livre, multiplient les chances de M. Bodart auprès d'un jury qui jusqu'à présent n'a guère couronné que des œuvres de forme et de tendances traditionnelles. Cela n'enlève d'ailleurs aucun mérite à M. Bodart qui, partagé entre le lyrisme fougueux de Mme de Noailles et la réserve concentrée de J. P. Toulet, garde néanmoins à ses subtils airs de flûte un accent très personnel. De la nature qui l'émerveille au point de le faire parfois

délirer d'amour, il confesse selon l'heure tous les mystères ou tous les émois. Plus éprises cependant de l'aspect des choses que de leur sens profond, sa Muse ne se soucie guère des terres inconnues où ses songeries cherchent quelquefois à l'entraîner. Elle rit et chante comme un ruisseau, un rossignol ou un tilleul caressé par le vent. Et cela suffit à son bonheur, comme cela devrait suffire au nôtre, quand libérés de nos mensonges, nous daignons nous souvenir que la vraie poésie se passe fort bien des savantes recettes auxquelles de non moins savants rhéteurs prétendent quelquefois l'asservir.

On souhaiterait pouvoir en dire autant de M. Jules Minne, tenté comme M. Bodart par le charme de ses émotions quotidiennes, mais qui, dans **En amont du Rêve,** nous donne surtout des preuves de sa facilité.

M. Louis Wennekers a plus d'ambition, puisque, désireux de découvrir Viviane, il calque sa route **Sur les traces de Merlin.** Jean Lorrain, dans son livre trop oublié, **La Forêt bleue,** avait tenté la même aventure, mais, n'en déplaise à M. Wennekers, avec plus de succès. Merlin, du reste, est le plus dangereux des guides, et rien n'atteste mieux la malice de ses enchantements que les illusoires présents dont il vient de combler sa dernière victime.

Tous les trésors de Brocéliande, il les lui a tendus comme à un frère : or, pierreries, joyaux se sont accumulés aux pieds du poète qui, dans sa hâte à les révéler au monde, ne s'est point aperçu qu'ils n'étaient, hélas, que feuilles mortes. Si bien que, pour avoir imprudemment marché *Sur les traces de Merlin,* M. Louis Wennekers, qui pourtant est excellent juge en poésie, ne nous a offert, sous prétexte de poèmes, que des guirlandes assurément chatoyantes, mais sans vie, de mots, de pauvres mots inutiles auxquels Hamlet réservait le sort que l'on sait.

Et maintenant, peut-on, comme le souhaite M. Verboom, adjoindre aux qualités et aux défauts de ces différents poètes l'une ou l'autre « vertu racique » ? Il n'y paraît guère puisque tout en rappelant par quelque réminiscence ou quelque formule tel contemporain ou tel aîné, les jeunes porte-lyre dont il a été question ici se bornent à servir, en toute humilité et sans idée de derrière la tête, la Muse qu'ils se sont choisie.

Qu'importe d'ailleurs l'écho qu'ils nous transmettent, si à cet écho se mêle le frémissement de leur propre voix et si, pour nos secrètes délices, ils ressuscitent avec des mots empruntés à n'importe qui, mais retrempés par eux, l'illusion éternelle que d'un bout à l'autre de l'univers, les poètes de tous les temps n'ont jamais cessé de chanter.

Cette éternelle illusion, M. Maurice des Ombiaux, lauréat du récent prix quinquennal, s'est efforcé de la célébrer à sa manière, dans des romans et des contes auxquels le public a fait grand accueil.

En bon Wallon qu'il est, il n'y a pas toujours mis beaucoup de mesure et sa verve goguenarde, dont Rabelais se fût délecté, l'a souvent entraîné plus loin qu'on ne l'aurait souhaité. Mais comment ne pas pardonner à cet intrépide buveur de Bourgogne la haute saveur de ses histoires et pourquoi ne pas s'émerveiller de son irrésistible bonne humeur qui, outre un prix somptueux, lui vaut en fin de carrière une victoire inattendue sur un poète comme M. Grégoire Le Roy?

Car Grégoire Le Roy dont on connaît les admirables vers, Grégoire Le Roy qui fut le fidèle compagnon et le rival souvent heureux de Maurice Maeterlinck et de Charles van Lerberghe, ne trouva point grâce devant un jury subjugué par la verve de M. des Ombiaux.

Eternelle malchance des poètes, a-t-on dit.

N'y faudrait-il pas voir plutôt la revanche d'un esprit belge que l'on croyait définitivement enterré?

Mémento. — L'Académie des lettres vient d'élire M. Georges Rency au fauteuil d'Albert Giraud. Romancier et auteur dramatique distingué, M. G. Rency s'est surtout illustré dans la critique. Chaque semaine, il publie dans *L'Indépendance Belge* un feuilleton littéraire où il analyse avec autant d'impartialité que d'intelligence les principaux livres contemporains. C'est une excellente recrue pour l'Académie que l'on ne peut que féliciter de son choix.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Les poètes et la poésie. — Raymond Wilhem : *Poèmes d'écolier* (Berne, Editions du Chandelier). — Marguerite Lehr : *Le Balancier des Jours* (Lausanne, Editions Spes). — Jean-Théodore Brutsch : *Le Visage pensif* (Genève, A. Jullien). — Pierre Beausire : *Nombres* (Editions des Lettres de Lausanne). — René-Louis Piachaud : *L'Indifférent* (édition nouvelle), suivi de l'*Evocation du fleuve Rhône* (Genève, A. Jullien).

Voyages. — Noelle Roger : *En Asie Mineure;* Paris, Fasquelle. — S. Stelling-Michaud : *Lettres d'Orient*, Editions de la Société de la *Gazette de Lausanne*.

Qu'il est donc facile, au temps de la jeunesse, de se croire poète! On s'imagine en toute bonne foi que, pour se faire entendre, il suffit de sentir avec force. Un cœur neuf, des sens bien éveillés vous comblent, jour après jour, de prodiges éclatants. Parmi toutes ces révélations, comment reconnaître d'emblée celles que l'on se doit à soi-même, celles qu'apporte le monde extérieur, celles qui surgissent des livres? Entre tant de miracles si vivements découverts, comment distinguer ceux qui méritent d'être retenus, ceux qui toucheront les autres comme ils nous ont touchés? Où finit l'éphémère illusion? Où commence la conquête durable? On ne sait pas. Le vin qui vous grise, on ne songe guère à vérifier si c'est un grand cru ou une méchante piquette : on boit et on est persuadé que nul mortel n'a vécu pareille aventure. On l'affirme, on le crie, on en voudrait convaincre l'univers.

L'univers se rebiffe. Celui qui écoute ne partage pas toujours la foi de celui qui parle. Souvent même l'âme la mieux ouverte à la poésie se montre la plus rebelle aux paroles du prétendu poète. « Ce vin qui n'est pas de ma vigne, dit le vigneron, laissez-moi d'abord le goûter : je saurai bien voir s'il est bon. » Ainsi en use le critique. On lui propose un chant : il tend l'oreille.

Si c'est un Inspiré qui fait sonner les cordes de la lyre, l'auditeur, à moins d'être sourd, l'aura bientôt reconnu. Le thème, alors, importe peu : tout est dans le rythme et l'accent. La qualité de l'âme se révèle dans les mots et transfigure les lieux communs les plus fâcheusement piétinés. Cette fortune est rare. Ainsi que l'observait naguère M. F. Roger-Cornaz, à part quelques très grands artistes, que sommes-nous tous, sinon d'humbles joueurs de flûte? Certes, cela n'est point méprisable,

mais, quand on ne peut ni inventer un « frisson nouveau » ni rajeunir d'éternelles vérités, il s'agit au moins de jouer juste.

C'est dans ce sentiment qu'il me plaît d'entendre nos poètes.

M. Raymond Wilhem s'est peut-être un peu trop hâté de faire imprimer la plaquette légère qu'il intitule modestement : **Poèmes d'écolier.** Sa modestie est plaisante. Son enthousiasme, sa candeur le rendent sympathique. Ne nous empressons pas de le condamner. Attendons. Qui sait?

Mme Marguerite Lehr me semble terne. Il se peut qu'elle possède un goût assez fin. Celui qu'elle exprime paraît incurablement « conformiste ». **Le Balancier des Jours** a tout l'imprévu d'un métronome. Sur une trame bien usée, l'auteur risque des variations timides et un peu gauches. Ses émotions, ses fausses confidences font penser à ces petites rides qui naissent et s'évanouissent à la surface des étangs : le fond ne bouge pas. Par pudeur, sans doute, la femme demeure plus secrète que l'homme.

M. Jean-Théodore Brutsch, dans le **Visage Pensif,** montre plus de sincérité. Il ne veut pas « s'enfler comme un bouffon », il nous propose

> Un art plus simple, un art plus doux,
> Plus près des choses et de nous.

Oui, mais combien ce programme serait plus séduisant si l'art qu'il annonce était aussi plus sûr. On pourrait chicaner M. Brutsch non seulement sur sa prosodie vacillante, mais encore, hélas! sur les outrages qu'il fait subir à la grammaire. Il y a pourtant dans ses vers un accent de franchise qui touche. Peut-être ne s'obstinera-t-il pas très longtemps à parler la langue des dieux et peut-être le faudra-t-il regretter. Il possède quelques-un au moins des dons nécessaires au poète, car certaines de ses strophes donnent au lecteur le sentiment qu'il leur manque peu de chose pour être vraiment bonnes : on a envie de les refaire.

M. Pierre Beausire a plus de métier. Sans doute aussi une plus vaste culture. On devine à travers ses **Nombres** un esprit philosophe, un familier des sciences. Visiblement, il a lu et goûté Valéry. Faut-il l'accuser d'obscurisme? Avec des réser-

ves, car il lui arrive d'être fort clair. Ses poèmes, qui répondent bien à certain « goût du jour », conservent un côté énigmatique, par lequel on se sent tour à tour attiré et repoussé. Tantôt le lecteur se réjouit d'aborder avec le poète sur quelque rivage mal connu du monde des idées, tantôt il éprouve la déception de n'avoir pas fait mieux que de ruminer jusqu'à l'écœurement un problème de mots croisés. Mais le vers est ferme, plein, bien rythmé. Et c'est beaucoup. M. Pierre Beausire ne se contentera pas toujours d'effleurer par allusions les drames du cœur et de l'esprit dont il semble subir la hantise. Il visera plus loin, creusera plus profond, atteindra la grandeur par la simplicité.

A Genève, le bon libraire Jullien réédite l'**Indifférent** de René-Louis Piachaud, auquel il joint, du même auteur, l'**Evocation du fleuve Rhône.** On sait tout le bien que je pense de ces deux beaux poèmes. A les relire, je découvre qu'ils gagnent l'un et l'autre, en grâce et en force, à se trouver réunis sous la même couverture. Ils forment, à eux deux, un de ces ouvrages « parfaits » qui suffisent à l'honneur d'une vie humaine. Ce n'est plus assez de dire que Piachaud est le meilleur ouvrier de notre poésie. Un autre mot me vient aux lèvres. Je ne l'écrirai point : la modestie de l'homme et l'amitié que je lui porte m'interdisent d'employer à son sujet le titre que l'on a coutume d'accorder aux notaires.

§

J'ai souvent déploré que Mme Noëlle Roger, romancière, ne fût pas plus docile aux enseignements du réel. Ce reproche n'atteint pas l'intrépide voyageuse qui, en dehors d'un roman, *Princesse de Lune,* dont j'ai déjà parlé, rapporte d'une randonnée à travers la nouvelle Turquie une suite de croquis rapides et colorés. C'est en toute simplicité qu'elle raconte son voyage **En Asie Mineure.** Le mérite essentiel de ses notes est qu'on les sent prises « devant le motif », comme disent les peintres, et non fabriquées à coups de documents. Mme Noëlle Roger est une âme généreuse. Son optimisme, son enthousiasme, une sympathie toujours en éveil l'ont inclinée peut-être à peindre de couleurs trop flatteuses l'œuvre de Mustapha Kémal, le présent et l'avenir de sa jeune république. Du con-

traste qui se manifeste entre l'effort du Ghazi et l'histoire plusieurs fois millénaire du pays « où le soleil se lève », elle tire des effets saisissants. Ce n'est pas, néanmoins, la partie politique de son livre qui me paraît la plus solide. C'est dans ses descriptions des sites et des monuments, dans ses méditations sur le passé que je la suis avec une entière confiance. Pour tout ce qui touche à la géographie, à l'ethnographie, aux traditions, aux légendes, aux découvertes des archéologues, on ne saurait trouver guide plus aimable et plus savant.

M. S. Stelling-Michaud, qui a fondé et qui dirige avec adresse la collection des *Cahiers romands*, est, d'autre part, un chartiste érudit. Sa connaissance des vieilles choses ne l'empêche point d'ouvrir les yeux sur le monde moderne. L'an dernier, ce jeune savant s'était rendu en Perse pour y étudier d'antiques églises arméniennes et nestoriennes. Un petit volume rassemble aujourd'hui les **Lettres d'Orient** qu'il envoya en cours de route à la *Gazette de Lausanne*.

Elles racontent tout d'abord l'Europe survolée de Vienne à Stamboul, puis la traversée de la Géorgie, par Batoum, Tiflis et Bakou, sous le régime des Soviets. Elles résument ensuite l'aspect nouveau donné à la Perse par Réza Palhavi, dont l'aventure ne laisse pas de ressembler sur plus d'un point à celle de Mustapha Kémal (mais M. Stelling-Michaud se montre plus sévère pour le nouveau chah que Mme Noëlle Roger pour le Ghazi). Abordant l'histoire des rivalités européennes qui s'affrontent dans l'ancien royaume de Darius, l'auteur rapporte, sur les mœurs actuelles de ce pays, plus d'une anecdote savoureuse. Au retour, il a visité les Echelles du Levant, la Syrie et la Palestine. Ce qu'il dit sur « la concluante expérience de Lord Balfour » me semble non seulement très suggestif, mais plein de sens. Son petit livre, substantiel et vivement écrit, plaît surtout par l'absence de toute prétention à la littérature. C'est de l'excellent reportage, rapide, un peu sommaire peut-être, mais nourri d'idées et de faits.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

Verga : *Eros*, Bemporad, Florence. — Verga : *Nedda ed altre novelle*, Bemporad, Florence. — Verga : *Vagabondaggio*, Bemporad, Florence. — Verga : *Per le Vie*, Bemporad, Florence. — Fabio Tombari : *Tutta Frusaglia*, Vallecchi, Florence. — Mario Tinti : *Acquabella*, Vallecchi, Florence. — Luigi Bartolini : *Passeggiata con la Ragazza*, Vallecchi, Florence. — Ottone Rosai : *Via Toscanella*, Vallecchi, Florence. — Corrado Govoni : *Misirizzi*, Vallecchi, Florence. — Francesco Perri : *Una Notte d'Amore*, Maia, Milan. — Francesco Perri : *Leggende Calabresi*, Unitas, Milan. — Paolo Monelli : *Questo Mestieraccio*, Treves, Milan. — Luigi Tonelli : *Petrarca*, Corbaccio, Milan. — Adriano Tilgher : *La Poesia Dialettale Napoletana*, Libreria di Scienze e Lettere, Roma. — *Scrittori Contemporanei*, Ribet, Turin. — *Scrittori Nuovi*, Carabba, Lanciano. — Mémento.

Le roman paysan ou, pour plus exactement parler, l'œuvre terrienne, a ces derniers temps profondément changé de caractère. Du moins en France. Nous en étions encore, naguère, à cette vision de cul-terreux, grossier, débauché, épais d'esprit, mais rusé tout de même, en même temps que noueux de corps, dont le type figure à plusieurs exemplaires dans la *Terre*, de Zola. Et l'influence de certains prix littéraires avait fait aller jusqu'au poncif cette figure paysanne dont il semblait bien difficile de s'écarter de sitôt. Non pas que tout y fût hors de vérité. L'homme de la terre a des pieds, des mains, un ventre et un bas-ventre. Mais il a aussi une tête, plus remplie qu'on ne pense, de beaucoup de choses, et aussi de poésie.

C'est un idéaliste. Toute la poésie de la terre est idéaliste. Du moins la poésie méditerranéenne. Et si nous ne sentons plus comme telle une partie de la poésie antique, c'est que l'académisme lui a donné de fausses interprétations conventionnelles. Mais nous avons la poésie populaire toscane du XIV[e] et du XV[e] siècle. Toute imprégnée de la terre, celle-ci, profondément idéaliste, et qui eut sur des hommes de lettres comme Politien et Laurent le Magnifique une influence de première importance.

Il se trouve, pour des raisons faciles à démêler, que cet idéalisme paysan est d'essence méridionale. En France, le renouveau apparaît surtout dans la collection des *Champs*, publiée aux Horizons de France sous la direction d'Henri Pourrat; et aussi dans les livres de Jean Giono, dont *Un de Baumugnes* apporte un exemple tout à fait frappant de

ce que les paysans, pour s'exprimer, empruntent directement aux images que leurs donne la terre où ils vivent. Il est à noter que Jean Giono a des attaches, ou à tout le moins des antécédents italiens.

En Italie, on ne s'était jamais autant que chez nous écarté de la véritable tradition paysanne. Peut-on dire que Verga ne lui appartenait pas? Peut-être devait-il quelque chose de sa rudesse calculée à l'influence des naturalistes français. En tout cas est-il intéressant de comparer ses œuvres, en cours de réimpression chez Bemporad (**Per le Vie, Vagabondaggio, Nedda, Eros,** viennent d'être publiés) est-il intéressant, dis-je, de les comparer à quelques livres nouveaux dont tout un lot a paru à la maison Vallecchi.

La similitude de présentation incline à faire croire à une similitude d'esprit. Beaux volumes, et d'une élégance typographique à laquelle, pour le livre courant, nous n'étions plus habitués, même en Italie. En tête de ce lot, il faut mettre sans conteste *Tutta Frusaglia,* de Fabio Tombari. Pour l'exactitude, je dois dire que cette œuvre a obtenu le Prix des Dix. Peu importe. Les prix littéraires sont à la fois profitables aux écrivains et dommageables aux lettres. D'ailleurs, en Italie, leur répartition est encore fort différente de ce qu'elle est en France. En tout cas, **Tutta Frusaglia** mérite encore mieux que cette distinction. C'est une chronique paysanne fort supérieure à *Un de Baumugnes*. La mise en œuvre n'est alourdie par aucune convention. Ni le langage. Il est directement expressif, parce qu'il se moule sur la matière même, sans verbalisme d'aucune sorte. On peut dire qu'esthétiquement l'œuvre est d'un complet équilibre, justement à cause de l'immédiateté de l'expression. Chaque mot a sa pleine valeur, est une chose même ou une action. C'est un art de pleine santé qui vous fait apercevoir que le monde vaut la peine d'être regardé, et la vie d'être vécue. Quoique le livre soit d'une grande unité d'écriture, de ton et d'intérêt, il est possible d'en détacher des morceaux, comme *Sarcofago,* et surtout les pages, de tout point admirables, où sont contés la mort et l'enterrement de Piran. C'est un livre qui restera, au-dessous, mais non loin de *Natio Borgo Selvaggio* de Paolieri auquel il s'apparente de bien des façons

Après cette *Chronique de Frusaglia,* le meilleur livre du lot est à mon avis **Acquabella,** de Mario Tinti, lequel est un pur Toscan. Et l'on s'en aperçoit à cette œuvre très simple et condensée, une nouvelle plutôt qu'un roman, s'il est possible de la classer. C'est le tableau de la vie d'une famille, dans une petite ville du littoral tyrrhénien. Cette vie des petites gens de leur terre, les écrivains de l'ère positiviste n'étaient pas arrivés à la comprendre. A la suite de D'Annunzio, ils nous avaient présenté ces personnages comme des dégénérés et des fous. Vision pénible, et que n'arrivait pas à faire passer le lyrisme très orchestré dont elle était revêtue On peut même dire que cette fausse écriture déterminait toutes les erreurs d'esprit. Le problème esthétique, et plus encore en italien qu'en français, est tout entier dans l'expression.

Aujourd'hui, ces jeunes ou tout au moins ces nouveaux littérateurs sont revenus à une langue drue et dépouillée, une langue classique, en somme; et il est intéressant de rechercher avec quels de leurs aînés ils ont le plus d'affinité. Ces apports récents nous font déjà voir dans une perspective d'éloignement certains écrivains que nous croyions encore tout à fait près de nous. Parmi les vivants, c'est de Soffici plus que de Papini que l'on pourrait les rapprocher. Papini est un citadin, un pur cérébral; et son florentinisme s'est enrichi d'énormes apports venus de bien des côtés. A tout prendre, c'est à la prose de Carducci qu'il faut aller pour trouver la véritable origine de ce *stil nuovo.* Carducci avait un fond de paysannerie toscane qui imprègne toute son œuvre. Et si sa poésie a fort souffert du temps, sa prose, en sa majeure partie, est toujours jeune et vivante. Par ailleurs, on pourrait aussi rattacher plus directement *Acquabella* aux nouvelles de Renato Fucini. L'œuvre de Mario Tinti est toutefois d'un dialectalisme moins poussé. Et on ne saurait lui en faire grief.

On peut également appliquer à Luigi Bartolini toutes ces réflexions sur la langue et l'esthétique. C'est un jeune. Il a trente et un ans. Sa **Passeggiata con la Ragazza** est son premier livre. Il est dessinateur et peintre. Ces qualités visualistes ont toujours eu une influence fort notable dans les

lettres italiennes. Point n'est besoin de remonter jusqu'à Léonard. Soffici en est un exemple caractéristique. Ces nouvelles de la *Promenade avec la Jeune Fille* sont d'une impression très fraîche et très directe. Ces jolis petits poèmes ne sont pas reconstructifs. Ils sont écrits de verve, parfois avec une certaine acrimonie désabusée. L'auteur se laisse vivre en parcourant la campagne dont il se complaît à regarder les choses et les gens. On peut noter là, comme chez tous les jeunes Italiens, l'absence de toute influence française. C'est un fait nouveau qui appellerait un long commentaire. Ces paysagistes ne doivent rien à Ramuz. Il est même douteux qu'ils le connaissent. Chez Bartolini comme chez les deux autres, on retrouve cette langue nette, précise, incisive, et qui permet de fouiller la matière comme un ciseau de sculpteur.

Ottone Rosai aussi est peintre; et un critique superficiel, après avoir lu sa **Via Toscanella,** pourrait trouver qu'il n'a rien à nous apprendre. Mais il est faubourien de Florence, et il n'a qu'à ouvrir la bouche pour qu'en sorte ce langage énergique jusqu'à la brutalité, mais d'une saveur incomparable. Ottone Rosai a d'ailleurs moins d'âcreté que les premiers livres de Cigognani. Il est artiste. Il ne cherche à donner nul apprêt littéraire à ces morceaux, pour lesquels Soffici a écrit une bien belle préface. Le volume est orné d'amusants dessins de l'auteur, dont un sur la couverture, en pleine page.

Corrado Govoni n'est pas un auteur nouveau. Il milita autrefois parmi les rangs des futuristes. On ne le dirait guère en lisant son dernier livre : **Misirizzi.** Et cela nous donne à réfléchir. Le cas est typique. Nous pouvons douter que le mouvement fût aussi révolutionnaire qu'il le prétendit, à voir les thèmes et la manière de ces nouvelles. Certains *spunti* sont d'un sentimentalisme tout d'annunzien; et il semble paradoxal d'associer le nom de d'Annuzio à celui d'un futuriste. Mais à bien regarder, nous trouvons aujourd'hui que d'Annunzio et les futuristes, bien que dans des sens différents, n'étaient en somme que les épigones du romantisme; et du romantisme européen plutôt que du romantisme spécialement italien. Quoi qu'il en soit, *Misirizzi* tient une

place fort honorable dans le lot éditorial Vallecchi.

Francesco Perri nous ramène à la fois au Nord, où il se fait éditer, et au Midi, d'où il est originaire et qu'il décrit. Il a obtenu, l'autre année, le prix littéraire Mondadori avec son beau livre *Emigrants*. Il a bien certainement du talent, et il est encore jeune. Il a donc droit à la vérité. Son recueil de nouvelles **Una Notte d'Amore** a dû être publié fragmentairement dans les journaux et revues, où l'on peut se permettre une certaine facilité que le livre supporte mal. Un bon article n'est plus à sa place dans un livre. Et un bon livre se laisse difficilement découper en fragments de publication séparée. Francesco Perri peut et doit nous donner encore de bons livres, il faut donc qu'il sache se garder de la facilité. Dans les **Leggende Calabresi,** il exploite le folklore de la Calabre. Mais aujourd'hui, toutes ces vieilles histoires, que l'on retrouve identiques dans des pays très éloignés les uns des autres, nous intéressent beaucoup moins qu'autrefois. Du moins en France. Anatole France et ses imitateurs ont trop discrédité le genre; et d'ailleurs, le véritable esprit paysan n'est pas là. Nous n'en devons pas moins remercier Francesco Perri de nous avoir donné ce recueil définitif.

Ainsi qu'à Paolo Monelli pour avoir publié **Questo Mestieraccio.** *Ce sale métier,* c'est celui de journaliste. Bien que Monelli n'ait pas à s'en plaindre. Il fait le grand reportage, le reportage international; et son livre, qui contient d'ailleurs quelques articles inédits, nous promène un peu partout : en Allemagne, en France, en Turquie, en Egypte, et même à Tarascon. Car l'auteur de *Scarpe al Sole* a de l'esprit et de la bonne humeur. Il sait voir, et il nous dit ce qu'il voit, en toute franchise, sans essayer de nous faire croire qu'il découvre le monde à chaque pas et qu'il reconstruit la politique européenne, comme c'est le défaut de la plupart de ses autres confrères les grands reporters. Et son livre n'en est que plus instructif.

Luigi Tonelli a publié, avec son **Petrarca,** un excellent livre, un livre complet si tant est qu'on puisse jamais rien écrire de définitif sur Pétrarque. Il est difficile de le suivre pas à pas dans un ouvrage aussi spécial. Pour faire tenir

Pétrarque en moins de quatre cents pages, il fallait évidemment serrer la matière. Les jugements de Luigi Tonelli sont toujours pénétrants et fermes. Il semble admettre la réalité historique de Laure, et il raisonne fort juste sur la fameuse première ascension du Ventoux, dont nous célébrerons dans six ans le centenaire.

Adriano Tilgher publie une petite monographie sur **La Poesia Dialettale Napoletana.** Cette poésie napolitaine, qui atteignit son plus haut point avec le grand artiste qu'est Salvatore di Giacomo, est bien peu connue, même en Italie.

Elle est purement locale. Il faut, pour la goûter pleinement lorsque l'on n'est pas napolitain, avoir habité temporairement Posillipo ou le Vomero où on l'entend chanter par le menu peuple. Ailleurs, on n'en connaît que la caricature, *Santa Lucia* ou l'insupportable rengaine d'*O Sole Mio* dont Montmartre et Montparnasse font une abusive consommation. Adriano Tilgher note avec mélancolie la décadence de la chanson de Piedigrotta. C'est en effet un esprit spécifiquement local qui disparaît ainsi.

Il se publie beaucoup d'anthologies en Italie. Une anthologie est un livre commode qui peut dispenser les gens pressés de bien des lectures. Et un tel livre reflète toujours l'esprit de celui qui l'a compilé. Ce peut être un livre de combat; mais il est toujours difficile et compliqué de l'examiner comme tel. Mario Gromo, avec **Scrittori Contemporanei,** publie une anthologie originale en ce sens qu'elle est hors commerce, et offerte en hommage aux amis des éditions Ribet, firme qui vient de se transformer en celle de Buratti. Ce recueil contient surtout des morceaux d'auteurs de la maison, naturellement, où on compte beaucoup de jeunes : Angioletti, Comisso, Malaparte, Tecchi.

Angioletti lui-même préface une autre anthologie, **Scrittori Nuovi,** compilée par Di Falqui et Vittorini. Elle est éclectique. Elle accueille Papini, Soffici, Palazzeschi, Dino Campana, et aussi Tecchi, Svevo, Carrà, Leo Ferrero, Gromo, Gadda. C'est un complément, je n'ose dire un correctif, à *Poeti d'Oggi*, publiés par Papini et Pancrazi. Et comme tel, il peut rendre de très bons services.

MÉMENTO. — Adriano Tilgher disserte subtilement, dans une plaquette, de *Julien Benda et le Problème de la Trahison des Clercs*. — Vincenzo Gerace examine quelques problèmes esthétiques dans *Dialogue apologétique de la Poésie intellectuelle*. — Signalons le très beau livre de Battistelli, *Affrica Italiana*, luxueusement édité par Bemporad. — Enrico Piceni, dont on connaît le goût pour les lettres françaises, a réalisé le tour de force de traduire le *Capitaine Cap*, d'Alphonse Allais, en un volume édité chez Corbaccio.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Wladimir Pozner : *Panorama de la Littérature Russe contemporaine*, Kra. — Ivan Tourguéniev : *Mémoires d'un Chasseur*, trad. par Henri Mongault, Bossard. — Maxime Gorki : *Les Artamonov*, trad. par M. Dumesnil de Gramont, Calmann-Lévy.

L'avertissement dont M. Wladimir Pozner a fait précéder son essai, **Panorama de la littérature russe contemporaine**, donne par son tour axiomatique l'idée d'une cohésion qui serait par conséquent bien plus dans l'esprit de l'auteur que dans la distribution même du livre. La première partie se compose d'une suite de portraits. Quelques-uns sont copieux, fouillés, riches d'une matière anecdotique qui dément la sixième proposition émise par l'auteur :

En ce qui concerne les notes biographiques, je me suis borné à indiquer la date de naissance et, s'il y avait lieu, l'année de mort.

Nous ne nous en plaindrions pas si les œuvres étaient examinées avec le même souci d'information (dans le cas de Rozanov, par exemple, d'Hippius ou de Merejkowsky). A partir de 1914, les filiations littéraires sont mieux marquées, les œuvres mieux situées dans le courant général, le critique insiste davantage sur les influences qui les ont déterminées, sur l'action ou les réactions qu'elles provoquent. C'est que dans le premier cas il s'est appuyé en grande partie sur des documents de seconde main, dans le second il opère sur du vivant. Lui-même appartient à la génération des moins de trente ans, la plupart des Jeunes Russes sont ses amis ou ses condisciples. Mais c'est précisément ici, où le document biographique nous serait si précieux, que M. Pozner, pour une raison ou pour une autre, s'abstient d'en faire état. « Fonciè-

rement homme, Maïakowski adresse ses poèmes à ses semblables », nous dit M. Pozner. Cela me fait penser à une petite histoire du début de la Révolution. Une dame — visiblement une ex-bourgeoise — ayant eu le mauvais goût de dire : « Pardon, monsieur », s'entendit répliquer par le même voyageur : « Quel *monsieur*, les *messieurs* maintenant sont au cimetière. » A quoi une vieille femme du peuple répondit en soupirant : « Oui, et il n'est plus resté que les mufles. »

Dans l'avertissement de M. Pozner — puisque avertissement il y a — nous relevons encore ceci, et c'est la première proposition :

> Dans les cirques russes, il existait une attraction spéciale : des équilibristes marchaient sur un fil de fer tendu en tenant un samovar entre les mains. En France, le samovar est remplacé par un bâton, au Japon par un éventail. Le fil de fer reste toujours le même. Trop souvent, en étudiant la littérature russe, les critiques n'ont prêté attention qu'au samovar. Je me suis efforcé de parler du fil de fer.

En fait d'équilibre, ce n'est pas le fil de fer qui nous intéresse, mais la manière dont l'acrobate exécute ses tours. Dans le symbolisme, le fil de fer nous est montré de la grosseur d'un câble. Mais les jongleries des jeunes auteurs seraient-elles devenues tout à coup plus savantes, et plus intéressantes, parce que le samovar est remplacé par la faucille et le marteau ?

M. Pozner aurait donc pu s'épargner la peine de formuler sa cinquième proposition :

> Les études que je consacre à différents auteurs deviennent de plus en plus brèves à mesure que l'on approche de nos jours. Si j'avais un livre de critique à écrire, c'eût été souvent le contraire.

Le soin plus ou moins appliqué de ses portraits n'implique pas du tout, en effet, qu'il les ait traités avec sympathie. On verra que M. Pozner en prend à son aise avec des écrivains de la valeur d'un Bounine et d'un Merejkowsky. Loin de nous cependant la pensée de lui supposer un esprit de dénigrement systématique. S'il y a système, dans son cas, il s'agit plutôt d'une opposition de tendances, et nous le verrons mieux encore dans l'excellente étude qu'il consacre à la personnalité

littéraire de Remizov. C'est que Remizov aujourd'hui fait un peu figure de chef d'école — de cette école dont se réclament les Jeunes Russes et à laquelle sans doute appartient M. Wladimir Pozner. Mais il est évident que les sympathies personnelles de ce dernier l'ont, cette fois, bien servi. Nous en dirons autant de l'étude consacrée au poète Alexandre Blok, à notre avis l'une des meilleures du livre.

En définitive, M. Pozner n'a pu s'empêcher d'être ce qu'il s'était défendu de vouloir paraître dans sa quatrième proposition :

> Ce livre appartient à l'histoire littéraire... aussi ai-je tu autant que possible mes sympathies et antipathies personnelles.

Du reste, si nous semblons lui en tenir rigueur, c'est uniquement parce que son ouvrage prend place dans une collection qui s'intitule : *Panorama des Littératures Contemporaines.*

Nous ne voyons pas non plus comment M. Pozner aurait pu tourner la difficulté que présente l'idée d'un panorama de la littérature russe. Il est des littératures pour ainsi dire géographiques : l'italienne, par exemple, et dans une certaine mesure l'espagnole et la française. La littérature russe n'a aucun de ces caractères régionalistes qui permettraient de la distribuer selon un schéma emprunté à la rose des vents. Elle est centriste ou mieux bi-centrée. Comme le dit M. Pozner :

> Par-dessus toute divergence de groupements et de personnalités, il y a une école de Pétrograd et une école de Moscou nettement opposées l'une à l'autre. Cette opposition avait toujours existé.

Ces extrêmes : *nettement* et *toujours* sont de trop. Il est arrivé maintes fois que les écrivains de Pétrograd ont fait partie du groupe de Moscou et vice versa. « A Moscou, dit encore M. Pozner, on aimait Balmont », et c'est vrai; pourtant, c'est à Moscou que Brussov dirigeait la *Balance*; et comment, si Pétrograd « respectait la maîtrise, la mesure, le bon goût et méprisait le désordre littéraire de Moscou », peut-on froidement constater que « Sologoub y régnait à côté de Goumiliov »? Le bon goût et la mesure attribués à l'auteur, d'ailleurs non sans génie, du *Démon Mesquin!*

Ai-je fait montre d'une excessive partialité à l'égard de l'essai de M. Wladimir Pozner? Mais alors il ne m'en voudra pas, sachant combien, à distance, les perspectives sont facilement faussées. J'ai vécu sinon dans la familiarité de Valère Brussov — personne n'y a vécu — du moins dans son entourage. Or je ne retrouve pas ici les noms de certains critiques de la première heure et de la dernière heure du symbolisme : V. Hoffmann, Aichenwald, Sviatopolk-Mirsky. La critique ne se classe-t-elle plus parmi les genres littéraires? Berdiaïev et Chestov sont à peine cités. L'auteur des *Images d'Italie*, Paul Mouratov, ne l'est pas du tout. L'omission du poète Volochine, elle aussi, est regrettable. Néanmoins, l'ouvrage de M. Pozner sera lu avec intérêt et profit, car il contient l'essentiel de la littérature vivante. M. W. Pozner a évidemment des qualités d'intelligence et de mise en œuvre qui feront de lui un de nos meilleurs informateurs dans le domaine des Lettres russes. Enfin, son ouvrage est écrit dans une langue rapide, aisée, — si l'on veut bien ne pas tenir compte des incorrections et des coquilles, hélas! assez nombreuses.

§

Après sa traduction si appréciée des *Ames mortes*, M. Henri Mongault donne une preuve peut-être encore plus grande de sa maîtrise en publiant les **Mémoires d'un chasseur** de Tourgueniev dans la Collection des Textes intégraux de la Littérature russe.

De temps à autre, des critiques déplorent que les traductions d'auteurs célèbres ne soient pas faites par des écrivains professionnels. Mais qu'entend-on par « écrivain professionnel »? Jusqu'à quel point un professionnel du roman est-il un écrivain? Et où s'arrêter dans la voie de ces exigences? Il faudrait alors pour traduire Tourgueniev un romancier qui ne fût pas un romancier tout court, mais un romancier de *terroir*. Et pourquoi non? C'est sans doute ce qui avait déterminé Tourgueniev lui-même à collaborer à la première tentative de version des *Récits d'un chasseur*.

De même que Mistral dans un cas analogue, Tourgueniev se trompait. Son souci de *faire exact* aboutit à une traduction

qui cesse d'être fidèle par suite de l'emploi d'une langue décolorée, sans chair ni sang. A l'extrême opposé, nous savons maintenant que la plus belle traduction due à un écrivain de génie est, elle aussi, une traduction infidèle. Nous voulons parler de celle d'Edgar Poe par Baudelaire. C'est d'une plume blanche tombée de l'aile du plus diaphane des séraphins que Poe écrivit ces poèmes dans l'enfer de sa vie — et Baudelaire ne les a transcrits en marge de ses *Paradis artificiels* qu'avec une plume empruntée au plus noir démon : celui de la sensualité.

Faut-il souhaiter dans une traduction, comme le demandait Novalis, la collaboration du traducteur? Le problème ne sera jamais résolu que partiellement, et la réussite sera toujours sans doute l'exception. M. Henri Montgault, lui, a d'abord le mérite d'être un excellent connaisseur de la langue et du pays des écrivains qu'il traduit. Et il traduit toujours guidé par des préférences personnelles. La Russie qu'il aime tout particulièrement va de Pouchkine à Tourgueniev, ce qui nous permet d'attendre de lui d'autres travaux se référant à Gontcharov et à Lieskov. Il saura les rendre plus accessibles au lecteur français en les commentant par des notes suffisamment détaillées, comme il l'a fait jusqu'ici pour les *Ames mortes* et les *Mémoires d'un chasseur*.

Cette dernière œuvre est trop connue, ou du moins elle a été trop souvent étudiée, pour que nous insistions sur ses origines et sur le retentissement qu'elle eut aussi bien à l'étranger qu'en Russie même. Elle n'est pas née d'un trait d'illumination : tant d'essais et d'ébauches, de moindre portée il est vrai, l'ont précédée! Elle était annoncée, voire sollicitée par les influences combinées de la littérature et des idées sociales. Autant que Pouchkine et Gogol, on peut lui assigner pour précurseurs George Sand et Balzac. L'œuvre elle-même n'avait pas dans l'esprit de l'auteur le caractère que ses contemporains lui ont attribué, — mais c'est le propre de tout grand livre de dépasser de fort loin les intentions de son auteur. La représentation du vrai, voilà surtout ce que Tourgueniev, alors débutant, avait cherché dans un domaine resté jusque-là inexploré. Ce n'était pas une satire de la réalité comme ce qu'avait tenté de faire Gogol dans ses *Ames mortes*;

les héros de Tourgueniev n'exprimaient pas non plus un conflit tragique entre leur personnalité propre et leur milieu, comme on le voit encore chez Pouchkine, demeuré malgré tout romantique. Les *Mémoires d'un chasseur* sont un livre d'amour, un témoignage de fidélité à la terre russe donné par celui qui ne cessa de passer tant qu'il vécut pour l'écrivain le plus cosmopolite de son siècle.

Aussi devons-nous savoir gré à M. Henri Mongault de la petite découverte dont il nous fait part dans son introduction. « Tourgueniev, dit-il en substance, voit le paysage à travers les feuilles. » N'est-ce pas ce qui prête à son style ce charme un peu voilé et comme tremblé qui fait de lui un des premiers « peintres » impressionnistes ? Autrement dit : tout autre chose qu'un descriptif. Pour lui, la nature n'existe qu'en fonction de ses rapports avec l'homme. L'une n'est pas compréhensible sans l'autre. Il ne peindra donc jamais des monstres, comme Dostoïevski, car le monstre c'est l'exception, et comme tel il est exclu de la série des rapports qui unissent les êtres entre eux. (A-t-on remarqué que les héros de Dostoïevsky ne *voient* la nature que lorsqu'ils reviennent à des sentiments humains, lorsqu'ils se dépouillent de leur caractère et s'humanisent en quelque sorte?) Après une période d'éclipse, il se peut que Tourgueniev reconquière la place à laquelle il a droit — et qui est une des premières. La traduction de M. Henri Mongault, en dehors de son mérite intrinsèque, peut être dite symptomatique.

§

Plus âpre, l'art de Gorky sans doute conviendra mieux à des palais blasés. Il y a dans les Artamonov, traduits par M. Dumesnil de Gramont, la chronique d'une famille dont l'évolution est légèrement postérieure à l'époque décrite par Tourgueniev. Disons pour être précis que cela se passe deux ans après l'abolition du servage. Ilia, le père des trois jeunes Artamonov, ancien serf, est venu avec ses enfants au village de Dremov pour y installer à son compte une fabrique, une manufacture de toile. Quelles sont les hostilités auxquelles tout d'abord il devra faire face dans ce village où les paysans ne connaissent que le travail de la terre, c'est ce que le

romancier indique avec sa largeur de trait habituelle (autant de types dessinés avec une vérité presque féroce). Mais Artamonov père est doué d'une rare énergie. La fabrique bientôt s'élève, tout est peu à peu courbé à ses fins. Artamonov a trois fils, ce qui lui permet de prévoir une nombreuse et riche postérité. Mais c'est là précisément, au sein de sa famille elle-même, qu'il achoppe. L'usine, pour continuer, a besoin que la famille la continue : or celle-ci se détourne de l'œuvre entreprise. A la fin du roman, nous verrons le petit-fils d'Ilia Artamonov déclarer à son père devenu successeur qu'il veut se consacrer à la science.

Déplacement de l'énergie. Ce roman est au fond un roman de l'énergie, à son foyer et dans ses limites. Le père est grisé par sa nouvelle liberté. Il fait fortune, mais il comprend qu'elle n'est pas achevée tant qu'il ne l'aura pas assurée à ses enfants. On songe ici involontairement à P. Bourget qui exprime quelques-unes de ces vérités dans *l'Etape*. L'énergie dépensée par les Artamonov demeure inutile, car elle n'a point de bases dans le temps.

Ça ne fait rien, disait au cimetière Artamonov à son fils, en guise de consolation, ta femme en aura d'autres (d'autres enfants). Du moins, maintenant, nous avons ici une tombe à nous; donc l'ancre est jetée profond. Ce qui est autour de toi est à toi, ce qui est sur terre est à toi, ce qui est sous terre est à toi — voilà qui vous attache un homme.

Ilia Artamonov pense juste. Pour asseoir solidement leur maison, ils ont besoin de l'espace et des trois dimensions. Mais le temps? Il leur manque cet élément non moins indispensable. Le temps leur enseignerait sagesse et sobriété. Faute de cela, ils redeviennent *prisonniers*, n'ayant fait que troquer un servage contre un autre non moins fatal, et plus absurde.

Pierre se sentait enveloppé dans le nuage froid d'un ennui mêlé d'inquiétude; à ces moments-là, l'usine lui apparaissait comme une bête de pierre, mais bien vivante, une bête tapie, collée au sol, répandant sur la terre ses ombres larges comme des ailes, avec une cheminée dressée comme une queue et une effroyable gueule carrée; les fenêtres brillent le jour comme des dents de glace, et le soir, en hiver, comme des dents de fer chauffées au rouge par la fureur. Et il semble que la véritable, la secrète tâche de l'usine ne soit point

de tisser des kilomètres de toile, mais une autre besogne, menaçante pour Pierre Artamanov.

— Père nous a recommandé de vivre en bon accord; il faut qu'il en soit ainsi; nous sommes tous des prisonniers...

L'œuvre de Gorki est gonflée d'une vie que laisse à peine supposer le schéma que nous en avons tracé. Elle est digne de l'auteur des *Vagabonds*, et la version de M. Dumesnil de Gramont ne l'a nulle part affadie.

JEAN CHUZEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

René Martel : *Les Blancs-Russes*, A. Delpeuch.

La république des **Blancs-Russes** est une des étranges créations des Soviets. Un agrégé d'histoire bolchévisant, M. René Martel, vient de publier sur elle une monographie composée à l'aide des documents officiels des Soviets. Son livre est aussi bien fait que peut l'être une publication quasi-officielle et s'abstenant de toute critique.

Les Blancs-Russes sont les descendants de la tribu russe établie sur le haut Dnieper, près de Mohilev et sur la Duna, près de Vitebsk, entre les Grands-Russes de Novgorod au nord et les Petits-Russiens (ou Ruthènes) de Kiev au sud. Au Xe siècle, leurs princes étaient en lutte avec ceux de Kiev, et la *Chanson d'Igor* rappelle leur défaite près de Minsk. Pour échapper à la conquête des princes de Kiev, les Blancs-Russiens du nord et de l'ouest se firent les vassaux des grands-ducs de Lithuanie. Aux XVe et XVIe siècles, les princes de Moscou, à peine libérés du joug tartare, essayèrent à leur tour de conquérir la Russie Blanche. Cette convoitise amena l'antagonisme russo-polonais après l'union de la Pologne et de la Lithuanie en 1569. L'aristocratie de la partie polonaise de la Russie Blanche se polonisa alors et embrassa généralement le catholicisme; les paysans restèrent au contraire fidèles à l'orthodoxie. Les partages de la Pologne amenèrent l'annexion de toute la Russie Blanche par Catherine II. Mais le gouvernement russe n'eut à lutter contre des tendances séparatistes que lors de l'insurrection polonaise de 1863; à cette époque, L. Kalinovski, un élève de Herzen, provoqua de l'agitation parmi

la petite noblesse et les paysans; il était d'ailleurs mal avec les Polonais et déclara « qu'il était impossible à la future Russie Blanche de faire crédit à une tête sans cervelle comme l'était Varsovie ». Il fut pendu à Vilna le 7 avril 1864. Les tendances particularistes ne firent ensuite parler d'elles de nouveau qu'en 1906. On commença alors la publication d'un journal blanc-russien. Les Allemands, après 1915, accordèrent certaines faveurs au mouvement blanc-russien. En mars 1917, un Comité national blanc-russe se forma à Minsk dans la partie non occupée. Le 25 mars 1918, il se proclama Rada (Assemblée nationale) de la République et par crainte des bolchéviks se mit sous la protection allemande. Il envoya même à Guillaume II un télégramme pour le remercier de les avoir chassés de la Russie Blanche. Quand les Allemands, vaincus en France, évacuèrent l'est, l'armée Rouge occupa Minsk, « liquida » la Rada et le 1[er] janvier 1919 proclama la République socialiste soviétique blanc-russe. Le 27 février suivant, celle-ci déclara s'unir à la République soviétique de Lithuanie. L'occupation par les Polonais eut lieu peu après. La Rada reparut alors et Pilsudski négocia avec elle l'union de la Russie Blanche avec la Pologne sur la base du principe fédératif. « Cette proposition insensée [pourquoi?] porta un coup mortel à la Rada, qui fut abandonnée par ses éléments socialistes, puis par les nationalistes eux-mêmes. » Les Polonais, battus, ayant évacué le pays, la République soviétique blanc-russe fut proclamée de nouveau le 1[er] août 1920. Par le traité de Riga (12 oct. 1920), la Russie et la Pologne reconnurent l'indépendance de la Russie Blanche, tout en concédant sa partie occidentale aux Polonais. Le 16 janvier 1921, la Russie Blanche entra dans l'Union des Républiques socialistes soviétiques sur la base d'une alliance perpétuelle, politique et militaire; sept Commissariats furent déclarés communs : Guerre, Conseil suprême de l'économie nationale, Commerce extérieur, Finances, Travail, Voies de communications, Postes et Télégraphes. Le banditisme désola alors la Russie Blanche (en juillet 1921, on comptait 40 grandes bandes groupant 3.500 hommes), puis en 1922 sévit « une famine atroce ». Le pays se releva ensuite peu à peu.

Il comprend 125.950 kq (près du quart de la France); la

moyenne du climat de janvier y varie de — 6°,5 à — 8°4, celle de juillet de 16°,7 à 19°,6; le territoire est composé surtout de plaines, entrecoupées par de grandes forêts (couvrant de 16 à 40 % suivant la province) et par d'immenses marécages; aussi y trouve-t-on encore des ours, des loups et même des castors. La population était en 1928 de 5.087.970 habitants (dont 3.350.700 parlaient le russe blanc, 1.165.700 le russe, 369.200 le yiddisch [sur 407.000 Juifs], 42.100 le polonais). Les recettes budgétaires s'élevèrent en 1926-27 à 99.266.000 roubles, en 1927-28 à 105.699.000; sur ces sommes, 35 millions chaque année provenaient des recettes extraordinaires; les recettes ordinaires étaient fournies 12,9 % par l'impôt sur l'économie paysanne, 20,6 % par celui sur les salaires, 8,5 % par celui sur le revenu, 46,5 % par les impôts indirects et les douanes. Parmi les recettes extraordinaires ont été celles fournies par les emprunts : 2.126 milliers de roubles en 1923-1924, 1798 en 1924-25, 864 en 1925-26, 235 en 1927 (ou d'après une autre statistique 1.853 milliers de roubles en 1926-27 et 5.070 en 1927-28). Dans les dépenses, l'administration, l'armée et la police avaient pour leur part 14,1 %, les institutions culturelles et sociales 43,4 %, l'économie nationale 38,3 %. Ces dépenses sont inscrites pour 34 % dans le budget de l'Union, pour 28 % dans celui de la Rép. de la Russie Blanche, pour 37 % dans les budgets locaux, ce qui explique en partie la faible quotité de dépenses militaires; l'autre cause est que les Soviets sont au fond pacifiques et, quoiqu'ils disent le contraire, ne se sentent point menacés par leurs voisins. Les dépôts dans les caisses d'épargne donnent à la fois une idée de la pauvreté du pays et de ses progrès : leur valeur s'élevait (en milliers de roubles), à 630 au 1er octobre 1925, à 1.834 en 1926, à 3.757 en 1927 et à 5.701 en 1928 (soit très peu plus qu'un rouble = 13 fr. par habitant). Encore les dépôts des paysans n'entrent-ils que pour 11 % dans le total. La crise du logement est intense, quoiqu'il ait été dépensé en trois ans 50 millions de roubles en travaux nouveaux et 26 en réparations; la surface logeable n'est que 5 mq par habitant. En 1926-27, il y avait 27.182 chômeurs.

La particularité la plus étonnante de la République de la Russie Blanche est d'avoir (comme en Ukraine) élevé au rang

de langue le patois local. Même les ouvrages d'érudition et de science sont publiés dans ce patois.

Les persécutions politiques et religieuses sévissent naturellement avec intensité dans cette République soviétique (12 rabbins ont été arrêtés à Minsk récemment), mais M. Martel n'en dit rien. Il consacre au contraire de nombreuses pages à raconter les persécutions subies par les Blancs-Russiens en Pologne. Ce serait surtout contre les journaux et les écoles de ceux-ci que les Polonais séviraient. Si l'on tient compte du fait que le polonais et le blanc-russien sont au moins aussi semblables que le français et le provençal et que les deux peuples sont mélangés, on voit que les mesures prises pour que les enfants blancs-russiens fréquentent des écoles polonaises ne peuvent les gêner beaucoup. En se défendant contre la propagande d'éléments étrangers sur leur territoire, les Polonais ne font que leur devoir.

ÉMILE LALOY

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie, Folklore

Paul Descamps : *Etat social des peuples sauvages, chasseurs, pêcheurs, cueilleurs*, essai de sociologie descriptive. Préface de M. Paul Rivet; Payot. 30 »

Ph. de Las-Cases : *L'art rustique en France. IV : Dauphiné et Savoie.* Avec de nombr. illust. documentaires; Albin Michel. 30 »

Gastronomie

Gabrielle Reval et Marie Croci : *Recettes des belles perdrix;* Albin Michel. 15 »

Histoire

Jacques Debu-Bridel et Marc Benoist : *La guerre qui paye : Alger 1830.* Préface de Jules Cambon; Edit. Prométhée. » »

Robert Dreyfus : *La république de Monsieur Thiers, 1871-1873.* (Coll. *Sous la Troisième*, sous la direction d'Emile Buré); Nouv. Revue franç. 15 »

Arthur W. Jose : *Histoire de l'Australie depuis la découverte jusqu'à nos jours*, édition française par Georges Roth; Payot. 30 »

Henri Massé : *L'Islam;* Colin. 10,50

Littérature

Lorenzi di Bradi : *Don Juan, la légende et l'histoire;* Libr. de France. 12 »
Jean Cassou : *Les nuits de Musset;* Emile Paul. 12 »
Albert Chérel : *Rancé.* Préface de René Bazin. (Coll. *Les grands cœurs*) ; Flammarion. 12 »
Claude Farrère : *Loti;* Flammarion. 12 »
Hankiss et Juhasz : *Littérature hongroise.* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*) ; Kra. 20 »
Maurice Maeterlinck : *La vie des fourmis;* Fasquelle. » »
E.-A. Reinhardt : *Vie d'Eléonora Duse,* traduit de l'allemand par Odile de Bancalès; Perrin. 15 »
Tourguénev : *Nouveaux poèmes en prose,* texte russe publié par André Mazon, traduction de Charles Salomon; Schiffrin. » »
Pierre de Vaissière : *Le baron des Adrets.* Avec 10 pl. h.-t. (Coll. *Histoires de France*); Firmin-Didot. 18 »

Mœurs

Luc Valti : *Femmes de cinq heures,* enquête sur les maisons de rendez-vous de Paris; Edit. de France. 15 »

Musique

L. Picquet : *Boccherini,* notes et documents nouveaux. Avec des portraits; Libr. musicale Legouix. » »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Max Deauville : *La boue des Flandres;* Libr. Valois. 15 »

Poésie

Octave Charpentier : *L'aurochs dans les bégonias;* La Caravelle. 12 »
Yanette Délétang-Tardif : *Générer;* Quillet. » »
Gaston Luce : *La harpe d'argent. La geste de Merlin l'enchanteur,* poème dramatique en 4 tableaux; Le Panier fleuri, Tours. » »
Cécile de Multedo : *Mirages et Chimères,* poèmes et contes africains; Messein. 9 »
Gina Sandré : *Chant neptunien.* Préface de Mario Meunier; Les Œuvres représentatives. » »
Léon Vérane : *Le livre d'Hélène;* L'Ermitage. » »

Préhistoire

C. Léonard Woolley : *Les Sumériens,* traduction française de E. Lévy. Préface de G. Contenau. Avec 9 croquis et 20 gravures; Payot. 24 »

Questions coloniales

G. Petit : *L'industrie des pêches à Madagascar.* Avec une préface de A. Gruvel. Nombr. illust. (*Bibliothèque de la faune des colonies françaises,* sous la direction de A. Gruvel); Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. » »

Questions militaires et maritimes

Général Azan : *Bugeaud et l'Algérie.* Avec de nombr. illust. Préface de M. André Maginot; Le Petit Parisien. 5 »
Général Debeney : *La sécurité militaire de la France (Armée nationale ou armée de métier? L'armée de 1870 et les réserves instruites. La question budgétaire. Le problème de la sécurité et de la réduction des armements devant la Société des Nations.)* Payot. 15 »

Roman

Fortuné Andrieu : *Madame Perrin divorcée;* Albin Michel. 15 »
Ilya Ehrenbourg : *La ruelle de Moscou,* traduit du russe par Y. Siderski; Les Revues. 15 »
Ferri-Pisani : *Lucile, jeune fille américaine;* Edit. de France. 12 »
Ernest Fornairon : *Palmyre;* Mercure de Flandre. 9 »
Blanche Jacob : *Un « schadchen »;* Flammarion. 12 »
Jean Lasserre: *Auprès de ma noire;* Edit. de France. 12 »
Maurice Magre : *La nuit de haschich et d'opium.* (Coll. *Les nuits*); Flammarion. 10 »
Maurice Renard : *La jeune fille du yacht;* Edit. Crès. 12 »

Sciences

E.-M. Antoniadi : *La planète Mars 1629-1929.* Etude basée sur les résultats obtenus à l'Observatoire de Meudon et exposé analytique de l'ensemble des travaux exécutés sur cet astre depuis 1659. Avec 150 figures dans le texte et 10 pl. h.-t.; Hermann. 80 »
R. Delange : *Essences naturelles et parfums;* Colin. 10,50

Sociologie

R. Anthony : *Pour la défense de notre culture intellectuelle;* Giard. 10 »
Samy Beracha : *Rationalisation et révolution;* Libr. Valois. 15 »

Théâtre

Rémy Montalée : *Marie Mouton,* drame en 5 actes; Figuière. 12 »
P. Vovard : *Kathaline,* comédie dramatique en 2 actes. Préface de Francis Jammes; La Jeune Académie. 10 »

Varia

J. Bailly-Maître : *Contribution à l'étude des races canines. La couleur de la robe;* L'Eleveur. 15 »

Voyages

Henriette Célarié : *Le paradis sur terre. Martinique, Guadeloupe, Guyane;* Hachette. » »
A. Mabille de Poncheville : *Le chemin de Saint-Jacques;* Bloud et Gay. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos du grand prix de l'Académie. — L'inauguration de la Maison de Poésie. — Le Théâtre du Peuple. — La tombe d'Henri de Latouche. — Un libelle romancé contre Hugues Rebell. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix de littérature coloniale a été décerné par 4 voix sur 8, la voix du président (M. Pierre Mille) étant prépondérante, à M. Saint-Floris pour son livre *N'Bala (Les Eléphants)*, contre 4 à Mme Thérèse Herpin pour son roman *Cristalline Boisnoir.*

Le prix du Cercle littéraire français a été attribué à M. Jean

Feuga pour *Le Vent à l'étrave*, roman de mœurs maritimes; les bourses de la fondation Blumenthal l'ont été à M. Marcel Aymé (*La Rue sans nom*), Alexandre Vialatte (*Battling le Ténébreux*) et Jean Guirec (*Danger de mort*) ; le prix Claire Virenque à M. Camille Melloy pour son livre de poèmes *Le Parfum des buis*.

§

A propos du grand prix de l'Académie.

Mon cher Vallette.

Je lis dans les Echos du *Mercure* du 1er juillet, à propos du grand prix de l'Académie française décerné si heureusement à l'admirable Georges Duhamel : « Ce prix n'avait été donné antérieurement qu'une seule fois, à Courteline. »

Cette information est erronée, et comme elle a été plusieurs fois reproduite par les journaux, je m'adresse à votre maison amie pour la rectifier.

Ce prix a été créé pour moi en 1925, et voici dans quelles conditions. René Boylesve m'avertit que l'Académie se proposait de me donner son grand prix de littérature. Peu de jours après, mon cher et illustre ami le général Mangin mourait presque subitement. Boylesve me confia alors l'embarras de l'Académie. Elle tenait à la promesse qu'elle m'avait spontanémen faite sans aucune démarche ou sollicitation de ma part. Mais, d'autre part, elle désirait vivement honorer la mémoire de Mangin en donnant sa suprême récompense, à titre posthume, à son œuvre littéraire. Je répondis aussitôt à Boylesve qu'on ne s'occupât aucunement de moi. Ma réponse fut lue à l'Académie. A l'unanimité, elle décida de décerner le grand prix de littérature à Mangin, mais de créer pour moi un prix d'égale valeur qui s'appellerait « grand prix de l'Académie », en me faisant demander si je consentais à cette nouvelle dénomination. La solution était élégante et j'eusse eu bien mauvaise grâce à ne la point accepter. A un journaliste qui lui demandait sur quels fonds non prévus l'Académie prendrait ce prix nouveau, Mgr Baudrillart répondit en s'appropriant plaisamment une formule, fameuse alors, du Cartel : « Nous prendrons l'argent où il est. »

Telle est l'origine du grand prix d'Académie dont je fus l'occasion et le premier titulaire, et qui, depuis 1925, n'a en effet été décerné que deux fois, à Courteline et à Duhamel. Toute la presse en parla alors, sauf les *Nouvelles Littéraires*, journal « de grande information ». J'en marquai mon étonnement avec bénignité. La direction me répondit que cet oubli était dû à « une erreur d'impression » et serait réparé. Il ne le fut jamais...

La chose est de peu d'importance, mais enfin voilà la vérité.
Bien amicalement à vous.

CAMILLE MAUCLAIR.

§

L'inauguration de la Maison de Poésie a eu lieu le 25 juin, au 11 bis de la rue Balzac; le lieu est paisible dans le quartier tumultueux, et sur la façade de l'hôtel on lit :

Le Poète Emile Blémont
(Léon Petitdidier)
né à Paris le 17 *juillet* 1839
est mort dans cette maison
le 1er *février* 1927

On sait que la fondation de la Maison de Poésie, due à la générosité d'Emile Blémont, a pour administrateurs M. Charles Couyba, qui a remplacé à la présidence Auguste Dorchain, et MM. Daniel de Venancourt, secrétaire général, Henri Allorge, Alcanter de Brahm, Henri Malo, Léon Riotor et Jean Valmy-Baisse.

M. Charles Couyba a évoqué avec émotion la mémoire d'Emile Blémont, qui fut bon, de caractère droit, et ne vécut que pour la poésie et l'art; puis il a rappelé à la nombreuse assistance les circonstances de la fondation de la Maison de Poésie, et exposé son but, qui est de mettre à la disposition des poètes une maison de travail, une abondante et précieuse bibliothèque, un lieu pour ainsi dire familial de réunion, et de leur venir en aide de toutes les manières. C'est ainsi que cette institution si nouvelle a déjà distribué pour 40.000 francs de prix.

M. Oudinot, Directeur du Cabinet du ministre de l'Instruction publique, représentait M. Marraud.

§

Le Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), annonce pour cette saison (35e année), une œuvre nouvelle de son fondateur, M. Maurice Pottecher : *Le secret de la montagne,* comédie moderne en trois actes, intermède musical de M. Maurice Bagot, qui sera donnée deux fois, le 10 et le 24 août.

La réouverture se fera le 29 juillet avec *La Passion de Jeanne d'Arc*, dont le succès fut si grand l'an dernier.

§

La tombe d'Henri de Latouche. — Elle se trouve tout près de l'endroit où il mourut, à dix kilomètres de Paris, au cimetière de Châtenay-Malabry, près du village d'Aulnay et non loin de la vallée

aux Loups. Un des compatriotes du poète-romancier de *Fragoletta*, M. Jean Tissier, du *Journal du Département de l'Indre*, s'y est rendu en pèlerinage et, après avoir constaté le mauvais état de la sépulture, a appris que « faute d'entretien » celle-ci allait être reprise. Le conseil municipal de Châtenay a décidé d'annuler, par application d'une loi récente sur les cimetières, la concession d'Henri de Latouche, la chapelle étant en ruines et envahie par la végétation.

Les deux portes en fer sont mangées par la rouille; celle de droite est crevée, vers la serrure, d'une ouverture à passer les deux poings; une chaîne cadenassée, passant par cette ouverture, empêche d'entrer dans le monument : la clef est sans doute perdue et la serrure est elle aussi dévorée par la rouille; un noisetier sauvage, coupé il y a un an ou deux, est repoussé et couvert de feuilles...

M. Jean Tissier va tenter d'obtenir, du Comité Henri de Latouche, l'intervention nécessaire, mais M. Jacques Patin souligne avec raison, dans le *Figaro*, la fatalité qui pèse sur ce nom, et qui s'ingénie, semble-t-il, à anéantir son souvenir et à effacer jusqu'à la trace de sa sépulture. — L. DX.

§

Un libelle romancé contre Hugues Rebell. — Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Hugues Rebell, Marius Boisson n'a rien trouvé de mieux que de réunir en plaquette les prétendus souvenirs sur *Hugues Rebell intime* (1) qu'il publia il y a quatre ans dans *Comœdia*. Ce misérable petit libelle « romancé », qui diffame outrageusement l'auteur de la *Nichina*, ne donnera pas « l'envie à ceux qui ne l'ont pas lu de lier connaissance avec ce singulier écrivain », déclare M. André Billy (2), lequel a mal lu les romans « historiques » de Rebell et n'y a rien compris. Pour sa part, M. Billy a accepté sans contrôle les souvenirs apocryphes de son « érudit confrère » (3). Une crédulité si complaisante ne fait pas grand honneur à son esprit critique.

Marius Boisson a encarté dans son factum deux reproductions d'aquarelles que, sans raison valable, il attribue à Rebell. Il lui attribue également certains poèmes plus ou moins érotiques : *la Jalousie de la Lune, les Raccrocheuses, Eloge du..., l'Amant en voyage à sa maîtresse.* « Ils sont de son écriture, mais non signés », dit-il. « On peut supposer qu'il en est l'auteur. » Supposition toute

(1) *Disparus ou... Mystérieux.* — *Hugues Rebell intime*, par Marius Boisson. Paris, Marcel Seheur, éd.
(2) *Les Livres de la Semaine. Hugues Rebell. L'Œuvre*, 1er juillet 1930.
(3) Voyez sur ces « souvenirs » : *Nicolardot II* (*Latinité*, mars 1930, pp. 368-377).

gratuite, par quoi on se propose de noircir encore Hugues Rebell, réputé conteur licencieux.

Ce n'est pas dans les pages fielleuses de Marius Boisson qu'on découvre Hugues Rebell intime, mais dans le brouillon tronqué d'une lettre que, vers la fin de sa vie, il écrivait à son frère A. Grassal pour le supplier de lui venir en aide :

...Je te prie donc, mon cher A..., de ne pas m'abandonner en ce moment. Ma maladie a été un désastre. Songe que voilà un an que je n'ai pas travaillé. Mais mon entérite est passée, et ma jambe sera bientôt guérie si je puis me soigner énergiquement. J'ai une fièvre de travail et d'activité extraordinaire. Donne-moi le moyen de me guérir pour que je puisse me remettre à l'œuvre au plus tôt. Si tu as de l'affection pour moi, tu ne peux pas désirer de me voir malade et oisif plus longtemps. Songe que sans argent...

La fin manque, paraît-il. Différait-elle beaucoup de ces lignes que Rebell traçait vers la même époque :

Un grand artiste ne peut vivre sans richesses. Comment développer toutes ses facultés, achever cette haute culture qui embrasse toutes les connaissances, comment surtout garder la fierté sereine de l'esprit, lorsque nos heures sont prises par des besognes et de viles dépendances?

AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Depuis 1851, lors de la publication des premiers timbres officiels des Etats-Unis à l'effigie de Washington et de Franklin, la série de ces timbres s'est continuée avec les effigies de tous les présidents... Un nouveau quatre cents vient de faire son apparition. Il est au portrait du président Hoover, mort récemment. — *Figaro*, 21 juin.

Le café de la Rotonde, au coin du boulevard Montparnasse et de la rue de Rennes... — LÉON DAUDET, *L'Action française*, 21 juin.

L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. LES PREMIERS PAS. LA CORRESPONDANCE DU FUTUR MANGIN. — (Titres d'article.) G. HANOTAUX, *Le Temps*, 20 juin.

L'âne de Buridan, placé en face de deux tas d'avoine égaux, se laisse mourir de faim parce qu'il ne peut se résigner à choisir. — ANDRÉ BERGE, *L'esprit de la littérature moderne*, p. 189.

LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE FLAUBERT. — La « Société normande des Amis du Livre » se réunira en assemblée générale à Croisset, le dimanche 11 mai, à 11 heures, au pavillon Flaubert, afin de célébrer l'anniversaire du cinquantenaire de la mort de l'écrivain. — *Comœdia*, 8 mai.

Vers la quinzième année, elle [miss Emmeline Goulden, plus tard la suffragette Mrs Pankhurst] vint en France achever ses études, dans un pensionnat de Neuilly, fondé par Mme Edmond Adam; elle y fut la compagne d'Henri Rochefort, alors relégué en Nouvelle-Calédonie pour sa participation à la Commune. — *Le Dimanche illustré*, 29 juin.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.